
McGhee
253


Sultan Mehmed II, the Conqueror
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey

# ÉTUDES
SUR
# L'HISTOIRE BYZANTINE

# OUVRAGES DE ALFRED RAMBAUD

---

## LIBRAIRIE ARMAND COLIN

**Histoire de la Civilisation française** (*Édition revue et mise à jour*) :
I. *Depuis les origines jusqu'à la Fronde.* In-18, br... 4 »
II. *Depuis la Fronde jusqu'à la Révolution.* In-18, br. 4 »

**Histoire de la Civilisation contemporaine en France** (*Édition mise à jour jusqu'en 1912*). In-18, br.............. 5 »

**Petite Histoire de la Civilisation française** depuis les origines jusqu'à nos jours. 1 vol. in-12, 420 gravures, cart. 1 75

**Études sur l'Histoire Byzantine.** In-18, broché.......... 3 50

**Histoire générale du IVe siècle à nos jours**, publiée sous la direction de Ernest Lavisse et Alfred Rambaud (*12 volumes*). Chaque vol. in-8° raisin, br., 16 fr.; relié, tête dorée. 20 »

**La France coloniale** (*Épuisé*).

---

**L'Empire grec au Xe siècle. — Constantin Porphyrogénète.** Grand in-8 (Ouvrage couronné par l'Académie française)............ *Épuisé.*

**La Domination française en Allemagne. — Les Français sur le Rhin.** — La Convention de Mayence, la République cisrhénane, l'organisation des départements du Rhin (1792-1804). In-12........ 3 50

**La Domination française en Allemagne. — L'Allemagne sous Napoléon Ier.** — La Confédération du Rhin, le Royaume de Westphalie, les grands-duchés français de Berg et de Francfort, etc. (1804-1811). In-12.............................................. 3 50

**La Russie épique.** — Étude sur les chansons héroïques de la Russie, traduites ou analysées pour la première fois. Grand in-8........ 10 »

**Histoire de la Russie** depuis ses origines jusqu'à l'année 1900 (*Cinquième édition*). In-12 (Ouvrage couronné par l'Académie française.)..... 6 »

**Français et Russes. — Moscou et Sévastopol** (1812-1854) (*Cinquième édition*). In-12.............................................. 3 50

**Russes et Prussiens. — La Guerre de Sept Ans.** In-8...... 7 »

**Instructions aux Ambassadeurs français en Russie.** 2 volumes. In-8.............................................. 45 »

**Histoire de la Révolution française** (1789-1799). Ouvrage contenant 30 gravures. In-18.............................................. 1 25

**Jules Ferry** (1903).

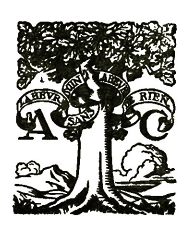
ALFRED RAMBAUD

---

# ÉTUDES
## SUR
# L'HISTOIRE BYZANTINE

---

Préface de CHARLES DIEHL, membre de l'Institut.




LIBRAIRIE ARMAND COLIN
Rue de Mézières, 5, PARIS
1912

# PRÉFACE

---

Lorsque, en 1870, Alfred Rambaud publia son *Constantin Porphyrogénète*, c'était une nouveauté, presque une hardiesse, de s'intéresser à l'histoire de Byzance oubliée. Depuis le temps, lointain déjà, où un grand savant, Du Cange, avait été, au XVIIe siècle, l'initiateur de ces études en France, il semblait que les recherches relatives au moyen âge grec eussent perdu chez nous, — ou presque, — droit de cité dans la science. Le nom de Byzance, à cette époque, n'évoquait guère qu'une idée vague de décadence raffinée et sanglante, de discussions théologiques misérables, de révolutions et d'assassinats. Bien peu de personnes soupçonnaient que, pendant près de dix siècles, cet empire méconnu avait été l'un des facteurs essentiels de la civilisation, que sa capitale, pendant

près de dix siècles, avait été, selon un mot de Rambaud, « le Paris du moyen âge », que son histoire millénaire n'était pas autre chose, selon une autre expression de l'historien, que « l'histoire d'une moitié de l'Europe pendant le moyen âge tout entier ». C'est tout cela qu'avec cette claire intelligence, ce sens pénétrant des choses historiques, qui furent un des traits de son talent, Rambaud sut voir et mettre en lumière admirablement. Il sut, avec une rare lucidité, saisir et exposer les graves et complexes problèmes que posaient, dans cet état cosmopolite qu'était l'empire grec au xe siècle, la diversité des religions et le mélange des races, l'âpreté des luttes sociales et les ambitions d'une féodalité puissante; il sut pénétrer jusqu'au fond même de l'institution byzantine, et, sans dissimuler les faiblesses et les vices de cette civilisation, montrer les éléments durables qui en firent la force et la grandeur. Depuis que Rambaud a écrit ce livre, plus de quarante années ont passé; les études byzantines, que son initiative n'a pas peu contribué à remettre en faveur, se sont puissamment développées; malgré tout cela, après quarante années écoulées, le livre de Rambaud n'a point vieilli. Sans doute on y pourrait noter telle inexactitude de détail, en contester, à la lumière de nouveaux documents, certains résultats partiels : l'ensemble demeure

d'une justesse et d'une vérité absolues. Le *Constantin Porphyrogénète* d'Alfred Rambaud est, pour tout dire d'un mot, un des ouvrages les plus remarquables qui aient été écrits sur l'histoire de Byzance ; il reste, pour quiconque s'occupe de ces recherches, un de ces livres capitaux qu'on relit et auxquels on revient sans cesse.

On pouvait croire, après ce beau travail, que Byzance avait trouvé son historien. Avec sa merveilleuse facilité, son intelligence si lucide, ses rares dons de compréhension, je dirai presque de divination, son goût de la forme pittoresque, nul plus que Rambaud n'était capable d'écrire, sur l'empire grec d'Orient, le livre essentiel, qui nous manque encore. D'autres études, d'autres curiosités détournèrent — malheureusement pour les études byzantines — Rambaud de la voie nouvelle où il s'était engagé, et où il s'était révélé comme un maître. Dès le temps où il s'occupait de Constantin Porphyrogénète, le monde slave, encore à l'état de chaos, mais de chaos d'où sortiront des peuples, l'avait attiré : l'empire des Tsars ne tarda pas à faire tort à l'empire des Basileis. Puis la politique, qu'il aima toujours, tourna l'attention de Rambaud vers d'autres objets. L'expansion coloniale de la France, les problèmes africains en particulier, le passionnèrent, comme ils passionnèrent Jules Ferry, dont Rambaud fut le

fidèle collaborateur. L'histoire moderne et contemporaine, qu'il enseignait à la Sorbonne, l'emporta vers d'autres horizons encore. Pourtant il revenait volontiers aux études de ses premières années; il suivait d'un œil attentif le progrès des études byzantines; il prenait plaisir à faire connaître au grand public les résultats essentiels de ces recherches nouvelles ; il ne marchandait ni ses encouragements ni ses conseils aux travailleurs qui, après lui, exploraient ce monde presque ignoré et qui tous se plaisaient à reconnaître en lui l'initiateur et le maître éminent de l'histoire byzantine en France. Pendant vingt années, aucune publication relative à cette histoire n'a échappé à son attention; et plus d'une lui a fourni l'occasion de brillants articles, toujours pleins d'aperçus lumineux, où apparaît dans tout son éclat le talent, admirable et rare, que Rambaud eut toujours, de dégager dans le fatras des événements les traits caractéristiques et les idées essentielles. Jusqu'à la fin de sa vie presque, Byzance l'attira : en 1904 il publiait un roman historique, l'*Empereur de Carthage*, où, comme on l'a justement remarqué, il s'est plu à réunir « les souvenirs des deux choses qui, après la Russie, l'avaient le plus passionné, Byzance et l'Afrique[1] ».

1. Vidal de la Blache, *Notice sur la vie et les œuvres d'A. Rambaud*, p. 38.

Une main pieuse a veillé à ce que ces articles épars, où l'historien des choses byzantines trouve tant d'enseignements précieux à recueillir, fussent rassemblés dans le volume que voici. Quiconque lira ces pages sentira vite le profond intérêt qu'elles offrent pour l'étude de Byzance. On y retrouvera, avec les traits essentiels de cette civilisation disparue, tout ce que les recherches récentes nous ont appris sur elle de nouveau et d'inattendu. A la Byzance ardemment passionnée pour les jeux de l'hippodrome, sans cesse troublée par l'agitation des factions du cirque, s'oppose le tableau de la vie provinciale, de la guerre incessante menée aux frontières contre l'infidèle, telle que nous la montre, idéalisée à peine, une curieuse épopée byzantine, vraie chanson de gestes du xe siècle. A l'empereur byzantin, dont nul n'a mieux que Rambaud compris et dessiné le complexe et magnifique personnage, à la vie de cour que menait, dans les splendeurs du Palais Sacré, l'impératrice byzantine, s'oppose le récit de ces luttes passionnées qui, dès le xe siècle, mettaient face à face, dans cette péninsule des Balkans toujours grosse de tempêtes, deux races, Grecs et Bulgares, ardents à se disputer l'hégémonie. Ailleurs apparaît la figure de ce Michel Psellos, un des esprits les plus éminents, une des âmes les plus médiocres qu'ait produits la Byzance du

moyen âge, et dont la personne et la vie résument en un raccourci saisissant les grandeurs et les tares de cette civilisation oubliée. Et je passe sur bien d'autres figures, de prélats et d'hommes d'État, de généraux et d'écrivains, de ministres et de courtisans, d'empereurs et d'impératrices, que Rambaud a évoquées, chemin faisant, en traits pittoresques et vivants. Ainsi Byzance tout entière, avec ses aspects multiples et contraires, revit dans ces pages : et si, pour tous ceux qui s'intéressent à cette histoire, ce sera un regret éternel que Rambaud n'ait point donné de frère à son admirable *Constantin Porphyrogénète*, du moins le présent livre, par l'intelligence supérieure avec laquelle y sont exposés quelques-uns des problèmes essentiels de la civilisation byzantine, leur offrira-t-il une ample et magnifique consolation.

On m'a fait le très grand honneur de me demander de présenter au lecteur la série des articles byzantins d'Alfred Rambaud, et j'ai accepté avec joie et reconnaissance cette occasion qui m'était offerte de relire ces pages du maître, et d'en sentir plus fortement encore la haute et singulière valeur. J'ai pris la liberté parfois, selon le désir qui m'en a été exprimé, d'y ajouter quelques notes, placées entre crochets, et qui indiquent certaines informations complémentaires que peuvent

fournir des ouvrages récemment publiés. Le lecteur s'apercevra vite combien ces notes sont brèves et rares. C'est que, dans l'œuvre d'Alfred Rambaud, solide et brillante à la fois, tout est vu d'une intelligence si claire, exposé avec une si ferme lucidité, qu'à peine rencontre-t-on quelques détails à compléter ou à rectifier : et on dira volontiers de ce recueil d'articles ce que j'ai dit du *Constantin Porphyrogénète*, que c'est ici un des livres les plus instructifs, les plus riches d'idées, les plus remarquables, qui aient été en ces dernières années publiés sur l'histoire de Byzance.

CHARLES DIEHL.

# INTRODUCTION

---

## LA CIVILISATION BYZANTINE

Cet article, publié en 1890 dans la *Revue bleue*, a été écrit à l'occasion du livre de M. Gustave Schlumberger sur *Nicéphore Phocas*. Il a semblé que, par les vues d'ensemble qu'on y rencontre sur la civilisation byzantine, par l'aperçu qu'on y trouve du progrès des études byzantines en France, ces pages formaient comme l'introduction naturelle du recueil qui suit. On a cru bon toutefois, en les reproduisant, de retenir seulement les considérations d'une portée générale, en supprimant deux ou trois pages finales, qui eussent donné à cet article l'aspect d'un compte rendu un peu trop spécial [1].

Il y eut une époque, au XVII[e] siècle, où les études byzantines furent en honneur chez nous. La Collection des historiens byzantins, la première en date et la plus belle édition du Louvre, commencée en 1648, se poursuivait jusqu'à l'année 1711. Un des plus

1. Sur le *Nicéphore Phocas* de M. Schlumberger on verra, d'ailleurs, les chapitres IV et V.

puissants travailleurs qui aient honoré l'érudition, Du Cange, qui chaque année produisait un enfant et un tome, s'était attelé à la tâche : il publiait coup sur coup sa *Constantinople chrétienne*, ses *Familles byzantines*, sa *Dissertation sur les médailles*, son *Histoire des empereurs français de Constantinople*, ses éditions savamment annotées de Zonaras, Anne Comnène, Villehardouin, etc. Au XVIII^e^ siècle, Lebeau donna son *Histoire du Bas-Empire;* mais, à ce moment déjà, le goût pour ces études avait diminué; le seul fait de ne voir dans l'Empire byzantin qu'un *Bas-Empire*, c'est-à-dire une décadence et une corruption de l'Empire romain, la suite misérable des fastes césariens et antonins, un État croupion qui survivait, en les déshonorant, aux maîtres du monde, indiquait un point de vue peu bienveillant : nous montrerons qu'il était étroit, injuste et inintelligent. L'indigeste compilation de Lebeau parut une nouvelle preuve que ces vastes annales ne présentaient aucun intérêt. Comme l'auteur ne nous montrait guère qu'une succession interminable d'empereurs, une chronique monotone de guerres, de complots, de révolutions de palais, des querelles de moines et des intrigues d'eunuques, on put croire qu'il n'y avait que cela en réalité. Voltaire avait dit : « Quelle histoire de brigands obscurs, punis en place publique pour leurs crimes, est plus horrible et plus dégoûtante[1]? » Voltaire la voyait dégoûtante; Lebeau la présenta ennuyeuse. Le public ferma les livres, et le silence se fit sur les faits et gestes d'Héraclius, de Basile le Macédonien, de Nicéphore

1. *Essai sur les mœurs*, 1754.

Phocas, de Jean Zimiscès, de Basile le Tueur de Bulgares, des Comnène et des Paléologue.

Gibbon, qui, vingt ans après Voltaire et Lebeau, avait commencé son œuvre à la fois érudite et spirituelle, parfois trop spirituelle, bien qu'il lui eût (c'était inévitable) imposé le titre d'*Histoire de la décadence de l'Empire romain*, y laissa entrevoir autre chose qu'une décadence et aussi autre chose que l'empire romain. Il soupçonna que ce prétendu déclin pourrait bien avoir été une renaissance, et que, dans cette soi-disant suite des annales romaines, il pourrait y avoir quelque chose de très vivace, de nouveau et d'original. Le livre de Gibbon ne fut traduit en France, et par conséquent connu des Français, qu'en 1840, c'est-à-dire soixante-quatorze ans après son apparition. Peut-être contribua-t-il à éveiller l'attention de Buchon, que ses recherches passionnées sur notre propre histoire conduisirent alors sur le théâtre de nos exploits d'Orient. Il prit intérêt au passé grec, ou du moins à une partie de ce passé, mais surtout parce qu'il trouva « un sujet tout national pour les deux pays ». Très patriote, chauvin même, comme on l'était alors, il vit dans notre épopée orientale une sorte d'appendice au livre de Guérin, si populaire sous la monarchie de Juillet, *Victoires et Conquêtes*. Mais, comme il était un érudit en même temps qu'un patriote, il nous donna les *Recherches historiques sur la principauté française de Morée et ses hautes baronnies* (1843-1844); il édita le texte français et le texte grec de la précieuse *Chronique de Morée;* il exposa les *Conquêtes des Français dans l'ancienne Grèce* (1846).

Puis il se fit un nouveau silence. Mais en cette

année même s'était fondée l'École française d'Athènes, et, d'autre part, les Grecs, les Slaves, les Roumains et les autres peuples de l'Orient, anciens sujets de l'Empire byzantin, allaient faire plus que jamais parler d'eux.

Dans les années qui suivirent la guerre de Crimée et la paix de Paris, Amédée Thierry écrivit son *Histoire d'Attila* et ses *Récits de l'histoire romaine au* v[e] *siècle;* Brunet de Presles publia, dans la collection de l'*Univers pittoresque*, sa *Grèce depuis la conquête romaine;* le duc de Broglie donna *l'Église et l'Empire romain au* IV[e] *siècle;* Isambert, son *Histoire de l'empereur Justinien;* Labarte, son étude archéologique et historique sur le *Palais impérial de Constantinople.* En Angleterre, Finlay éditait *la Grèce sous les Romains* et *l'Empire byzantin;* en Allemagne, C. Hopf et Krause pénétraient dans le détail de la civilisation hellénique.

*
* *

En même temps, on commençait à connaître chez nous les travaux que les érudits grecs, russes, serbes, croates, consacraient à l'explication des monuments et des faits de l'histoire hellénique du moyen âge; on commençait à comprendre qu'il entrait du patriotisme dans leur ardeur de savants, que ce n'était pas sur des ruines et des choses mortes que leur zèle s'acharnait, que ce n'était plus de Bas-Empire et de Décadence romaine qu'il s'agissait pour eux, mais que, dans le fatras des chroniqueurs byzantins, c'étaient des choses bien vivantes qu'ils pensaient retrouver : les origines mêmes de notre Europe

orientale, les titres de noblesse et les actes de naissance de ces nations chrétiennes qui faisaient tant de bruit entre la Baltique et la mer Égée. La publication des monuments arabes et arméniens révélait avec quelle intensité, dans ces siècles obscurs et en apparence dénués de faits intéressants, avaient agi sur les peuples du Caucase, de l'Euphrate, de la Syrie, les armes, la diplomatie et la civilisation des Byzantins. Leur Empire, qu'on avait cru absorbé dans les disputes de sacristie, de palais et de harem, apparaissait comme un des grands facteurs de l'histoire universelle, un puissant et permanent essai d'organisation de ce tumulte barbare de peuples, un foyer de lumière rayonnant jusque sur la Russie de Novgorod et de Kief, jusque sur les peuplades pirates de l'Adriatique, jusque sur les États informes du Caucase, de l'Euphrate et du Jourdain, jusque sur la lointaine Abyssinie, pressée entre l'Égypte musulmane et le Soudan sauvage, mais subsistant des effluves affaiblis qui lui arrivaient encore du soleil byzantin.

On se rendit compte aussi chez nous que l'Empire grec, en continuant de son mieux l'Empire romain, avait été le bouclier de l'Europe du côté de l'Orient. A l'abri de ce rempart, notre Occident avait pu se rasseoir, s'organiser, se civiliser. Que d'invasions les armées et les fortifications de cet Empire, ses légions, ses ingénieurs, son feu grégeois, ne nous avaient-ils pas épargnées ! A lui seul, sans le secours d'aucun des États occidentaux, au contraire constamment harcelé par eux, par les Normands comme par les Teutons, il avait soutenu le choc des hordes asiatiques. Celles-ci, presque à chaque siècle,

venaient battre et parfois briser sa frontière sans cesse reformée : au Vᵉ siècle, les Huns; au VIᵉ, les Slaves; au VIIᵉ, les Perses, les Avars, les Arabes: du VIIIᵉ au Xᵉ siècle, les Bulgares, les Russes, les Hongrois; au XIᵉ, les Koumans, les Petchenègues, les Turcs Sedjoukides; au XIVᵉ, les Turcs Ottomans.

Les chroniqueurs byzantins, en général aussi médiocres que les nôtres, se bornent à noter, année par année, pendant cette lutte de dix siècles, une victoire ou une défaite, la prise et la reprise d'une bicoque; mais le détail minutieux, quotidien, leur a caché la vue de l'ensemble. Aucun ne semble avoir compris la grandeur du rôle qui était dévolu à leur État : celui de gardien des frontières de l'Europe et de sentinelle avancée de la chrétienté. La lutte a été continue, acharnée, mêlée d'effroyables revers. Combien de fois la frontière a fléchi au point d'amener les barbares jusque sous les murs de la capitale! Combien de fois, dans les campagnes de Byzance, parmi les élégantes villas et les monastères crénelés de sa banlieue, se sont dressées les tentes de feutre des nomades! Combien de fois les coupoles dorées des églises et des palais de Constantinople ont reflété l'incendie des villages, ont tremblé aux coups du bélier qui battait les remparts! Ce qui rendait la mission des Byzantins plus pénible à remplir, c'est qu'à cette extrémité de l'Europe où était l'extrême danger était en même temps l'extrême civilisation. A un moment où l'Europe était encore barbare, où des villes de boue naissaient à peine dans les clairières des forêts allemandes, où la vie française tenait presque entière dans les guerres de château à château, Byzance avait des artistes et des poètes,

écoutait de savants professeurs et des prédicateurs en vogue, se passionnait pour le cirque et pour le théâtre, se plaisait à des raffinements de bien-être, de luxe, de modes, de toilette, de galanterie. C'était pourtant de ce milieu qu'il fallait sortir pour aller dans la plaine lutter contre ces Slaves qui se servaient de lazzos et de flèches empoisonnées, contre ces Russes qui crucifiaient leurs prisonniers, contre ces Turcs qui les empalaient.

Byzance a vécu, a lutté, et, pendant des siècles, a vaincu. A certains moments, il lui a fallu reconquérir sur les Slaves toute la moitié occidentale de l'Empire; sur les Perses, sur les Arabes, sur les Turcs, toute la moitié orientale. Toujours — jusqu'au moment fatal — la ville de Constantin réussit à dompter ses vainqueurs d'un jour. Elle fit mieux que les vaincre : ceux qui étaient susceptibles d'être civilisés, elle les civilisa. Tandis qu'elle laissait périr les peuples réfractaires à toute culture, les grossières tribus de la steppe, Avars, Koumans, Petchenègues, elle transformait les Serbes, les Croates, les Bulgares, les Russes en nations européennes. Elle leur donna les principes d'organisation qui leur manquaient : sa religion, que leur portèrent des missionnaires comme Cyrille et Méthode; ses lois, que de Justinien à Basile le Macédonien ses jurisconsultes ne cessaient de perfectionner; son architecture, dont les modèles se retrouvent de Périgueux à Ravenne et de Venise à Kief et à Novgorod; sa littérature, dont on retrouve l'influence dans les premiers essais des Bulgares et les premières chroniques des Russes. Elle apprit aux chefs de tribus sauvages à être des rois, à porter le diadème, à siéger sur un trône, à

respecter le droit des gens, à observer les traités, à protéger d'autres industries et un autre commerce que la traite des esclaves et le pillage des caravanes. Les nations de l'Orient doivent à Byzance jusqu'à leurs caractères d'écriture; car les Goths reçurent d'elle l'alphabet d'Ulphilas, les Russes, les Serbes et les Bulgares les alphabets qui procèdent de celui de saint Cyrille. Elles lui doivent presque tout ce qu'elles savent de leur passé, car c'est dans les chroniqueurs byzantins qu'elles peuvent apprendre les exploits de leurs ancêtres, même contre Byzance, et le nom des Roumains y est mentionné pour la première fois. Et nous, les peuples d'Occident, ne lui devons-nous rien? Combien posséderions-nous aujourd'hui d'écrivains grecs et latins, si, pendant que chez nous les guerriers brûlaient et que les moines grattaient les parchemins pour écrire des sermons, il n'y avait pas eu à Byzance tout un monde de gens de lettres occupés à copier les auteurs païens et les Pères de l'Église, à les commenter, à les compiler? De quel pas aurait marché la civilisation européenne si, par deux fois, notre prise de contact avec la civilisation grecque ne nous avait donné nos deux renaissances : l'une qui suivit les croisades, l'autre dont l'exode des lettrés grecs après la chute de Constantinople donna le signal. La première de ces deux renaissances, celle des croisades, on en fait volontiers honneur aux Arabes. De récents travaux, comme ceux de M. Berthelot sur l'histoire de la chimie, tendent à réduire singulièrement le rôle des Arabes dans la civilisation et à rehausser celui des Hellènes. Dans *alambic*, par exemple, l'article seul est arabe, mais le mot est grec. Si, du XI^e^ au XIII^e^ siècle, nous

avons appris beaucoup des Arabes en mathématique, en physique, en chimie, en médecine, en navigation et construction de navires, en tactique, en fortification, en poliorcétique, n'oublions pas qu'en tout cela ils n'ont été que les élèves des Byzantins. Tel livre, réputé arabe, n'est souvent que la traduction d'un livre grec. Les Arabes ont d'abord été battus par la tactique des Byzantins, ont échoué devant les forteresses de leurs ingénieurs, ont fui sous la terreur de leur feu grégeois, avant d'apprendre et de nous apprendre à nous ces secrets de leurs adversaires. Notre première renaissance est, par son origine, grecque plus sûrement qu'arabe; notre seconde renaissance est incontestablement grecque. C'est à Byzance, triomphante ou vaincue, que nous les devons toutes deux.

*
* *

C'est surtout à partir de 1870 que l'on se rendit compte chez nous de ce grand rôle historique de Byzance et qu'on peut signaler une renaissance des études byzantines, notamment en France [1], en Alle-

1. Louis Leger, *Cyrille et Méthode* (1868); — L. Drapeyron, *l'Empereur Héraclius et l'Empire byzantin* (1869); — A. Rambaud, *l'Empire grec au x<sup></sup>e siècle, Constantin Porphyrogénète* (1870), et *l'Hippodrome et le sport à Constantinople* (*Revue des Deux Mondes* du 15 août 1871); — Aug. Marrast, *Esquisses byzantines* (1874); — Sathas et Legrand, *Recueil des chansons populaires grecques* (1873); — et *Une épopée byzantine, Digénis Akritas* (1874); — Pulgher, *les Anciennes églises byzantines* (1878); — Henri Vast, *le Cardinal Bessarion* (1878); — A. Gasquet, *l'Empire byzantin et la monarchie franque* (1879); — Charles Diehl, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne* (1878); — Bayet, *l'Art byzantin* (1883);

magne, en Grèce et dans les pays slaves. Il n'est guère de période de cette histoire, ni de personnage un peu considérable, qui n'ait été l'objet tout au moins de quelque savante monographie. La politique, l'art, la littérature, même la littérature populaire, le droit, la guerre, la diplomatie, le commerce, les usages et les mœurs du grand Empire ont été approfondis. Une douzaine de thèses ont été présentées à la Sorbonne sur ce sujet. La curiosité a fini par s'éveiller sur ces objets qui, pendant longtemps, semblaient uniquement du domaine des érudits; et l'homme qui ferait revivre devant nous Byzance devait être le bienvenu, même du grand public, que le drame byzantin de M. Sardou, *Théodora*, avec ses splendides décors et son imposante mise en scène, préparait à cette résurrection.

Pour l'opérer, cette résurrection, il fallait être non seulement historien, mais archéologue; être familier non seulement avec les chroniqueurs, mais avec les monuments iconographiques de cette civilisation disparue. Il y avait à faire revivre une histoire aussi attachante qu'un roman, mais à la condition de s'y être préparé par les fortes études de détail auxquelles s'asservit Flaubert quand il méditait *Salammbô*.

Personne n'était plus apte à cette tâche que M. Schlumberger... L'époque, celle de l'empereur Nicéphore Phocas, était bien choisie, car elle nous

— Tessier, *la Quatrième croisade* (1888); — Charles Lécrivain, *le Sénat romain depuis Dioclétien* (1888); — Debidour, *Théodora* (1885). — [A ces indications on pourra joindre celles que donne Ch. Diehl: *les Études byzantines en France au XIX<sup>e</sup> siècle* et *les Études d'histoire byzantine en 1905* (dans *Études byzantines*, Paris, 1905)].

fait assister à une de ces tentatives de renaissance par lesquelles l'Empire grec, quand ennemis et amis s'accordaient à le déclarer mort, se ressaisissait tout à coup, et de la décadence en apparence la plus profonde remontait à la puissance et à la gloire.

# I

# LE SPORT ET L'HIPPODROME A CONSTANTINOPLE

I

## LE SPORT ET L'HIPPODROME A CONSTANTINOPLE[1]

L'empire byzantin, un moment délaissé depuis Du Cange par nos historiens, commence à être mieux étudié; des travaux importants ont paru en France, en Allemagne, en Angleterre. La Grèce moderne recherche les traces de ses aïeux du moyen âge; M. Paparrigopoulo achève sa grande *Histoire du peuple grec*. Toutefois, pour beaucoup de lecteurs, l'empire byzantin est tout entier dans les querelles des *verts* et des *bleus* et dans les controverses des moines. C'est se faire une idée fort incomplète et fort inexacte de cette grande civilisation.

Pour être juste, il faut encore se représenter les légions de l'empire luttant sans relâche contre les

[1. Ce chapitre, résumé de la thèse latine de Rambaud, a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1871. Depuis cette date, quelques travaux intéressants ont été consacrés aux jeux du cirque byzantin, en particulier l'étude d'Uspenskij publiée dans le *Vizantijskij Vremenik* de 1894, sous ce titre : *Partis du cirque et dèmes à Constantinople*. On pourra consulter aussi le chapitre relatif à l'hippodrome dans Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1901. Mais les traits essentiels du tableau demeurent tels que Rambaud les a tracés.]

invasions du nord et du midi, couvrant l'Europe, disputant ville par ville le sol de l'Orient aux conquérants barbares; il faut se représenter les savants de Byzance copiant, compilant, conservant à l'humanité les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et romaine, se faisant bénévolement les bibliothécaires du genre humain; Constantinople restée seule civilisée pendant que l'Occident était encore barbare, et répandant autour d'elle la civilisation; les négociants de Byzance étendant leurs relations commerciales jusqu'aux régions de l'Extrême-Orient; ses missionnaires portant le christianisme jusque dans le Caucase comme Grégoire l'Illuminateur, jusqu'aux Carpathes comme Cyrille et Méthode, jusque dans l'Abyssinie, qui en est restée chrétienne malgré l'Égypte musulmane, jusqu'en Russie, jusque dans l'Inde; la Grèce inventant l'alphabet d'Ulphilas pour les Goths et l'alphabet de saint Cyrille pour les Slaves; l'art byzantin provoquant partout l'émulation des artistes, depuis Venise jusqu'à Moscou.

Cependant cette fameuse rivalité des verts et des bleus, ces luttes célèbres de l'hippodrome, peuvent nous offrir comme un résumé de la mystérieuse civilisation byzantine. Dans le cirque, nous pouvons trouver tout Constantinople, tout le bas-empire : tel théâtre, tel peuple, a-t-on dit. Le théâtre des Byzantins, c'était l'hippodrome. Si les tournois sont la société féodale française, si notre Longchamp est l'image du Paris moderne, l'hippodrome c'est le miroir de la société grecque au moyen âge [1].

1. I. H. Krause, *Die Byzantiner des Mittelalters*, Halle, 1869. — II. K. Paparrigopoulo, *Histoire du peuple grec* (en grec), Athènes, 1871-77.

# I

Ces fameuses factions du cirque se targuaient d'une antiquité qui se perdait dans la nuit des temps mythologiques. On prétendait que l'enchanteresse *Circé* avait bâti le premier *cirque*, et qu'Œnomaüs, le roi du Péloponèse, avait attelé le premier quadrige, que Romulus avait donné aux factions leurs couleurs traditionnelles. Non seulement elles se plaisaient, comme les loges maçonniques de notre temps, à chercher leur point de départ presque aux origines du monde, mais elles voulaient qu'on attachât à toutes les particularités de leur organisation un sens symbolique. Les évolutions des chars étaient censées rappeler les courses du soleil. De même qu'il y avait quatre éléments, il y avait quatre factions : les verts, qui représentaient la terre; les bleus, la mer; les rouges, le feu; les blancs, l'air. Aussi avaient-elles pour dieux tutélaires, à l'époque du paganisme, Cybèle, Neptune, Vesta, Jupiter.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, tant que dura la république romaine, il ne fut question ni des verts, ni des bleus, ni des cochers, ni des factions : le peuple romain avait bien d'autres soucis. C'est seulement avec le pouvoir absolu des césars qu'apparaissent les frivoles et turbulentes querelles de l'hippodrome ; c'est quand le forum est « pacifié » que le cirque devient orageux. C'est alors que le fou furieux Caligula se passionne pour la faction des verts et fait charger le peuple par sa garde, parce qu'on s'est permis de huer l'un de ses cochers favoris; c'est alors qu'on voit Néron conduire les chars sur l'arène

en casaque de cocher vert, Vitellius en casaque bleue. Héliogabale et Commode, l'indigne fils de Marc-Aurèle, étaient aussi d'enragés fauteurs de la faction verte.

Quand l'empire romain se transporta de Rome à Constantinople avec son prince, ses patriciens, son peuple, ses institutions, ses traditions, presque avec ses monuments, on n'eut garde de laisser sur les bords du Tibre les factions hippodromiques. Au contraire, l'engouement et les rivalités qu'elles inspiraient s'accrurent dans d'effrayantes proportions, comme ces plantes qui, transférées du sol natal sur une terre vierge et plus féconde, s'épanouissent aussitôt et se développent d'une façon tellement luxuriante qu'elles éclipsent leurs congénères de la mère-patrie. C'est surtout au VI[e] et au VII[e] siècle, sous les règnes de Marcien, d'Anastase, de Théodora et de Justinien, de Maurice, de Phocas, d'Héraclius, que l'histoire des factions du cirque se confond en quelque sorte avec l'histoire de l'empire; que les verts et les bleus déchaînent, dans leurs querelles hippiques, l'émeute et l'incendie sur Constantinople, la guerre civile sur l'empire; que presque pas une année ne se passe sans que, dans la ville ou ses faubourgs, n'éclate entre les partis acharnés quelque rixe sanglante; que les factieux osent livrer au pouvoir des batailles où des milliers d'hommes périssent; que les séditions écloses à Constantinople ont des contre-coups formidables dans les turbulentes cités de Tarse, d'Antioche et d'Alexandrie.

On s'est demandé si ces sanguinaires rivalités du cirque ne cachaient pas de profondes divisions politiques et si, sous ce frivole prétexte, ce n'étaient pas

de sérieuses questions qui se débattaient par les armes. Il est permis d'en douter; le peuple byzantin s'inquiétait peu de la politique intérieure ou extérieure de l'empire; pourvu que le gouvernement maintînt le vin et l'huile à bon marché, pourvu que l'on ne touchât pas à ses saintes images, sa grande affaire, c'était le cirque : il se préoccupait infiniment plus de savoir qui l'emporterait aux courses prochaines, des cochers verts ou des cochers bleus, que des revers ou des succès de l'armée romaine sur l'Euphrate et le Danube. Quand nous voyons dans l'histoire byzantine une certaine faction s'acharner contre un prince, soyons certains que ce n'est point parce qu'il a suivi une mauvaise politique avec les Arabes, parce qu'il a signé un traité désavantageux avec les Hongrois, parce qu'il a déclaré injustement la guerre aux Bulgares, parce qu'il a restreint une liberté ou refusé une réforme; c'est uniquement parce qu'il a trahi ses sympathies pour la faction adverse. Quand un nouvel empereur assistait pour la première fois aux courses de chars, tout le peuple attendait anxieusement qu'il manifestât son inclination. S'il paraissait à la tribune impériale avec les insignes des bleus, la destinée du règne tout entier se trouvait engagée; les bleus se prenaient d'un attachement fanatique pour le prince, les verts lui vouaient une haine implacable, et dans toutes les émotions de la cité on devait retrouver la trace de ce premier acte politique de l'empereur : le peuple ne demandait pas à la couronne d'autre programme politique que celui-là. On peut s'étonner que ces princes qui, à chaque émeute des factions, risquaient leur couronne et leur vie, n'aient pas eu

la sagesse de cacher leurs sympathies ou leurs antipathies, au lieu de mettre l'empire en danger pour une casaque de cocher. Hélas ! l'empereur byzantin était, lui aussi, un Byzantin. Tous n'avaient pas reçu la haute éducation philosophique de Marc-Aurèle, qui, dans ses *Pensées*, remercie son père adoptif de l'avoir élevé de telle façon qu'il n'a jamais été tenté de favoriser ni les verts ni les rouges. Beaucoup se montraient, au contraire, plus fous que leur peuple, plus passionnés pour le divertissement national. Justinien eut beau être un grand constructeur, un grand législateur, un conquérant : il fut de son temps et de son pays.

Quant à penser que les factions du cirque prirent sous l'empire byzantin une teinte religieuse, et que sous les couleurs verte et bleue c'étaient les orthodoxes et les hérétiques, les catholiques et les manichéens, les iconolâtres et les iconoclastes, qui se disputaient la suprématie, pure hypothèse ! Si parfois les factions irritées traitaient l'empereur d'hétérodoxe et de chien d'hérétique, l'empereur se contentait de leur renvoyer ces épithètes banales, sortes d'injures à la disposition de tous les partis et qui faisaient le fond du vocabulaire des invectives byzantines. Il suffira de faire remarquer que les temps les plus troublés par les querelles religieuses sont précisément ceux où le rôle des factions tend à s'effacer, et que dans les factions des villes d'Orient la qualité de Juif n'était pas un motif d'exclusion.

Qu'étaient-ce donc que les factions ? Des sociétés, composées de plusieurs centaines d'adhérents, qui avaient pour objet d'entretenir des chevaux, des chars, des cochers, de concourir entre elles sur

l'arène de l'hippodrome, et de donner au peuple et au prince le spectacle de leurs luttes équestres : c'étaient des sociétés de courses. Ce qui fait chez nous, surtout pour le vulgaire, l'intérêt des courses du Derby ou de Longchamp, c'est un peu la rivalité ancienne, transportée sur un terrain pacifique, des deux nations riveraines de la Manche. Dans l'empire grec il ne pouvait être question de courses internationales. D'après les idées byzantines, il n'y avait en effet qu'un seul peuple, élu de Dieu, choisi du ciel, le peuple grec; hors de lui, il n'y avait que des « barbares »; l'empire byzantin constituait à lui tout seul « la terre habitée », le reste était le « désert ». Pour donner quelque intérêt à ces courses de chars, il fallait donc que le peuple lui-même se divisât en groupes rivaux, presque ennemis; s'enrôler dans telle ou telle faction, c'était s'initier aux plus âpres jouissances du jeu. Chez nous, ce qui intéresse aux courses beaucoup de spectateurs, ce sont les paris qu'ils ont engagés, les enjeux de livres sterling ou de billets de banque; à Constantinople, le pauvre diable de plébéien, le batelier du Bosphore, le portefaix des chantiers de la Corne d'Or, n'avait point d'argent à risquer : c'était lui-même, c'était son amour-propre qui formait l'enjeu. Une fois qu'il s'était assis sur certains gradins de l'hippodrome et qu'il avait arboré l'écharpe verte, il fallait nécessairement que la défaite des bleus fût un triomphe pour lui, leur victoire un crève-cœur. Son parti était-il vaincu, son cocher était-il tombé du char au moment d'arriver au but, son chagrin, son humiliation étaient sans bornes. Comment oserait-il traverser son quartier, passer devant la boutique de ses voisins, rentrer

dans sa famille avec ses couleurs déshonorées? L'écharpe verte, qui inspirait du respect même à l'empereur, allait l'exposer aux quolibets, aux injures de tous les laquais et de tous les polissons de Constantinople. Au contraire, son cocher favori avait-il remporté la palme, le calife de Bagdad n'était plus son cousin, les conquêtes du grand païen Alexandre n'étaient rien à ses yeux; le va-nu-pieds se carrait victorieusement sous les portiques des grandes rues avec ses triomphantes couleurs, et marchait la tête haute au milieu des murmures flatteurs de la multitude.

Si aujourd'hui, avant d'engager un pari, on tient à consulter la cote des chevaux qui doivent courir, on conçoit que le Byzantin, qui allait s'engager, pour toute sa vie peut-être, sous la bannière d'une faction, étudiait soigneusement les chances de victoire, s'informait du personnel et du matériel, de la qualité des chevaux, de l'habileté des cochers, des sympathies manifestées par le puissant empereur; c'est pour ce motif que, suivant les circonstances favorables ou défavorables, telle faction comptait un bien plus grand nombre d'adhérents que la faction adverse. Au VII^e siècle, celle des verts en avait quinze cents, celle des bleus neuf cents seulement. Si l'on songe que ces espérances, ces inquiétudes, ces joies, ces douleurs bouleversaient le cœur, non pas d'un citoyen isolé, mais d'une immense multitude, on peut juger ce qu'était le public byzantin à une représentation hippodromique. Tous les spectateurs d'une même faction, assis sur un même côté de l'hippodrome, revêtus des mêmes insignes, suivaient, le corps penché en avant, la respiration hale-

tante, suspendus entre la crainte et l'espoir, les vicissitudes de la course. L'intensité de chaque sentiment se trouvait multipliée par le nombre de ceux qui le partageaient. Chez un seul homme, c'était vif intérêt, passion, espoir, déception; dans la foule, fureur, frénésie, désespoir extravagant.

Ce qui achevait d'exaspérer les passions, c'est qu'en face de soi, de l'autre côté de l'hippodrome, on voyait siéger la faction adverse; à vos craintes répondaient ses espérances, à votre défaite son triomphe, à votre désolation ses insultes. Alors on ne se contenait plus, et d'un côté à l'autre du cirque on se provoquait, on se défiait, on se bravait du regard, de la voix, du geste; on se renvoyait les insultes, les chants, les quolibets, et les plus ardents, montés sur les gradins, agitaient furieusement leurs bras enveloppés de grandes manches flottantes. A la longue, à force de se retrouver si souvent en présence, les membres des factions adverses en venaient à se haïr, à ne plus rêver que rixes sanglantes, incendies, guerre civile. Comprend-on maintenant comment les Byzantins, avec leurs factions et leurs courses de chars, ne regrettaient plus les égorgements de gladiateurs, les chasses et les combats de bêtes féroces, les batailles navales sur une mer factice? Le sang qui autrefois coulait dans l'arène coulait maintenant dans les entr'actes, à la sortie des jeux. C'était le spectateur lui-même qui, au comble de la rage, tirant la courte épée cachée sous son manteau, se précipitait sur les gradins de la faction adverse, faisait en personne fonction de gladiateur, devenait tout à coup acteur d'une sanglante tragédie. Vainement les gardes de l'empereur inter-

venaient-ils pour séparer, à coups de sabre, à coups de fouet, à coups de bâton, les combattants; sous les coups de la milice, verts et bleus ne s'en déchiraient qu'avec plus de fureur. Quel combat de gladiateurs aux plus beaux jours de Rome eût valu cette splendide sédition du règne de Justinien, lorsque 40 000 cadavres jonchèrent les gradins et l'arène du cirque? Une chasse de bêtes sauvages! mais le bleu qui épiait, le poignard entre les dents, embusqué dans une rue étroite, le passage de quelque vert, éprouvait une tout autre volupté qu'à voir poursuivre dans le cirque des girafes ou des antilopes. Une naumachie! mais on avait mieux que cela, et le soir on voyait de bons compagnons du parti *vénète* jeter dans les flots du Bosphore quelque *prasin*, dûment cousu dans un sac de cuir.

Tels étaient les plaisirs que l'établissement des factions avait pour objet de procurer au peuple byzantin. Ces factions, comme on le voit, étaient de véritables associations, des clubs hippiques. Elles étaient au nombre de quatre; mais les blancs faisaient toujours cause commune avec les bleus ou vénètes; les rouges n'étaient qu'une section annexe des verts ou prasins. La loi reconnaissait à ces clubs la qualité de personnes morales; en conséquence, chaque association avait ses présidents, ses dignitaires, ses employés, son trésor, ses écuries, ses fermes d'élevage, ses chevaux, ses chars, son personnel de montreurs d'ours et de funambules, pour les intermèdes qu'on devait donner au public pendant la représentation hippique. Les factions étaient en effet des manières d'*impresarii*, des entrepreneurs en bloc de tous les plaisirs du peuple. Chacune

des quatre factions se composait donc de trois éléments fort distincts : 1° les membres du club, inscrits sur un registre, payant par année une cotisation et participant à l'élection des dignitaires de la faction ; 2° les cochers, qu'on a pris trop souvent pour la faction elle-même ; 3° la masse de citoyens byzantins qui, sans être inscrits sur la « charte » et sans payer la cotisation, sans jouir d'aucun privilège, prenaient parti cependant pour telle ou telle association, et venaient s'asseoir à l'hippodrome sur certains gradins[1].

Les autres grandes villes de l'empire avaient, à l'instar de Constantinople, leurs clubs verts ou bleus qui étaient en correspondance avec ceux de la capitale, donnaient comme eux des représentations hippiques dans l'hippodrome de la localité, et se mettaient en insurrection dès qu'ils apprenaient que leurs confrères de Constantinople avaient pris les armes. D'un bout à l'autre de l'empire, il y avait une sorte de franc-maçonnerie vénète ou prasine qui dirigeait tous ses efforts vers le même but. L'empereur qui, à Constantinople, s'était déclaré pour les vénètes était aussitôt adoré par les bleus, exécré par les verts d'Alexandrie, d'Antioche, de Nicée, de Thessalonique. Un comte d'Isaurie avait, dans la ville de Tarse, réprimé cruellement une émeute des bleus ; leurs collègues de Constantinople demandè-

[1. On peut se demander toutefois si les factions n'étaient point davantage. Uspenskij, dans l'article cité plus haut, a montré qu'elles étaient peut-être un groupement administratif et militaire tout ensemble de la population de la capitale. Cette hypothèse rend mieux compte du rôle politique que les factions ont incontestablement joué, en expliquant les moyens d'action dont elles disposaient.]

rent sa tête à Justinien; ils ne purent rien obtenir, mais ils le guettèrent à la sortie du palais, et le laissèrent pour mort sur la place. Quand l'empereur parvenait, à force de mesures terribles, à comprimer dans sa capitale l'insolence des factions, « la terreur se propageait dans toutes les villes de l'empire romain ».

Ce qui rendait la puissance des factions encore plus redoutable, c'est que la tolérance des empereurs les avait laissées s'organiser en véritables milices. Elles s'étaient emparées de la garde de la ville, ce qui leur permettait d'y commettre impunément des désordres. La résistance énergique qu'elles étaient capables d'opposer, en cas de sédition, aux soldats exercés, aux vétérans goths ou varangiens de la garde impériale, s'expliquerait mal, si on ne supposait les *factieux* pourvus d'armes offensives et défensives. Comme nos gardes nationaux à certaines époques, on les convoquait pour des corvées honorables. Ils faisaient escorte à l'empereur dans ses chevauchées à travers la ville ou dans ses pèlerinages aux églises les plus vénérées; ils formaient la haie sur le passage des processions ou panégyries, lorsque le prince, entouré de sa cour, de son patriarche, de ses évêques, à grand renfort de cierges et de chants d'église, se rendait à Sainte-Sophie ou aux Saints-Apôtres, lieu de sépulture des empereurs byzantins. Ces soldats citoyens avaient, paraît-il, assez mauvaise mine; l'évêque de Pavie, l'Italo-Germain Luitprand, belliqueux comme tout le clergé barbare de son temps, étant allé en ambassade à Byzance vers le milieu du x^e^ siècle, n'a pas assez de railleries pour cette piètre milice : il nous représente les *factieux* formant la haie avec de mauvaises petites piques, des boucliers

brisés, en tuniques toutes rapiécées, et, « pour comble d'édification », les pieds nus.

Les empereurs avaient à la fin réussi à apprivoiser, à *domestiquer* ces bandes turbulentes, à s'en faire une espèce de milice d'apparat, fort inoffensive. Chaque fois que l'empereur paraissait en public, des détachements de verts et de bleus, apostés sur son chemin, étaient chargés de pousser en mesure des acclamations et de lui offrir des pièces de vers. Quand l'empereur se mariait, les factions étaient tenues de composer les épithalames, et le troisième jour des noces elles accompagnaient processionnellement l'impératrice, entourée des sénateurs, de ses eunuques, de ses femmes, de ses porteuses de parfums, au bain traditionnel qu'elle devait prendre au palais de la Magnaure. Quand il naissait « un porphyrogénète », les factions étaient invitées à lui donner un nom et à le proclamer par la ville ; elles devaient aussi offrir à l'impératrice, le neuvième jour de ses couches, une sorte de breuvage épicé, le *lochozema*, le vin de l'accouchée.

Dans cette cour singulière de Byzance, le cérémonial prescrivait au souverain de se divertir à certains jours. Alors on invitait au palais des délégués des factions ; ils accompagnaient de leurs chants et de leurs tambourins les danses gothiques, où figuraient des géants au costume barbare, au masque effrayant, au jargon inintelligible, qui étaient censés représenter les soldats d'Alaric. Parfois ils se livraient eux-mêmes, en présence de l'empereur et de toute sa cour, à des danses d'un caractère fort grave, presque religieux, et d'où les femmes étaient bannies. Chacun des danseurs était vêtu d'un pourpoint à crevés,

comme en eurent plus tard les Vénitiens, de haut-de-chausses mi-partis, comme les Français du XIVe siècle, avec des rubans aux poignets et aux jambes; ils tenaient à la main un bâton surmonté d'un croissant.

Pour suffire à tant de tâches, organiser les plaisirs du peuple, maintenir le bon ordre dans la cité, animer et embellir la cour du prince, ces associations avaient une organisation assez compliquée. A la tête de chacune des factions ou *dèmes* se trouvaient deux chefs, le *démocrate* et le *démarque.* Le *démocrate* avait fini par n'être plus nommé que par l'empereur, celui-ci avait même soin de conférer cette charge à l'un de ses généraux commandant de la garde impériale ou de ses amiraux qui pût lui répondre de la tranquillité de ses subordonnés; mais le vrai chef de la faction, le chef élu, aimé et populaire, qui inspirait la confiance et non la crainte, c'était le *démarque.* Il payait quelquefois de sa tête les méfaits de sa troupe, l'un fut brûlé vif sous Phocas. Sous les ordres de ces hauts dignitaires, il y avait encore des lieutenants, des commandants de quartiers, des inspecteurs des postes militaires. Il fallait aussi dans chaque faction des *notaires* pour rédiger les actes et tenir les comptes, des *chartulaires* pour garder les archives, des *mandatores* pour porter les ordres du démarque, des *poètes* en titre pour composer les vers en l'honneur du prince, des *mélistes* pour les mettre en musique, des chefs d'orchestre pour les faire chanter, des *organistes* pour l'accompagnement des chœurs, des peintres et des sculpteurs pour fabriquer ces images de l'empereur et de l'impératrice qui ornaient l'hippodrome, la couronne de lauriers sur

sa tête; il fallait des *tchaous* pour maintenir l'ordre dans le cirque, des *officiers de l'urne*, pour veiller sur les opérations du tirage au sort des places que devaient occuper les chars, des gardes de barrières chargés de les abaisser lorsqu'on donnait le signal de la course, des préposés au vestiaire qui veillaient à la conservation des couronnes et des casaques d'or des cochers, une infinité d'employés pour les écuries, pour l'entretien de l'arène, pour la police des jeux, sans compter les danseurs, mimes, acrobates, saltimbanques, etc. Il leur fallait surtout des cochers et des chevaux; les uns et les autres méritent une mention à part.

## II

Nos sociétés de courses se proposent l'amélioration de la race chevaline; nos courses plates ou nos *steeple-chases* ont pour objet de mettre dans tout leur jour les qualités de vitesse, d'énergie, de résistance, d'un cheval destiné à faire un reproducteur célèbre et à procréer une race de victorieux. A Byzance, on ne paraît pas avoir eu cette préoccupation. Sans doute les Grecs du moyen âge recherchaient dans tout l'Orient les belles races de chevaux; leurs officiers de remonte parcouraient les marchés de l'Arménie, de la Syrie arabe, de la Bulgarie; les sultans d'Égypte et les califes de Bagdad envoyaient à l'empereur leurs plus fiers étalons, à l'œil de feu, aux jarrets d'acier; mais on vantait surtout le luxe des écuries et des haras impériaux. Les chevaux étaient de la part des riches patriciens et des empereurs hippomanes l'objet des soins les plus

délicats. A Rome, on avait vu Incitatus, le cheval de Caligula, devenir consul; Héliogabale faisait servir à ses coursiers des raisins secs d'Apamée; Commode des dattes et des pistaches. Ce dernier empereur portait sur ses vêtements royaux la figure de Volucris, son cheval favori, comme nos *turfistes* portent à leur cravate des têtes de cheval montées en épingle; dans leurs écuries de marbre blanc, on parait ces nobles animaux de colliers de perles, on leur dorait la corne des pieds, on leur apportait, en récompense de leurs victoires, des bassins remplis de pièces d'or. Quand on voulait les préparer pour la course prochaine, on les entraînait au son des hautbois, au bruit des chants, à la lumière des flambeaux. Le sage empereur Hadrien n'était pas exempt de cette folie; quand son bon cheval Borysthène mourut, il lui fit élever un magnifique tombeau avec une inscription élogieuse comme pour un combattant de Marathon. La Grèce antique elle-même avait cette coutume d'ériger des mausolées aux grands vainqueurs de ses courses olympiques. L'empire byzantin suivit la double tradition romaine et grecque dans ce qu'elle pouvait avoir de plus extravagant. Parmi les amateurs les plus célèbres, on cite un patriarche, un chef de l'église orthodoxe universelle, un souverain pontife de l'Orient, Théophylacte, prélat de race impériale, qui vivait au x[e] siècle et qui ne le cédait pas en débauches et en scandales aux papes romains de la même époque, Jean XI et Jean XII. Cet étrange pontife, oubliant les modestes traditions de ses prédécesseurs, qui ne chevauchaient que sur des ânes, en mémoire du fils de David à son entrée dans Jérusalem, nourrissait plus de mille chevaux;

ses écuries étaient de véritables palais; dans les boxes dorées, il n'était pas question d'avoine ou de foin, mais de blé, de pistaches, de dattes, de figues, de raisins secs; on abreuvait, on lavait les coursiers avec les vins les plus précieux, on les parfumait avec le safran et le cinnamome. Un jour, comme il officiait à l'autel de Sainte-Sophie, en présence de l'empereur et de toute sa cour, en présence des patriarches de l'Orient, des métropolites, des évêques, d'un clergé et d'un peuple innombrable accouru de toutes les villes voisines, on vint lui dire à l'oreille que sa jument favorite venait de mettre bas. Aussitôt de dépêcher à la hâte la grandiose et interminable liturgie de l'église orthodoxe, de laisser là tout ce monde, les princes, les pontifes, les moines thaumaturges, et de courir à son écurie. Un autre de ses contemporains, l'empereur Michel III, se livrait à de semblables excentricités; il descendait lui-même sur la piste et conduisait les chars en casaque de cocher bleu. On vint l'interrompre dans une course pour lui apprendre qu'on avait reçu un télégramme sinistre : des feux allumés de montagne en montagne depuis le fond de l'Asie jusqu'aux portes de Constantinople annonçaient que les armées byzantines étaient battues sur les bords de l'Euphrate. Il ordonna d'éteindre ces fanaux importuns, et continua à disputer le prix; le peuple l'approuva. Qu'étaient les défaites à la frontière, si l'on avait des victoires dans le cirque? Au reste, ce patriarche et cet empereur eurent une mort digne de leur vie : l'un mourut d'une chute de cheval, l'autre, assassiné dans l'hippodrome, eut pour linceul une couverture d'écurie.

Mais, quelle que fût la passion des Byzantins pour les coursiers, ceux-ci n'occupaient que le second rang dans leurs affections. Chez nous, on décerne les prix au cheval, on n'accorde au jockey que des encouragements, qu'en bonne justice il doit encore partager avec l'entraîneur; à Constantinople, c'était le cocher que l'on adulait, que l'on fêtait, à qui l'on attribuait les victoires. Cette haute fonction de cocher du cirque, *héniochos*, ne s'obtenait pas de primesaut; il y avait là toute une hiérarchie avec ses grades, ses classes distinctes, son surnumérariat. C'était l'empereur lui-même qui conférait cette dignité et qui ordonnait à ses chambellans d'en délivrer les insignes au candidat; on lui remettait son brevet signé de l'encre rouge impériale, on lui passait une ceinture autour des reins, on lui posait sur la tête une toque brodée d'argent. Les édits des empereurs accordaient au cocher de nombreux privilèges, l'immunité de certains impôts, l'exemption du fouet et de tous les autres châtiments corporels. De même que la peinture s'est ingéniée chez nous à conserver à la postérité les belles formes de *Monarque*, de *Fille-de-l'air*, de *Gladiateur*, de même des statues érigées dans l'hippodrome consacraient à l'immortalité les traits des plus illustres automédons. L'engouement allait même si loin que le code théodosien dut interdire l'installation sur les places publiques des statues de cochers à côté des statues des empereurs. Celles de l'hippodrome avaient sur leurs piédestaux des inscriptions en vers où les beaux esprits de Byzance s'épuisaient à inventer d'ingénieuses flatteries. Jamais chez nous cantatrice célèbre, actrice en renom n'a été gâtée du public comme l'ont été, à

Byzance, les Calliopes, les Uranius, les Icarius, les Anatellons, les Olympius, les Épaphrodites. « Anchise fut l'amant de Vénus, Endymion le chéri de Diane; Porphyrius est le favori de la Victoire! » Ou bien encore ce quatrain qu'aurait envié Benserade : « Quand la Nature eut à la fin des temps enfanté Porphyrius, elle fit un serment et, de sa bouche qui ne sait pas mentir, elle dit : C'est fini, je n'enfanterai plus; tout ce que j'avais de grâce, j'en ai doté Porphyrius ».

Comment les adulations du peuple et du prince n'auraient-elles pas tourné la tête à ces pauvres diables? Pour gagner ces victoires qui donnaient une si glorieuse notoriété, tous les moyens leur étaient bons : ils eussent fait un pacte avec le diable; plusieurs furent convaincus de pratiques de sorcellerie[1]. Le cocher Hilarion fut condamné à mort pour avoir livré son fils à un nécromancien « qui devait lui apprendre l'art mystérieux, défendu par les lois, d'appeler à son aide les esprits méchants ». Tout cocher vaincu avait une tendance naturelle à soupçonner son heureux rival de sorcellerie. Avant la course, on avait soin de fouiller les concurrents, comme dans nos tournois du moyen âge on fouillait les chevaliers pour s'assurer qu'ils n'avaient point de talismans. La « race irritable » des cochers du cirque en venait parfois, sur des soupçons de ce genre, aux coups de couteau; le concurrent malheu-

[1. C'était là encore un héritage de Rome antique. On connaît les *tabellæ devotionis*, retrouvées en grand nombre en Afrique, lamelles de plomb couvertes d'inscriptions cabalistiques, et qui, suspendues au cou des chevaux, devaient leur assurer la victoire et causer la perte de leurs concurrents.]

reux attendait son vainqueur au coin d'une rue. Le code théodosien fut obligé de réprimer ces violences : « Quiconque tuera un de ses rivaux, fût-il convaincu de pratiques magiques, sera puni de mort ». En général pourtant les cochers étaient des gens craignant Dieu; leur carrière hippodromique était aussi féconde en « naufrages » que la vie du marin, à laquelle l'hippodrome aimait à emprunter beaucoup de ses expressions familières. Ils étaient pieux comme lui : après chaque journée de course, on les voyait se diriger vers l'église la plus voisine, où les appelait non pas le son de la cloche d'airain, mais, suivant la coutume orthodoxe, un marteau qu'on frappait sur une planche.

## III

L'hippodrome de Constantinople, comme le *circus maximus* de Rome, comme tous les hippodromes de l'antiquité gréco-romaine, se composait essentiellement d'une vaste surface plane, fermée à l'une de ses extrémités par une ligne droite, à l'autre extrémité par un hémicycle, sur ses deux grands côtés par deux lignes droites. A l'hémicycle et sur les deux lignes latérales s'élevaient les gradins où venait s'entasser la multitude. Vis-à-vis de l'hémicycle, sur le petit côté rectiligne, se dressaient des constructions, loges pour les grands personnages, écuries, vestibules pour le stationnement des chars et des attelages; là se trouvait ce qu'on appellerait chez nous l'enceinte de pesage. Sur l'axe de l'hippodrome, on voyait une terrasse longue, étroite, haute

de quelques pieds, terminée à ses deux extrémités par une triple borne : c'était ce qu'on appelait la *spina*, l'épine dorsale de l'hippodrome; elle partageait l'arène en deux pistes, la piste de droite que parcouraient les chars en sortant des places de départ, la piste de gauche, qu'ils parcouraient après avoir tourné la borne de la *spina*, en revenant aux places de départ. Telles étaient les dispositions générales, communes à tous les hippodromes. Ajoutons, pour en finir avec toute cette géométrie, que celui de Constantinople avait environ 370 mètres de longueur et 60 ou 70 de largeur. Nous pouvons passer maintenant à la description des diverses parties du grand monument que nous venons d'esquisser.

L'hippodrome de Constantinople fut fondé par l'empereur Septime-Sévère. Ce prince avait presque entièrement détruit l'antique cité de Byzance pour la punir d'une révolte; puis, frappé des avantages qu'offrait la position de cette ville, située sur deux mers, à la rencontre de deux continents, il s'était mis à la reconstruire sur de plus vastes proportions. Cent vingt-quatre ans avant Constantin, Septime-Sévère avait inventé Constantinople. Naturellement, dans ce siècle du *panem et circenses*, il commença par l'hippodrome; il déploya dans cette fondation, comme pour faire oublier aux Byzantins ses premières rigueurs, une telle magnificence que cet hippodrome, destiné à une petite cité de la Thrace, ne se trouva pas indigne de Constantinople quand elle fut devenue l'héritière de l'empire romain, la capitale du monde civilisé et la Rome de l'Orient. On peut dire aussi de Septime-Sévère que déjà il commençait à bâtir la ville éternelle. Comme il ne pou-

vait trouver une surface plane assez vaste pour y établir son hippodrome, il créa un sol factice; là où le terrain s'abaissait en un escarpement, il éleva des piliers, arrondit des voûtes immenses; dans la nuit de ces souterrains s'étendirent les eaux glacées de la *Citerne froide*. Au-dessus, comme les jardins suspendus de Sémiramis, l'hippodrome développait sa vaste plaine de sable, son arène de 370 mètres de longueur; les prodigieux amphithéâtres de trente ou quarante gradins, les portiques, les obélisques de granit, surchargeaient, sans les fatiguer, les voûtes indestructibles.

Les bâtiments situés à l'extrémité rectiligne de l'hippodrome comprenaient à la fois les *carceres* et la tribune impériale. Les *carceres* étaient des espèces de loges, de vestibules, où, en attendant le signal du départ, les cochers debout sur leurs chars, le fouet entre les dents, retenaient à grand' peine de leurs rênes tendues leurs quatre coursiers à la bouche écumante. Ces loges étaient fermées par des barrières ou par des portes grillées qu'un gardien ouvrait au signal convenu, et qui étaient ornées de statues ou de cariatides. Quant à la tribune impériale, elle formait tout un palais, se rattachant au grand palais impérial et compris dans son enceinte. On sait en effet que le grand palais impérial, espèce de Kremlin byzantin, amas d'églises et de palais, était en même temps une forteresse; les murailles crénelées laissaient apercevoir au loin non seulement les dômes dorés, les coupoles étincelantes de quinze ou vingt sanctuaires, non seulement les jets d'eau retombant dans les bassins de marbre, les arbres des parcs et de voluptueux

bosquets, mais aussi les tours massives où les Varangiens aux cuirasses dorées montaient la garde avec leur double hache sur l'épaule. Un souverain qui se gardait si bien dans son sérail ne pouvait guère se hasarder sans précautions au milieu de son peuple, surtout dans ces bruyantes solennités de l'hippodrome où un tumulte dégénérait si facilement en émeute. Aussi l'empereur s'était-il arrangé pour assister aux jeux sans sortir de chez lui; de son *triclinium* d'or, aux parquets de mosaïques, aux murailles couvertes des images de saints et des portraits de ses ancêtres se détachant sur les fonds d'or, « l'autocrator des Romains », par une série de jardins réservés, de cours intérieures dallées de marbre, de galeries, d'escaliers « en escargot », se rendait à son palais de la tribune, à son *cathisma*. Ce palais de la tribune, comme on le voit, était une espèce de bastion du grand palais, une position avancée, mais non hasardée; élevé de plusieurs étages au-dessus du niveau de l'arène, l'empereur se trouvait au milieu de son peuple, mais non à sa merci. Sa loge impériale, portée sur de hautes colonnes comme sur des pilotis, bravait les flots et les tempêtes populaires; de l'hippodrome, on ne pouvait y monter; le prudent architecte avait supprimé de ce côté tout escalier. Quand le peuple ameuté commençait à lancer des pierres, le prince n'avait qu'à rentrer dans sa grande enceinte fortifiée, et la rage populaire venait se briser contre les remparts crénelés et les portes d'airain.

Le palais de la tribune se composait d'un *triclinium* où l'empereur, dans l'intervalle des jeux, invitait parfois à dîner ses grands dignitaires, d'un *cubiculum* où, loin des regards profanes, assisté de

ses seuls eunuques, il procédait aux nombreux changements de costume que lui prescrivait le cérémonial compliqué de Byzance, enfin de la loge proprement dite où il siégeait sur son trône, comme autrefois les consuls et les édiles romains sur leurs chaises curules. Debout autour de lui, on voyait une nuée d'eunuques, les uns avec l'éventail, les autres avec le glaive d'or à la main; à droite et à gauche, dans d'autres loges, les grands dignitaires de l'empire. De ces loges, on descendait sur une terrasse en saillie sur l'arène et fort élevée au-dessus du sol, elle avait la forme et portait le nom de la lettre grecque *pi*. C'est là que stationnaient les gardes impériaux avec les étendards de leurs corps.

Tandis qu'au palais de la tribune « l'autocrate des Romains » recevait les compliments, les génuflexions, les prosternations de ses dignitaires, et que le grand-maître des cérémonies les introduisait tour à tour, suivant leurs grades de noblesse, — espacés comme les grades du *tchin* moscovite, — l'impératrice tenait sa cour d'un autre côté. C'était exclusivement une cour de dames, car la pruderie des orthodoxes byzantins n'admettait pas cette fréquentation des deux sexes qui a valu aux cours de François Ier et de Louis XIV un si grand renom de galanterie. La cour de l'empereur de Constantinople, pour la rigueur de son étiquette, pour la sévérité de son cérémonial, était un Versailles, mais un Versailles à la turque, un Versailles sans femmes[1]. L'impératrice était assise sur un trône

[1. Il y a quelque excès peut-être dans cette affirmation. Cf. Diehl, *Figures byzantines*, 1re série, le chapitre intitulé : *la vie d'une impératrice à Byzance.*]

d'or, revêtue d'étoffes brochées d'or et d'une raideur métallique, parée d'une sorte de manteau pontifical qui rappelait la chasuble des prêtres grecs, la tête ceinte d'une couronne enrichie de pierreries et garnie de pendeloques, qui venaient battre ses deux joues, tombaient sur son sein, et, se rejoignant sous son menton, faisaient à son visage un encadrement d'or et de diamants. Elle était immobile, muette, impassible, parée et enchâssée d'or comme une idole de l'Hindoustan ou comme une madone byzantine; on ne pouvait introduire auprès d'elle, au moins dans les cérémonies publiques, que des femmes, celles des grands fonctionnaires de l'empire. Dans cette étrange cour de femmes, sorte de harem chrétien, des eunuques faisaient l'office de duègnes ou de chaperons; mais dans cette solennelle pruderie il y avait une forte dose d'hypocrisie. Au fond, le diable n'y perdait rien, et quand les chroniqueurs byzantins veulent bien se relâcher de leur sèche et ennuyeuse réserve, ils nous laissent entrevoir de piquantes intrigues dont le récit n'eût point déparé le *Décaméron*. Toutefois cet appareil presque pontifical et monacal en imposait au vulgaire, obligeait l'*augusta* elle-même à se bien tenir en public. Ce n'était point là une précaution inutile : beaucoup de ces impératrices n'étaient point issues de la fine fleur de la société grecque; les hasards des révolutions, qui amenaient tour à tour sur le trône éphémère tantôt un paysan comme Justin Ier, tantôt un grossier centurion comme Phocas, tantôt un palefrenier comme Michel Ier ou Basile le Grand, mettaient également d'étranges impératrices à la tête de l'aristocratie féminine de Byzance. La

femme de Justin I^er^ était, comme la première Catherine de Russie, une vivandière, celle de Léon I^er^ une bouchère, celle de Justinien, Théodora, une pantomime, celle de Romain II la fille d'un cabaretier. Parfois des traités d'alliance et de mariage avec les nations étrangères donnaient pour compagne au « maître du monde » quelque femme barbare, une Franque, une Khazare au nez kalmouck et aux yeux bridés, une Bulgare qui faisait son entrée dans la ville éternelle vêtue de peaux mal tannées et traînée sur un lourd et grossier chariot scythique. On vous prenait pourtant cette cabaretière, cette comédienne ou cette barbare, on vous la revêtait de ces draperies presque sacerdotales, on lui posait sur la tête ce vénérable diadème où des reliques et des pierreries se trouvaient enchâssées, on l'asseyait sur un trône d'or gardé dans les trésors du grand Constantin, on l'entourait de matrones et d'eunuques, on l'enfermait dans un rigoureux cérémonial conservé religieusement par cent générations d'impératrices : comment n'en eût-on pas fait une *augusta*, une chose sainte et sacrée devant laquelle les fronts s'inclinaient dans la poussière?

Dans les idées byzantines, les femmes pouvaient assister aux jeux de l'hippodrome. Elles se passionnaient encore plus que les hommes pour les bleus ou pour les verts. L'impératrice Théodora, femme du législateur Justinien, qui, dans sa jeunesse de pantomime et de comédienne, dans la maison de son père, le montreur d'ours Acacius, avait contracté d'ardentes sympathies ou des rancunes de coulisses et de théâtre, poussa la haine contre les verts jusqu'à la cruauté. Toutefois, si on ne pouvait refuser ce

divertissement à l'augusta, il fallait qu'elle y assistât « invisible et présente ». Les matrones de la Rome byzantine, sous l'influence chaque jour plus décisive des idées orientales, n'avaient plus la liberté d'allure des matrones romaines d'Occident. Le gynécée de l'ancienne Grèce, plus fermé déjà et plus jaloux que la maison du *pater familias* latin, tournait alors au harem asiatique. Or il y avait entre le grand palais impérial et le palais de la tribune une église dont les *catéchuménies* donnaient sur l'hippodrome : c'était celle de Saint-Étienne, bâtie par Constantin. Les galeries et les fenêtres du sanctuaire servaient donc à l'impératrice de baignoires ou de loges grillées, et l'église devenait une dépendance du théâtre [1].

Nous avons vu les places privilégiées où s'asseyaient les grands de l'empire, l'autocrator et l'augusta, les membres de la sacro-sainte hiérarchie, les fonctionnaires et les généraux slaves ou turcs, bulgares ou khazars, arabes ou perses, qui formaient l'aristocratie du monde néo-hellénique; passons aux places réservées à cette multitude presque cosmopolite qui s'intitulait encore « le peuple romain ». Comme rien n'était trop beau pour lui, les gradins où il s'asseyait étaient de marbre blanc; dans la décadence et la ruine de l'hippodrome, la masse énorme de ces gradins devint une sorte de carrière d'où les architectes ottomans tiraient les blocs de

[1. Il existe à Sainte-Sophie de Kief de très curieuses fresques du XIe siècle, où l'on trouve la vivante image de l'hippodrome byzantin. On y voit les *carceres*, l'empereur dans sa loge, l'impératrice dans sa tribune, les courses et les jeux de toute sorte qui amusaient le peuple byzantin.]

marbre pour la construction des sérails et des mosquées. La partie en hémicycle de ces gradins, la partie curviligne opposée au palais de la tribune impériale, s'appelait d'un nom assez pittoresque, *la fronde* ou *la coupe*. Des gradins, on pouvait descendre dans l'arène au moyen de couloirs; mais ces couloirs se terminaient à l'extrémité inférieure par des balustrades ou des portes grillées; on ne pouvait permettre, en effet, à des spectateurs aussi impressionnables, aussi irritables que ces méridionaux de l'Orient, de descendre à volonté sur l'arène. Un partisan enragé des verts était capable de tout pour empêcher un cocher bleu d'arriver le premier. Primitivement il y avait eu le long de ces balustrades un assez large fossé rempli d'eau, une espèce de petit fleuve circulant tout autour de l'hippodrome, qu'on appelait l'Euripe, et qui, dans les idées de la Rome païenne, était consacré au dieu Océan. En effet, comme l'Océan, il entourait complètement la terre sèche. Il servait à protéger les spectateurs contre les bonds des animaux féroces qu'on exposait parfois dans l'arène; il servait aussi à préserver la piste des envahissements de la multitude; enfin, de temps à autre, on y faisait au peuple romain des exhibitions de phoques, de crocodiles ou d'hippopotames. Quand l'empire appauvri n'eut plus le moyen de faire venir des lions d'Afrique et des amphibies d'Égypte, l'Euripe disparut; le nom seul en subsista, et ne fit plus que désigner la portion de l'arène la plus rapprochée des gradins, celle où se tenaient, un bâton à la main, les *cursores*, sortes de *tchaous* ou de *policemen* chargés de contenir les spectateurs. En haut des gradins régnait un vaste promenoir orné

de portiques sous lesquels se dressait un peuple de statues; c'était là que les oisifs ou les curieux de Byzance allaient, en attendant les jeux, jouir de l'aspect de l'hippodrome dans son ensemble ou du panorama de la capitale. Il faut ajouter que tout un côté de l'hippodrome, avec ses degrés, son promenoir, ses portiques et ses statues appartenait exclusivement aux bleus, tandis que leurs adversaires allaient s'asseoir ou se promener sur le côté opposé.

Reportons maintenant nos regards sur le centre de l'hippodrome, sur cette *spina* autour de laquelle doivent courir les quadriges. A chaque extrémité de cette plate-forme se trouvait une borne composée de trois colonnes ou de trois cônes réunis; chacune d'elles formait une sorte de promontoire ou de cap. Il fallait pour le doubler la plus grande dextérité de la part du cocher, les « naufrages » étaient fréquents, et ce n'était pas une vaine précaution qui avait placé près de l'une de ces bornes un bassin de marbre dont l'eau devait aider à rappeler à la vie plus d'un cocher étourdi ou meurtri de sa chute. La borne la plus rapprochée de la tribune impériale s'appelait la *meta* des bleus; l'autre était celle des verts. Chacune des factions avait installé auprès de sa borne un orgue d'argent qui servait à accompagner ses chants ou ses acclamations.

Au centre même du cirque, au milieu de la *spina*, s'élevait et s'élève encore un obélisque de granit, que Théodose le Grand avait fait amener de la Haute-Égypte pour embellir sa capitale. Sur la base étaient sculptés des bas-reliefs byzantins. Les uns représentaient l'empereur assis sur son trône, présidant aux courses de l'hippodrome ou rendant la justice;

les autres expliquaient, comme les dessins gravés sur le piédestal de notre obélisque de Louqsor, par quels procédés l'énorme aiguille de granit avait été amenée du désert, chargée sur les vaisseaux romains, érigée sur la *spina :* ici on voyait des ouvriers occupés à faire tourner un cabestan, là-bas une grue gigantesque semblait gémir sous le poids du monument qu'elle était chargée de soulever de terre; mais ce qui intriguait le plus les Byzantins, c'étaient ces hiéroglyphes gravés dans le granit, ces bizarres figures de divinités animales et de signes sidéraux. Absolument incapables de les déchiffrer, ils avaient fini par y voir des caractères cabalistiques, et d'impudents magiciens y lisaient couramment les plus étranges prédictions. Au sud et sur la même ligne que l'obélisque d'Égypte, on voyait une sorte de pyramide ou d'obélisque en maçonnerie. Cet obélisque était autrefois revêtu de plaques de bronze, et l'on pouvait y lire une inscription annonçant que l'empereur Constantin Porphyrogénète avait fait restaurer cette « merveille rivale du colosse de Rhodes, ce prodige au quadruple flanc ». Inscriptions et plaques de bronze doré ont disparu; ce sont sans doute les Francs de la quatrième croisade, les compagnons de Dandolo et de Villehardouin, les fondateurs de l'empire latin, qui les ont prises pour des lingots d'or; la solidité de l'édifice en est singulièrement affectée, tous les voyageurs lui prédisent un écroulement prochain, et suivant l'expression d'un Byzantin de nos jours, le patriarche Constantios, « ce n'est plus qu'un squelette nu et désolé ».

Entre les deux obélisques s'élève la fameuse colonne serpentine, formée de trois serpents enrou-

lant ensemble leurs spirales et écartant ensuite leurs trois têtes de manière à supporter un trépied. Aujourd'hui il n'y a plus de têtes sur la colonne; toutefois la partie supérieure de l'une d'elles, au témoignage de M. Albert Dumont, se trouverait conservée au musée Sainte-Irène à Constantinople. Depuis les travaux qu'on a faits pour le déblayer, le monument de bronze compte 5 m. 55 de hauteur, et l'on a pu vérifier un fait sur lequel les rapports des écrivains de l'antiquité avaient pu laisser planer quelque doute, c'est que nous avons bien sous les yeux le monument historique le plus respectable de toute l'antiquité grecque, ce fameux « dragon » que le Lacédémonien Pausanias, généralissime des Grecs, consacra dans le temple d'Apollon à Delphes, en mémoire de la grande victoire de Platée, avec le produit des dépouilles enlevées à l'armée de Xerxès. On peut lire encore sur les spirales du triple serpent une antique inscription énumérant les noms des trente-six peuples grecs qui avaient fourni leur contingent pour la grande bataille, depuis la petite ville de Mycènes, qui n'a pu amener que 80 hoplites, jusqu'à la puissante cité de Sparte, qui a su mettre en ligne 40 000 guerriers. L'orgueilleux Pausanias y avait gravé son nom; mais un décret du sénat de Lacédémone y a substitué ceux des trente-six villes héroïques. Byzance, par la suite des temps, hérita de Delphes, et le glorieux trophée passa, de l'ombre du sanctuaire où la pythie rendait ses oracles, sur la *spina* de l'hippodrome, et toujours le dragon de sa triple tête soutenait le trépied. Aujourd'hui il n'y a plus ni trépied, ni têtes. Les mutilations remontent à longtemps déjà; la superstition byzantine

avait pris les devants sur la rapacité franque et sur le fanatisme ottoman. Évidemment ce dragon devait avoir d'étranges communications avec les démons, dieux déchus, héros damnés. Vainement ce commensal d'Apollon pythien, ce contemporain des Pausanias et des Thémistocle, ce triomphateur de Platée se montrait-il d'une complaisance à toute épreuve; vainement, dans les solennités byzantines, grâce à un ingénieux système hydraulique, poussait-il la condescendance jusqu'à verser de sa triple gueule d'airain le vin, le lait et l'hydromel : on restait persuadé qu'il y avait de la diablerie dans son fait. Sous l'empereur Théophile, le patriarche de Constantinople, qui se piquait de sorcellerie, avait trouvé un moyen ingénieux de débarrasser son maître de trois ennemis redoutables. A minuit il se rendit à l'hippodrome avec trois hommes armés de marteaux, chacun d'eux leva son marteau sur une des trois têtes du dragon; le patriarche prononça des formules cabalistiques, les bras retombèrent, mais deux têtes seulement furent brisées du coup. L'autocrator n'était débarrassé que de deux de ses ennemis! Plus tard un autre acte de superstition en sens contraire fit réparer cette mutilation. Un sultan des Turcs, Mahomet II, Mourad IV ou Soliman le Magnifique, — on ne sait pas bien, la chose a dû aussi se produire plusieurs fois, — ne put contenir son zèle pieux à la vue de ce monument de l'idolâtrie, et d'un coup de sa masse d'armes abattit une tête du serpent, mais, au récit des historiens, un phénomène étrange se produisit. Ce serpent d'airain, comme celui de Moïse, avait la vertu d'éloigner les serpents de Constantinople : lui brisé, ils recom-

mencèrent à pulluler dans la ville. Après les superstitieux, les voleurs se mirent de la partie et réduisirent le trophée des guerres médiques à l'état où l'on peut le voir aujourd'hui. Même de nos jours, raconte M. Byzantios, les Turcs ont la manie, lorsqu'ils voient le malheureux serpent pour la première fois, de lui jeter des pierres.

L'hippodrome de la Rome chrétienne d'Orient avait été construit, comme le *circus maximus* et tous les hippodromes de l'antiquité, sous l'influence de certaines idées païennes. Aussi avait-il nécessairement deux obélisques, dédiés l'un à la lune, l'autre au soleil. A Byzance comme à Rome, il y avait un *Euripe*, primitivement consacré à Neptune. Jusqu'au IX[e] siècle on put voir sur la *spina* le *monument des dauphins* et les *œufs des Dioscures*, qui rappelaient le souvenir de Castor et Pollux, dieux des gymnastes et des *sportsmen*. Ces monuments tombèrent, non sous les anathèmes de l'Église grecque, mais par un tremblement de terre : on se contenta de ne pas les relever. C'est la persistance de ce symbolisme païen, bien plus encore que la frivolité de ces amusements, qui valut aux théâtres et aux cirques de l'empire, depuis le *De spectaculis* de Tertullien, tant de diatribes des pères de l'Église.

## IV

L'hippodrome, c'était le véritable foyer de la vie publique, telle qu'elle pouvait subsister dans l'empire byzantin. C'est là que se sont passés les plus grands faits de l'histoire byzantine ; c'est là que Jus-

tinien, à propos d'une question de cochers, vit s'élever la tempête qui aurait renversé son trône et sa dynastie sans le courage de cette pantomime dont il avait fait une impératrice. Elle l'arrêta au moment où il mettait déjà le pied sur le vaisseau qui devait l'emporter loin de sa capitale et, avec un geste de reine de théâtre, lui rappela que « le plus beau tombeau pour un empereur, c'est son trône ». C'est là que Maurice, à l'approche du centurion Phocas, son assassin futur et son successeur, sentit que le peuple lui échappait, se vit lancer à la face ces épithètes meurtrières d'hérétique et de *marcianite*, et entendit les cris de mort contre ses amis. C'est là que le tyran Justinien II, fait prisonnier par des révoltés, eut le nez et les oreilles coupés, et c'est là que plus tard, rentré victorieux de l'exil dans sa capitale, il put fouler de son brodequin de pourpre, avant de les envoyer à la mort, la tête de ses ennemis vaincus, tandis que le peuple inconstant chantait : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic! » C'est là que Michel le Calfat, ayant osé envoyer en exil sa mère adoptive et sa bienfaitrice, celle qui l'avait ramassé pauvre diable sur les chantiers de la Corne-d'Or pour en faire un empereur, fut assailli à coups de flèches et à coups de pierres dans sa tribune impériale. C'est là enfin qu'un autre tyran, Andronic Comnène, fut promené en triomphe sur un chameau galeux, le visage ignominieusement tourné vers la queue de l'animal, tandis que les parents de ses victimes lui arrachaient avec les ongles des lambeaux de chair; c'est entre deux colonnes du cirque qu'on le pendit, la tête en bas, les yeux crevés, pendant qu'il murmurait lamentablement des *miserere mei*,

*Domine*, et qu'on lui ouvrit le ventre avec un couteau de boucher. Si l'hippodrome rappelait au peuple de nombreuses victoires sur l'autorité impériale, il lui remettait aussi en mémoire de terribles représailles. Une des portes s'appelait la *Nekra*, la *Porte des morts*. Après la grande victoire de Justinien sur les factieux, lorsque les soldats barbares de Mundus et de Bélisaire eurent cerné l'hippodrome et fait une boucherie du peuple sur les gradins, vingt-cinq mille cadavres, pour lesquels on ne savait plus quelle sépulture trouver, furent ensevelis près de cette porte funèbre !

Pour les Byzantins du VI^e^ et du X^e^ siècle, l'hippodrome était l'asile de leurs dernières libertés, le lieu d'exercice de leurs derniers droits. S'ils n'élisaient plus ni consuls, ni tribuns, ni censeurs, ils choisissaient du moins les cochers dont ils voulaient favoriser le triomphe. Là, ils jouissaient vraiment de la liberté de penser, au moins sur les casaques des *hénioques;* ils avaient là le droit de réunion le plus étendu, la liberté d'acclamer, d'invectiver, d'applaudir, de huer, la liberté du cirque enfin; cette liberté avait remplacé toutes les libertés de la Grèce et de Rome. Quel prince eût été assez insensé pour attenter à ces droits inaliénables du peuple romain? L'empire se fût brisé contre l'hippodrome. D'autre part, quelles précautions ne fallait-il pas pour en prévenir les abus ! Que sont nos *meetings* modernes à côté de cette formidable réunion du peuple byzantin? Ils étaient là 100 000 hommes que l'orgueil de leur nombre enivrait, que la passion du jeu excitait, qu'un incident pouvait mettre hors d'eux-mêmes; d'une querelle de cochers pouvait à tout

moment jaillir une révolution. De là ce soin particulier que prenait l'empereur de tout ce qui touchait à l'hippodrome; de là le droit qu'il s'était réservé de nommer les chefs des factions, les meneurs de cette multitude, de même que, dans certaines constitutions européennes, le souverain s'est réservé la nomination des présidents et vice-présidents dans les assemblées; de là son privilège de convoquer seul les réunions hippiques, comme nos princes constitutionnels ont celui de convoquer seuls leurs parlements. Au camp, l'empereur n'était entouré que de ses mercenaires étrangers, dans son palais fortifié que de ses courtisans, de ses chambellans et de ses gardes; mais à l'hippodrome il se trouvait vraiment en face du peuple, qui un jour, à haute voix, lui demandait le vin et le lard à meilleur marché, un autre jour lui dictait le nom que devait porter son fils nouveau-né, ou encore, avec des cris furieux, lui dénonçait les exactions de ce « voleur de préfet ». C'est là que ce peuple, qui était l'héritier du vieux peuple romain, apparaissait à son maître, à l'usurpateur de ses droits souverains, dans sa redoutable puissance numérique, dans sa vive et changeante passion méridionale, terrible en sa gaîté comme en sa colère.

On retrouvait la religion dans tous les actes de la vie byzantine. Aussi l'hippodrome n'était point une chose profane; les patriarches, les évêques, les higoumènes du VIe et du Xe siècle avaient renoncé aux violents anathèmes des pères du IVe siècle. L'orthodoxie byzantine consacrait même les solennités hippodromiques comme le polythéisme hellénique inspirait les jeux olympiques, qui devenaient des

solennités religieuses. Au commencement des jeux, l'empereur se levait dans sa tribune et, prenant dans sa main droite un pan du manteau impérial, faisait le signe de croix sur son peuple, bénissant d'abord les gradins de droite, puis ceux de gauche, enfin ceux de l'hémicycle. Le patriarche et son clergé avaient leur place marquée dans l'hippodrome, comme les flamines et les vestales au *circus maximus*. Les chantres de Sainte-Sophie et des Saints-Apôtres mêlaient leurs voix à celles des chanteurs des factions et au son de leurs orgues d'argent. Les hymnes qui retentissaient dans l'enceinte de l'hippodrome étaient des chants d'église où les Byzantins trouvaient moyen de glorifier à la fois la sainte Trinité et la sainte Vierge, les vertus de leur souverain et l'habileté de leurs cochers favoris.

Aux réjouissances hippiques se mêlaient aussi, sans perdre de leur majesté, les solennités les plus graves de la vie nationale. Entre deux triomphes de cochers, on triomphait des ennemis de l'empire. C'est là que Gélimer, roi des Vandales, après la perte de ses États, après la lettre qu'il écrivit à Bélisaire pour lui demander un morceau de pain, une cithare pour chanter ses malheurs et une éponge pour essuyer ses larmes, fut amené par le général vainqueur aux pieds de l'heureux Justinien. A l'aspect de ce peuple immense, de ces monuments, de cette splendeur impériale, le prince philosophe laissa tomber la célèbre parole : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!* C'est encore dans l'hippodrome qu'au x[e] siècle on célébrait les triomphes sur les Sarrasins; dans l'arène immense, en présence de tout le peuple siégeant sur ses gradins, défilait l'interminable cor-

tège des émirs prisonniers, des chariots chargés de dépouilles, des enseignes, des queues de cheval surmontées du croissant, des machines enlevées à l'ennemi. A un signal donné, les prisonniers étaient forcés de se prosterner dans le sable; les soldats byzantins renversaient dans la poussière les étendards musulmans, le prince foulait de son brodequin de pourpre brodé d'aigles d'or la tête rasée des émirs captifs. Alors sur les gradins des factions, au son des orgues d'argent, éclataient les hosannas et les chants de victoire : « Gloire à Dieu qui a triomphé des Agarènes! gloire à Dieu qui a détruit les villes des Arabes! gloire à Dieu qui a confondu les détracteurs de la Vierge, mère du Christ! » Cependant l'implacable cruauté n'était guère dans le caractère byzantin. On traitait humainement ceux qu'on humiliait et, après cet abaissement de l'islamisme dans la personne des prisonniers, l'empereur les autorisait à s'asseoir aussi sur les gradins pour contempler les courses de chars. Ce n'étaient pas les Romains chrétiens d'Orient qui auraient jeté le Vercingétorix gaulois dans le Tullianum pour le livrer, après six ans de captivité, à la hache du licteur. Ils n'avaient plus la froide cruauté du premier des césars, ni son génie.

Dans l'hippodrome byzantin, il y avait encore des tribunaux où se pressaient les plaideurs, et la *fronde* ou la *coupe* du cirque était le lieu marqué pour l'exécution des sentences criminelles, la place de Grève de Constantinople; c'était dans ce lieu, qui semblait consacré exclusivement à la joie, que le bourreau imprimait le fer rouge sur la chair des condamnés, qu'il brûlait les yeux, coupait les nez ou

les oreilles, abattait les têtes. Quand la querelle des iconoclastes eut amené les empereurs à recourir contre les orthodoxes aux persécutions et aux supplices, on vit des patriarches promenés, aux applaudissements de la populace, sur un âne dont on les forçait de tenir la queue en guise de bride, en butte aux plus ignominieux traitements, exposés aux plus cruels supplices en punition de leur attachement au culte des images. L'empereur Constantin Copronyme avait trouvé mieux que tout cela : pour tourner en ridicule les moines, ses ennemis, ou pour leur inculquer de vive force le goût du mariage, il les forçait à se promener dans le cirque en procession, revêtus de leur froc, ayant chacun une femme à leur bras. La plèbe les couvrait de huées et de sifflets ; elle montrait autant de passion contre les sectateurs des images qu'elle en montra plus tard contre les iconoclastes, lorsque peu d'années après, dans ce même hippodrome, la réaction orthodoxe fit traîner sur la claie les ossements de Constantin Copronyme, arrachés à leur cercueil. Le fanatisme religieux fit aussi dans ce temple du plaisir ses autodafés ; sous l'empereur Alexis Comnène, un illustre docteur manichéen, ayant eu l'imprudence de discuter théologie avec le prince et le mauvais goût de ne pas se laisser convaincre par ses arguments, fut brûlé vif à la *fronde* de l'hippodrome.

Byzance eut, parmi ses princes, des empereurs qui se glorifiaient du titre de justiciers, c'est-à-dire qui aimaient à rendre la justice à la turque. L'un d'eux, qui composait des chants d'église comme le bon roi Robert, mais qui dépêchait les coupables à la façon de Louis XI, l'autocrator Théophile donna un jour à

ses sujets, au milieu des solennités de l'hippodrome, l'intermède le plus inattendu et le plus tragique. Un préfet du palais avait volé à une veuve une galère avec tout son chargement. La matrone avait adressé plusieurs requêtes au justicier; mais l'habile courtisan les avait toujours arrêtées au passage. A la fin, elle s'adressa aux pantomimes chargés de divertir le public dans l'intervalle des courses. Ceux-ci imaginèrent de fabriquer un petit navire en miniature, et, s'étant placés au pied de la tribune impériale, ils se mirent à débiter le dialogue suivant : « Allons! avale-moi ce petit navire! — Impossible! — Impossible? Comment! le préfet du palais a pu engloutir une grande galère avec tout son chargement, et tu ne peux avaler cette coquille de noix? » L'empereur, intrigué, envoie aux informations, apprend l'injustice commise, et, séance tenante, dans la *fronde* de l'hippodrome, en présence de la population terrifiée, le coupable est placé sur un bûcher en grand costume de fonctionnaire et brûlé vif.

Le cirque offrait heureusement au peuple d'autres délassements. Si l'on se promenait sous les portiques supérieurs de l'hippodrome, on avait sous les yeux un splendide panorama. Au midi, c'étaient la mer, le Bosphore, des milliers de voiles enflées par la brise, — les bâtiments marchands de toutes les nations, les vaisseaux de l'Italie, de la Syrie, de l'Égypte, apportant à Constantinople les trésors et les denrées précieuses du monde entier, — les barques légères des Dalmates et des Croates, moitié négociants, moitié pirates, — les esquifs aventureux des Russes, qui avaient descendu le Dniéper malgré ses cataractes, malgré les flèches des Pet-

chenègues, et venaient échanger leurs fourrures contre les étoffes byzantines. Ces barbares jetaient à la dérobée des regards investigateurs sur les hautes tours et les puissants remparts de la cité, car beaucoup venaient en marchands, qui se proposaient de revenir en conquérants. C'étaient les cyprès, les sycomores, les lointaines montagnes, les châteaux de plaisance de la côte d'Asie ; c'étaient les flots resplendissants sous les rayons du soleil, c'était un ciel si pur qu'au témoignage d'un voyageur on distinguait du promenoir de l'hippodrome, non seulement les vaisseaux, mais jusqu'aux dauphins qui se jouaient à la surface des eaux. Au nord, c'étaient les toits argentés, les coupoles dorées, les grands arbres, les portes d'airain du Grand-Palais ; c'était la grande place de l'Augustéon, toute peuplée de statues, au milieu desquelles se dressait un Justinien à cheval, couronne en tête, le globe du monde dans la main, arrêtant brusquement son coursier, étendant la main vers l'Orient, comme pour repousser les hordes barbares au delà de l'Euphrate ; c'était surtout cette merveille de Sainte-Sophie avec sa coupole étincelante d'or, portée sur d'autres dômes de bronze doré, et élevant à une hauteur prodigieuse dans les airs la croix byzantine. Puis la vue s'étendait sur cette immense capitale, héritière du monde grec et du monde romain, métropole du commerce et de la civilisation européenne et asiatique, la seule ville policée des deux continents. Sans doute, bien des masures, de fétides et ténébreux quartiers populaires la déparaient ; mais du haut de l'hippodrome le regard plongeait dans de vastes voies bordées

de portiques, s'éblouissait du miroitement de tant de centaines de coupoles, s'étonnait à la vue des arcs de triomphe, de ces colonnes de bronze, sur les flancs desquelles montaient en spirale des processions de légionnaires romains, de captifs barbares, de sacrificateurs conduisant les grands bœufs. De cette splendide Constantinople du VI[e] et du X[e] siècle, de ces palais, de ces temples, de ces obélisques, rien ne reste aujourd'hui; les incendies, les révolutions et les tremblements de terre ont détruit jusqu'aux ruines, supprimé jusqu'aux vestiges des ruines.

Sur la *spina* de l'hippodrome, sous les portiques, sur le promenoir élevé, partout des statues. La Grèce de Phidias et de Périclès, Athènes, — la Grèce d'Asie, Cyzique, Tralles, Chios, Iconium, — la Grèce des Hiéron et des Denys, Syracuse, — la Grèce des Ptolémées, Alexandrie, voyaient rassemblé dans Constantinople tout ce qu'elles avaient possédé de rare et de précieux. Rome même s'était vu dépouiller en faveur de cette favorite de Constantin : Rome vieillissante avait vu sa parure passer à cette jeune Rome du Bosphore, brillante improvisation du conquérant; elle avait dû restituer à cette Grèce ressuscitée ce que les Mummius et les Verrès avaient jadis dérobé au monde hellénique en décadence. Sans scrupule, on avait enlevé aux temples païens, aux églises chrétiennes, aux places publiques des villes de province, tout ce qui faisait leur joie et leur orgueil, des statues vénérables par leur antiquité, entourées de glorieux souvenirs ou de merveilleuses légendes. Il y avait là des palladiums par centaines, des génies protecteurs, des

âmes de villes enfermées dans le bronze, exilées sur le promenoir, employées toutes vivantes à l'ornement de cette grande et indifférente cité; il y avait là des statues de divinités qui avaient vu autrefois, lorsqu'elles étaient dans l'ombre de leurs sanctuaires, des provinces entières accourir en pèlerinage, qui avaient fait des miracles, qui avaient vu les offrandes des peuples s'entasser à leurs pieds et des troupes de prêtres les envelopper dans les nuages d'encens, qui avaient été teintes du sang des victimes humaines ou éclaboussées de celui des jeunes Laconiens flagellés sur l'autel, qui avaient fait enfin gronder la foudre sur la tête des Gaulois de Brennus. Elles étaient pourtant là, alignées comme de vulgaires statues, et la foule indifférente n'avait pas l'air de se douter qu'elle coudoyait des dieux!

Plusieurs de ces monuments ont toute une odyssée. Au-dessus de la tribune impériale s'élevaient quatre chevaux en bronze doré. Le caprice d'un autocrator les avait amenés de Chios à Constantinople, la quatrième croisade les envoya à Venise; les victoires de Bonaparte les ont installés sur l'arc de triomphe du Carrousel, et nos revers de 1814 les ont restitués à la patrie de Dandolo. — On remarquait une statue de l'impératrice Irène debout sur une colonne au milieu d'un bassin; ailleurs Auguste, apporté de Rome; Dioclétien, de Nicomédie; les statues équestres de Gratien, de Valentinien, de Théodose, bref toute une galerie des souverains. A côté de la louve qui allaitait Romulus et Rémus, l'âne et l'ânier qui avaient présagé à Auguste la victoire d'Actium; toute l'histoire du monde romain se trouvait là, écrite avec des chefs-d'œuvre de marbre

et d'airain. Le peuple se servait aussi du promenoir pour y mettre ses ennemis au pilori : c'est ainsi qu'une sorte de monstre informe qui dévorait des hommes et engendrait des bêtes, pour tout citoyen de Byzance, représentait le tyran Justinien II. L'Olympe biblique et l'Olympe homérique étaient également représentés dans ce musée du genre humain : à côté d'Hercule et d'Hélène, Adam et Ève. Il y avait des statues qu'on avait mises là « pour faire rire »; — des statues de nains, celle du bossu Firmilianus. D'autres inspiraient au peuple une véritable terreur. Sur la poitrine d'un eunuque, on lisait cette menaçante inscription : « Celui qui me changera de place mourra étranglé ! » Une statue, celle de Phidalie, était comme le dieu Terme de la nouvelle Rome; un empereur s'étant avisé de la déplacer, un tremblement de terre effroyable se produisit et ces secousses terribles ne purent être arrêtées que par les prières de saint Sabas. Près de l'hippodrome, au midi, il y avait un grand bœuf d'airain; une fois par an, il faisait entendre un mugissement, et chaque fois il arrivait à la ville quelque grand malheur. Le grand philosophe et thaumaturge Apollonius de Tyane [1], le Merlin de l'antiquité gréco-latine, avait passé par là; sur une des portes de l'hippodrome, il avait placé un aigle de bronze enchanté qui étreignait de ses serres triomphantes un serpent : c'était pour éloigner les reptiles, qui auparavant fourmillaient dans la ville. Sur une autre porte, il avait écrit « toutes les histoires des derniers jours. » Une autre

1. Apollonius vivait au premier siècle de notre ère. Des anachronismes de ce genre sont fréquents dans les traditions populaires.

statue, non loin de là, dans une pose attristée, tenait sa tête dans ses mains. Le philosophe Asclépiodore, après avoir lu une inscription mystérieuse gravée sur le socle, tomba dans un profond accablement; l'empereur Anastase lui demanda ce que signifiaient ces caractères : « Non, prince, répondit-il, il vaut mieux ne pas vous l'apprendre, et je serais bien heureux de ne pas savoir ce que je sais »! Ce qui distinguait les Romains d'Orient des contemporains d'Auguste, c'est qu'ils ne croyaient pas à l'immobilité de leur Capitole et n'avaient pas foi dans l'immortalité de l'Empire. Un temps viendrait, tous le savaient, où l'empereur des Romains, au milieu des pleurs et des gémissements, s'en irait seul à Jérusalem; si l'on voulait savoir quel était le barbare qui renverserait la monarchie, on n'avait qu'à dévisser le sabot d'un cheval d'airain debout sur une des places publiques.

Plusieurs des statues de l'hippodrome étaient colossales. Un certain Hercule avait le pouce aussi gros que la taille d'un homme; mais tandis que le vulgaire était surtout attiré par les vertus magiques ou les proportions gigantesques de ces monuments, les amants des arts admiraient des chefs-d'œuvre d'élégance et de délicatesse. Quelques courts inventaires qui nous sont parvenus prouvent qu'il y avait alors à Constantinople des statues sculptées par Lysippe et par Phidias. Il faut voir avec quelle douleur vraie le savant Nicétas parle d'une Hélène que les compagnons de Villehardouin jetèrent à la fournaise. « Elle captivait tous les regards : son beau corps d'airain offrait aux yeux une chair vivante et palpitante; son front était ceint du diadème, ses beaux cheveux s'échappaient de sa

couronne d'or, flottaient au vent et tombaient jusqu'à ses pieds; sa bouche, entr'ouverte comme le calice d'une fleur, semblait parler, son sourire enchanteur ravissait l'âme du spectateur; mais qui pourrait peindre ses yeux profonds, l'arc de ses sourcils, la grâce de ce corps charmant? » Il pleurait aussi le grand Hercule, « tristement assis, accoudé sur son genou, mélancolique et rêveur sous la peau de lion; il semblait fléchir sous le poids du destin et se décourager au souvenir de tant de labeurs et d'infortunes ». Hélas! nos ancêtres les Francs prirent ces beaux bronzes et en firent des gros sous, ou, comme on disait à cette époque, « de la noire monnaie ».

Ainsi l'hippodrome était tout pour le peuple de Byzance. C'était là qu'on faisait et défaisait les empereurs, qu'on rendait la justice et qu'on exécutait les coupables, qu'on triomphait des barbares et des rebelles, qu'on admirait les merveilles de la nature et de l'art, qu'on s'abandonnait à la superstition et à la religion, à l'amour de la gloire et au goût du beau. Les vertus comme les vices de ce peuple, encore artiste dans sa décadence, encore païen dans son christianisme, encore orgueilleux dans son abaissement, trouvaient également à se satisfaire. L'hippodrome, ce n'était pas seulement le cirque, c'était le théâtre, le seul théâtre que tolérât l'Église grecque; c'était à la fois le Capitole et le mont Aventin, le Pœcile et le stade olympique, le forum de Rome et l'agora d'Athènes. A Constantinople il y avait trois merveilles : Dieu avait Sainte-Sophie. l'empereur avait son triclinium d'or, le peuple avait l'hippodrome.

L'hippodrome fut le premier monument élevé à

Byzance; il existait avant Constantinople, il lui a survécu. Quand Sévère voulut reconstruire Byzance, il fit d'abord l'hippodrome; c'est sur l'orientation de l'hippodrome que Constantin bâtit le grand palais impérial, que Justinien éleva Sainte-Sophie; l'inflexible Église orthodoxe consentit à ce que la métropole de Constantinople inclinât légèrement au sud-est. L'hippodrome fit donc la loi au palais, à l'église, à la cité : à tout il imposa son orientation. L'axe de l'hippodrome, déterminé aujourd'hui par la position des deux obélisques fut en quelque sorte le pivot autour duquel gravita le monde byzantin.

Deux anecdotes peuvent nous montrer jusqu'où allait la passion du citadin de la nouvelle Rome pour les jeux du cirque. Quand Justinien commença ses immenses constructions, le propriétaire d'une maison refusa de se laisser exproprier. On lui offrit des monceaux d'or, il persista dans son refus; on l'emprisonna, sa constance ne se démentit pas; on lui coupa les vivres, il souffrit en silence. Alors le préfet du palais de Justinien eut une idée lumineuse : l'empereur annonça qu'il allait donner au peuple des courses de char. A cette nouvelle, le courage abandonna le pauvre prisonnier, et, plutôt que ne pas avoir sa place au spectacle, il abandonna son patrimoine à vil prix. Un autre propriétaire ne se fit pas prier autant; du premier coup, il déclara qu'il était prêt à faire la concession de son terrain, pourvu qu'on lui accordât, pour lui et ses héritiers, une place d'honneur à l'hippodrome, et qu'on lui rendît, à l'ouverture de la séance hippique, les mêmes honneurs qu'à l'autocrator. C'était un cordonnier. Justinien consentit en souriant à cette demande,

toutefois avec cette réserve que les honneurs impériaux lui seraient rendus par derrière. Voilà pourquoi durant plusieurs siècles le peuple de Byzance poussait des exclamations ironiques et se livrait à de grotesques génuflexions devant le descendant du cordonnier de Justinien, tandis que l'autocrator, dans sa loge impériale, s'abandonnait à la mesure de gaîté que pouvaient lui permettre les lois de l'inflexible cérémonial.

## V

Lorsque le jour marqué pour une solennité hippodromique approche, tout Constantinople est en émoi. Les factions complètent leur organisation, passent la revue de leur matériel. Les étrangers affluent dans la capitale. La veille du grand jour, un messager impérial, le *tesséraire*, se rend à l'hippodrome, ordonne de « suspendre le *velum* » au-dessus de la tribune impériale : c'est une manière d'annoncer la solennité; l'heureux messager est salué par les acclamations d'une multitude qui a déjà envahi le cirque, et qui se propose bien d'y passer la nuit pour avoir une meilleure place le lendemain. Tout le personnel de l'hippodrome est sur pied; on éprouve si les barrières sont assez solides pour arrêter les chevaux jusqu'au signal donné, on fait sortir de l'écurie les coursiers avec leurs harnais dorés, on compare la légèreté et la solidité des chars; on prépare les urnes pour tirer au sort la place des concurrents et déterminer qui aura le bonheur de tenir la corde, c'est-à-dire d'être le plus

rapproché de la *spina;* on nivelle l'arène, on y remet du beau sable jaune mêlé de la poussière odorante du cèdre; demain on y jettera des fleurs. Enfin la nuit passe, le jour désiré paraît.

Tout Constantinople est là : une montagne de peuple couvre de haut en bas les gradins; ateliers, magasins, chantiers du port, tout est fermé, tout chôme; on ne travaille pas ce jour-là, et le plus pauvre artisan a revêtu sa plus blanche tunique. Examinez ce peuple : vous verrez jusqu'à quel point le mélange du sang étranger, du sang slave, turc, arabe, tartare, a déjà altéré, dans cette grande capitale cosmopolite, la pureté primitive du type grec et du type romain. D'ailleurs, à côté des citadins il y a place pour les provinciaux; le paysan slavo-grec de la Thrace, courbé sous son rude labeur et sous les âpres exigences du fisc, vient voir comment le Byzantin s'entend à dévorer les sueurs des provinciaux; le hardi montagnard du Rhodope, qui ne paie l'impôt que lorsque bon lui semble, est venu avec ses armes; l'audacieux pirate de l'Archipel, au profil tranchant, étale le luxe que lui ont valu ses rapines impunies. Sur des gradins réservés, on peut voir les ambassadeurs des nations étrangères, depuis les *missi dominici* de Charlemagne jusqu'aux députés d'Haroun-al-Raschid. Les marchands des peuples étrangers qui ont fait un traité de commerce avec l'empire et qui sont « sur le pied de la nation la plus favorisée » sont aussi des spectateurs privilégiés. Les Hongrois au bonnet évasé par en haut avec des grelots d'or au bas de leur robe, le Varègue de Russie qui mêle au luxe de fourrures du nord le luxe de soieries du midi, le Bulgare, récemment

baptisé, avec son crâne rasé à la tartare, ses vêtements de peaux et sa massive chaîne de cuivre autour du corps, le Franc d'Occident, qui est venu du Rhin sur le Bosphore, conduisant les caravanes le long du Danube et la lance au poing, l'Arabe d'Égypte, de Syrie ou de Sicile, à la flottante tunique, le Khazar, le Croate, l'Arménien, tous ces barbares que la vieille Rome aurait menés à la corvée pour la reconstruction de son Capitole, Byzance était forcée de les traiter en hôtes de distinction. Les gradins les plus rapprochés de l'arène sont occupés par les membres des factions, en tunique blanche bordée de larges bandes de pourpre, avec leurs écharpes aux couleurs rivales, ayant à la main leur bâton surmonté du croissant. Le grand *velum* de soie, sur cet océan, sur ces escarpements de têtes humaines, flotte au gré de la brise du Bosphore ou des zéphyrs de la côte d'Asie. Aux deux extrémités de la *spina*, des Slaves s'occupent à enfler les orgues. Tout à coup un grand mouvement se manifeste du côté de la tribune impériale. Les gardes aux cuirasses dorées, avec les drapeaux, les étendards, les *labara*, les *victorioles*, sont descendus sur le *Pi;* derrière les galeries de Saint-Étienne, on soupçonne la présence de l'augusta; les loges à droite et à gauche du trône s'emplissent de généraux, de sénateurs et de patrices. Enfin l'empereur paraît à sa tribune, sceptre en main, couronne en tête, et du coin de son manteau impérial qu'un eunuque lui a rassemblé dans la main, il fait sur son peuple le signe de la croix. Les applaudissements, les hymnes, les chants des factions, éclatent. On attend le signal.

Il est donné. Aussitôt au rez-de-chaussée de la tri-

bune impériale quatre portes s'ouvrent, quatre barrières s'abaissent, quatre chars attelés de quatre coursiers rapides s'élancent dans l'arène. On distingue nettement les casaques verte et bleue, rouge et blanche, et les cochers, debout sur la conque fragile de leur char, penchés sur leurs coursiers, les animant du geste, de la voix, se dépassant, se rattrapant, faisant voler les flots de sable et les flocons d'écume. Cent mille poitrines sont haletantes d'émotion, et quand les chars contournent l'extrémité, le dangereux promontoire de la *spina*, il se fait un tel silence que, dans cette immense arène, on entend le galop des chevaux; mais bientôt des cris, des chants s'élèvent pour animer les coursiers, pour encourager le cocher favori :

O Dieu, protège l'empereur, protège les magistrats! — Protège nos maîtres, protège nos impératrices, — protège leurs enfants porphyrogénètes, — protège le préfet de la ville. — Protège Olympios, protège Anatellons. — Puissance de la croix, donne-lui la victoire, donne la victoire aux vénètes. — Mère de Dieu, qu'ils soient victorieux, que leur triomphe remplisse de joie l'empire; — fais que nous puissions danser la danse triomphale! — Nous avons Jésus pour protecteur. — Victoire aux bleus! — Quand cette faction est victorieuse, l'empereur, à la tête de son armée, remporte des victoires, l'abondance s'accroît dans la ville des Romains. — Que la Divinité accorde aux bleus éternellement les triomphes et la gloire! — Que triomphe donc la fortune de l'autocrator, de l'augusta, que triomphe la fortune de l'empire et des vénètes!

Jamais croisés francs n'ont prié plus ardemment pour qu'il leur fût donné de conquérir le tombeau du Christ, jamais compagnons du Mahomet n'ont

élevé au ciel des prières plus ardentes pour qu'il leur fût accordé de propager l'islam, que les Byzantins pour obtenir un succès d'hippodrome.

Quand la course est finie et le vainqueur déclaré, l'on nivelle l'arène et l'on recommence jusqu'à quatre fois. La première partie du programme est alors remplie. C'est le moment des intermèdes, exhibitions de bêtes curieuses ou exercices d'acrobates. Un historien grec se rappelle avoir vu un de ces gymnastes qui était parvenu jusqu'au sommet du grand obélisque : là, le vertige le prit; il sauta en avant, tomba d'une telle hauteur qu'il mourut en touchant terre et s'enfonça profondément dans le sable. Ces audacieux artistes ne s'épargnaient guère. On raconte l'histoire d'une troupe de ces funambules qui allait de cité en cité; mais avant d'arriver à Constantinople, moitié d'entre eux avaient succombé à ce terrible jeu. Un aventurier italien avait aussi montré à Constantinople un chien savant que les Byzantins croyaient sorcier; en effet, ce merveilleux animal savait désigner dans un cercle de spectateurs la personne la plus avare, la plus généreuse, la plus vicieuse; il rangeait par ordre les médailles des empereurs, rapportait des anneaux à leur propriétaire, etc. En même temps, des comédiens organisaient des scènes de pantomime, des clowns se livraient à des contorsions bizarres, des cavaliers faisaient la voltige sur deux ou plusieurs chevaux [1].

[1. On trouve même dans l'hippodrome byzantin une origine lointaine de l'aviation. Au XIIe siècle, un Sarrasin se fit fort de s'envoler au-dessus de l'arène; mais il s'abattit misérablement, à peine parti de la tour d'où il s'éleva, et ce « Sarrasin volant » se fracassa sur le sol, à la grande joie du peuple orthodoxe.]

Après les courses de chars, il y avait des courses à pied. Quelquefois, pour rendre le jeu plus piquant, des coureurs prenaient un mors dans la bouche, d'autres tenaient les rênes et faisaient claquer le fouet. Il paraît que cette facétie avait un effet irrésistible sur le public byzantin, car l'auteur du *Livre des cérémonies* l'a consignée gravement par écrit pour la plus grande délectation des générations futures. Parfois le peuple lui-même était acteur; à certaines fêtes, en mémoire des licences fescennines des vieux Latins ou des insultes sacrées qu'on échangeait au pèlerinage d'Éleusis, les chefs des factions se prenaient à partie et s'accablaient d'invectives convenues, de quolibets graveleux, d'un débordement de verve carnavalesque.

Cependant il fallait bien dîner pour se préparer au renouvellement des courses, qui toujours avait lieu dans l'après-midi. L'empereur se retirait avec les grands dignitaires dans son triclinium, l'impératrice avec ses dames dans un salon attenant à son église; le peuple étalait ses provisions, viandes sèches, poissons salés, pois frits, melons d'eau, limons, oranges, pastèques, et de cette ruche immense s'élevait un prodigieux bourdonnement. Très souvent c'était le prince qui offrait ce repas à son peuple; on entassait au pied de la *spina* des monceaux de légumes, de fruits, de jambons, et le peuple, descendant des gradins, mettait au pillage cette architecture de cocagne; puis arrivait, porté sur un char, un grand vaisseau rempli de poissons secs qui répandait tout d'un coup sa cargaison sur l'arène. Ce maigre festin ne rappelait guère les fabuleux congiaires que César, après ses triomphes, offrait au

peuple romain couché autour de quarante mille tables, où rien ne semblait assez exquis pour le palais du peuple-roi, où l'on versait aux manœuvres et aux lazzaroni romains le vin de Grèce et de Sicile à pleines coupes. Les Byzantins n'avaient point la voracité ni la sensualité romaine; leur sobriété orthodoxe allait bien à la médiocrité de fortune du nouvel empire; leur idéal, ce n'était plus le gourmand Vitellius, mais le patriarche Jean, dit le Jeûneur. Ce qu'on jetait au Tibre de viandes rares le lendemain d'une de ces orgies auxquelles les césars conviaient toute une nation eût suffi pour mettre en débauche ces sobres buveurs de pastèques.

D'ailleurs on n'est pas à l'hippodrome pour manger, et le peuple, qui a terminé lestement cette légère collation, commence à trouver qu'on est bien long à la table du triclinium impérial. Des chants s'élèvent, de moins en moins respectueux, et il est temps que l'empereur vienne donner le signal de nouvelles courses. Le grossier Phocas, en sa qualité de vieux routier, avait le don surtout d'impatienter le peuple souverain par ses libations prolongées. Un jour, les factions commencèrent d'abord par une invocation respectueuse : « Lève-toi, ô soleil impérial; lève-toi, apparais. » Le biberon ne prit aucun souci de cette touchante invocation. Alors les verts perdirent patience et se mirent à crier : « Voilà que tu as encore trop fêté la bouteille! voilà que tu vois trouble! » Le tyran furieux lâcha sa garde sur le peuple, fit trancher des têtes, couper des nez et des oreilles, coudre des mutins dans des sacs de cuir, pour qu'on les jetât à la mer. Il est vrai que peu d'années après ce même peuple eut la consolation de

voir Phocas brûlé vif dans le taureau d'airain par son vainqueur Héraclius.

Tel était l'hippodrome à Byzance. Voilà ce qui, pour les Grecs du moyen âge, avait remplacé Eschyle et Sophocle, la mort d'Ajax et le sacrifice d'Iphigénie; voilà ce qui rendait chez eux toute littérature dramatique impossible[1]. Térence, s'il fût revenu des Champs Élysées, eût vu les Néo-Romains lui tourner le dos pour regarder des cochers, comme autrefois les Romains de la République pour des combats d'ours.

## VI

Nous avons vu l'hippodrome au temps de sa splendeur; il déclina avec l'empire. Dès le x[e] siècle, ses magnificences ont quelque chose de mesquin et de fripé. On n'a de chevaux que le nombre strictement nécessaire pour fournir les huit courses de la journée; si l'un d'eux tombe malade, il y en a un qui est forcé de courir deux fois. Les cochers ont des vêtements brodés d'or et d'argent, mais qui ont déjà été portés par plusieurs générations de cochers. Autrefois, au temps des césars de Rome, au temps encore de Justinien, les vainqueurs étaient magnifiquement récompensés; « on leur donnait non des prix, mais des fortunes ». Au x[e] siècle, le cocher vainqueur reçoit *3 écus*, environ 45 francs de notre monnaie; de plus on lui pose sur la tête une cou-

[1. Il est cependant fait mention, dans un écrivain du xii[e] siècle, de représentations dramatiques données à l'hippodrome, qui semblent assez analogues à nos mystères.]

ronne de bronze doré qui, après la cérémonie, fait retour au vestiaire de la faction, pour récompenser les vainqueurs des générations suivantes.

Pourtant l'hippodrome n'avait encore rien perdu de sa splendeur monumentale. L'empire de Byzance était comme un noble de bonne maison qui vit d'économie, mais qui ne peut se décider à congédier ses cochers, à mettre à l'encan le mobilier qui lui reste de son ancienne opulence. La magnificence de l'hippodrome faisait encore passer sur la mesquinerie qui présidait à ses solennités. En 1204, les Latins s'emparèrent de Constantinople. Parmi les pèlerins militaires qui mirent cette cité chrétienne au pillage se rencontra un pauvre gentilhomme amiénois, Robert de Clari. Comme Villehardouin, il nous a laissé en langue française le récit de cette brillante et déplorable expédition; son manuscrit, retrouvé dans une bibliothèque du nord, a été publié par le comte Riant[1]. Inconnu jusqu'ici, il prend dignement sa place à côté du maréchal de Champagne; ils sont les deux premiers qui aient écrit l'histoire des Français en langue française. Or, tandis que Villehardouin, tout occupé de mener à bien l'expédition dont il a la responsabilité, ne peut que nous assurer d'une manière générale, et en jurant sa parole de maréchal, que Constantinople est la plus splendide cité qu'on vit jamais, Robert de Clari, simple chevalier banneret, s'est donné le plaisir de visiter en détail sa conquête. Il a parcouru Constantinople, admiré les hautes colonnes triomphales au sommet

1. Voir A. Rambaud, *Robert de Clari, guerrier et historien de la Quatrième Croisade*, dans *Mémoires de l'Académie de Caen*, 1872.

desquelles des moines excentriques avaient élu domicile; il a demandé des renseignements sur leurs bas-reliefs aux Grécules ignorants, qui lui répondaient invariablement que c'étaient les signes de ce qui devait arriver un jour; enfin le hasard de ses investigations l'a conduit à l'hippodrome, et il ne peut contenir son admiration à la vue de tant de chefs-d'œuvre de bronze et de marbre, de ces tribunes « moult cointes et moult nobles, où l'empereur et l'impératrice se séaient quand on jouait, » de ces « ymages d'hommes et de femmes, et de chevaux et de bœufs, et de chameaux et de ours, et de lions et de moult manières de bestes jectées en cuivre qui estaient si bien faictes et si naturellement formées, qu'il n'y a si bon maistre en païenisme ne en crestienté qui sût faire aussi bien ». Ses compagnons d'armes, après la seconde prise de Constantinople, ne se laissèrent point attarder par ces nobles considérations; ils brûlèrent, démolirent, renversèrent, jetèrent à la fournaise, firent des *sols* avec l'admirable Hélène dont Nicétas était amoureux. L'hippodrome, déshonoré par l'invasion et le pillage, cessa d'être pour les Grecs, même après la chute de l'empire latin, le théâtre de leurs plaisirs et de leurs rivalités. Il semble qu'ils aient commencé à fuir ce monument, qui ne faisait que leur rappeler le triomphe abhorré des hérétiques et des barbares.

Cent ans avant la conquête de Constantinople par les Ottomans, l'hippodrome était en ruines : une estampe du XIVe siècle en fait foi. Ce dessin, inexact dans les détails, assez vrai dans l'ensemble, nous montre encore debout les colonnes de la *spina* et le palais de la tribune; mais les gradins se sont en

partie écroulés, les portiques sont à moitié détruits, d'informes décombres occupent l'arène, et de hideuses petites masures se sont bâties au milieu et aux dépens de ces ruines grandioses. Constantinople, encore vivante et libre, sentait déjà l'ombre de la mort s'étendre sur elle; elle avait renoncé à tout ce qui l'avait ornée, réjouie, passionnée, elle laissait tomber cette parure de statues et de colonnes triomphales, et, sentant que le Turc approchait, elle portait déjà son propre deuil.

C'était bien pis encore à l'époque où le voyageur français Pierre Gilles, en 1529, visita la capitale de l'Orient. Les Ottomans étaient là depuis soixante-seize ans. Ces « âpres ennemis de l'art vitruvien, ces Turcs plus forts qu'Hercule lui-même », continuaient à loisir l'œuvre de destruction. Les Grecs, courbés sous le joug depuis près d'un siècle, redevenus barbares au contact de leurs maîtres barbares, ne savaient plus l'histoire de leurs ancêtres; ils impatientaient le curieux voyageur de leurs niaises explications sur les colonnes et sur les serpents. Les Vénitiens, riches et vandales comme des Anglais de 1826, achetaient les obélisques renversés pour en orner leurs églises de l'Adriatique. Le sensible archéologue pouvait à peine retenir ses larmes. Ce n'était pas de voir l'hippodrome en ruines qui l'affligeait le plus, c'était de voir « les ruines insultées ». Il y avait là, étendues à terre, des colonnes de 22 pieds de long, la base jetée d'un côté, le chapiteau de l'autre. On les sciait par le travers comme des bûches de bois; on en faisait des dalles à paver les bains, des boulets de marbre pour l'artillerie de Soliman. Ces beaux chapiteaux antiques, les bar-

bares les retravaillaient à leur goût : on les creusait pour en faire des pétrins de boulanger! « Ce qui mettait le comble à ma douleur, c'était la vue d'une médaille que je venais de ramasser : on voyait d'un côté Bélisaire triomphant dans l'hippodrome du roi des Vandales et Justinien qui accueillait le triomphateur, de l'autre l'effigie de Bélisaire avec cette légende, à laquelle la vue de cette désolation donnait un sens cruellement ironique : GLORIA ROMANORUM! »

Aujourd'hui on voit, sur une des places de Stamboul, deux grands obélisques qui sont là on ne sait pas bien pourquoi, et un petit monument de bronze à demi engagé dans des décombres. Le sol est grossièrement nivelé; mais on se prend à songer aux Hercules de bronze, aux Hélènes de marbre blanc, dont les débris sont peut-être enfouis là. C'est tout ce qui reste de l'hippodrome, c'est tout ce qui reste des grandes luttes des verts et des bleus, de ce qui, pendant six cents ans, passionna jusqu'à la démence la plus grande et la plus civilisée des sociétés du moyen âge.

## II

# UNE ÉPOPÉE BYZANTINE AU X[e] SIÈCLE

## LES EXPLOITS DE DIGÉNIS AKRITAS

## II

## UNE ÉPOPÉE BYZANTINE
## AU Xe SIÈCLE

### LES EXPLOITS DE DIGÉNIS AKRITAS[1]

---

### I

Un grand écrivain du XVIIIe siècle croyait pouvoir affirmer que les Français n'avaient pas le génie épique. Les découvertes de nos érudits lui ont donné tort : la *Chanson de Roland*, la *Bataille d'Aliscans* et près de cinquante autres poèmes assurent au contraire à la France du moyen âge le premier rang parmi les nations épiques. Ces œuvres remontent à une époque où notre pays, tout hérissé de châteaux

1. Constantin Sathas et Émile Legrand, *les Exploits de Digénis Akritas*, épopée byzantine du Xe siècle, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de Trébizonde, Paris, 1875. — II. E. Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques*, Paris, 1873. — III. E. Legrand, *Collection de monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique*, Paris et Athènes, 1869-1874. — IV. C. Sathas, *Bibliotheca græca medii ævi*, Paris et Venise, 1872-1874. — V. Auguste Dozon, *Chansons populaires bulgares inédites*, texte et traduction, Paris, 1875. — VI. Alexandre Vessélovski, *Fragments de l'épopée byzantine dans l'épopée russe*, dans le *Viestnik Evropy*, Saint-Pétersbourg, avril 1875.

forts, peuplé d'une noblesse demi-barbare et toujours en armes, était revenu à un état social assez semblable à celui qui, dans la Grèce d'Homère, donna naissance à la poésie héroïque. La découverte d'une épopée byzantine paraîtra plus surprenante. La civilisation hellénique du xe siècle semble un terrain fort défavorable à de telles productions : elles naissent ordinairement dans les sociétés simples et primitives, aux mœurs rudes et guerrières, où l'écriture est un art presque entièrement inconnu. Au contraire, la Constantinople de Léon le Philosophe et de Constantin Porphyrogénète est l'héritière de la culture grecque, alexandrine et romaine; elle est la résidence de tout un peuple de lettrés, familiers avec les œuvres les plus raffinées du bel esprit antique, blasés sur tous les artifices de la rhétorique et de la poétique, plus enclins à goûter les pastorales de Longus ou les mièvreries anacréontiques que les grands vers d'Hésiode et d'Homère. Les écrivains de Byzance, surtout à cette époque, se bornent à dépecer les ouvrages anciens, à en faire des collections d'extraits, comme le *Myriobiblion* du patriarche Photius, ou les encyclopédies de l'empereur Constantin VII. Ils sont surtout des éplucheurs et des discuteurs de textes, d'admirables bibliographes. A côté d'eux, des jurisconsultes rompus à l'interprétation et à la chicane des lois, des théologiens pour lesquels l'art de disputer n'a plus de secrets, des grammairiens qui, dans Eschyle et Sophocle, se préoccupent surtout des formes d'*aoristes* ou d'*optatifs*, puis toutes les variétés de ces savants qui se rendent

. . . . . . . Fameux
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux.

L'esprit grec à cette époque est un esprit critique, positif, avec des instincts de curiosité scientifique, mais sans enthousiasme, sans élan, amoindri et appauvri, débilité en quelque sorte par les jeûnes intellectuels que lui impose le cléricalisme orthodoxe, découragé par la croyance généralement répandue alors, consignée notamment dans les *Oracles* de Léon le Philosophe, que Constantinople et la civilisation hellénique touchaient à leur fin. Ce raffinement poussé jusqu'à l'énervement, cette anémie morale contrastent avec les conditions exigées pour la poésie épique, non pas celle que des lettrés comme Virgile ou le Tasse peuvent composer à loisir dans quelque cour élégante, mais celle qui naît spontanément chez les nations héroïques, d'un sang jeune et bouillant, riches d'avenir et d'illusions.

Si nous considérons d'autres côtés de la vie byzantine, nous sommes tout aussi loin de l'épopée. Nous voyons partout la richesse, le luxe, je dirai presque le *confort* d'une de nos grandes capitales modernes. Nous voyons une cour polie, tout absorbée dans les menées souterraines, les rivalités de coteries, les intrigues de femmes et de moines, et dans laquelle le souverain est au même titre que ses courtisans l'esclave de la convention et de l'étiquette; — une administration rigoureusement hiérarchisée, entichée de réglementation et de paperasserie, suppléant par l'activité de ses innombrables bureaux et chancelleries à l'inertie des citoyens; — des artisans qui vivent au jour le jour de leur petit métier, des gens d'affaires et des gens de plaisir, des industriels et des banquiers, des marchands qui spéculent sur les blés de la Scythie ou les vins de la Grèce. Cons-

tantinople n'a donc rien à voir avec la féconde barbarie des âges épiques, avec l'Inde de Rama, la Germanie des Niebelungen, la Cambrie du roi Arthur, la France de l'empereur Charlemagne. Elle est la métropole de ce qui subsistait encore de culture européenne, la capitale des beaux-arts et des belles-lettres, la reine de la mode et de la cosmétique. C'était là qu'on trouvait la bijouterie la plus exquise, les parfums les plus rares, les moines les plus érudits, les acteurs et les danseuses les plus en renom. Aucun centre analogue ne s'était encore créé en Occident : Rome germanisée ne pouvait plus s'égaler à Byzance; celle-ci n'avait de rivale qu'en Asie, dans la Bagdad des califes. Constantinople était sans conteste le Paris du x^e^ siècle : on peut se demander si ses quais de la Corne-d'Or ou sa place Sainte-Sophie étaient plus favorables à l'éclosion d'une épopée que notre place de la Bourse ou le boulevard des Italiens.

Mais Constantinople n'était pas tout l'empire : la civilisation byzantine était loin de s'étendre jusqu'aux limites de la monarchie. Ces habitudes littéraires, ce raffinement de culture, cette administration perfectionnée n'avaient guère de prise que sur les provinces les plus rapprochées de la capitale : la Thrace, les rivages de l'Archipel et de la mer de Marmara, les îles de la mer Égée. Au delà le rayonnement de ce centre lumineux diminuait, s'éteignait. Sur tous les confins de l'empire, on retrouvait la lutte contre les nomades, la guerre en permanence. Là-bas, à force de combattre les barbares, les représentants de l'hellénisme devenaient de demi-barbares. Ne risquait-on pas chaque jour d'être emmené

en esclavage par les Arabes, empalé par les Turcs, étranglé par le lazzo d'un Slave? Cette existence aventureuse, ces dangers quotidiens, retrempaient les hommes, lavaient ce vernis superficiel de civilisation. Ils oubliaient vite les leçons de l'université, de l'église, du cirque ou du théâtre. Ils vivaient de cette vie héroïque qu'on mène sur les frontières longuement disputées, *borders* d'Écosse, *marches* de Germanie, *ukraines* des pays russes. De Constantinople était parti pour les camps un petit-maître; au bout de quelque temps il était devenu un héros d'Homère. On grattait le byzantin, on retrouvait le palikare. Sur les confins du nord, on avait eu à combattre les Huns, les Avars, les Bulgares, les Hongrois, les Russes, les Khazars. Dans la Grèce proprement dite avaient fait irruption les tribus slaves, et un auteur du x^e^ siècle assure que la Hellade avait perdu sa population hellénique et s'était totalement *slavisée*. Dans les montagnes du Péloponèse, les Milinges et les Ézérites du Taygète, qui étaient des Slaves, les Mardaïtes du Magne, qui passaient pour les descendants des anciens Spartiates, s'obstinaient dans leur indépendance et leur paganisme, bravaient l'autorité de l'empereur et recevaient ses percepteurs ou ses soldats comme les Monténégrins ont longtemps accueilli ceux du sultan. Les populations helléniques ou romaines de la Dalmatie se défendaient à grand'peine contre les pirates serbes ou croates, celles de l'Italie méridionale luttaient contre les invasions germaniques, celles de l'Archipel et de la Crète étaient insultées par les forbans arabes, celles de la Crimée se débattaient avec les Khazars et les Petchenègues. Sur les confins de l'empire, la

guerre était donc partout. Souvent on ne s'y défendait contre les barbares qu'en les recevant, en les colonisant sur les terres de la monarchie, qui, dès lors, perdaient leur caractère hellénique et échappaient à l'influence intellectuelle de Byzance.

De toutes ces frontières, la plus souvent assaillie peut-être était celle de l'Orient. Ces lignes de l'Euphrate et du Tigre pour lesquelles avaient combattu les grands empereurs romains, les Trajan, les Probus, les Julien, l'armée byzantine essayait de s'y maintenir ou de les recouvrer. Aux Perses qu'avait victorieusement combattus Héraclius succédèrent les Arabes, ses vainqueurs. Au xe siècle, il y avait déjà trois cents années qu'on luttait contre eux. Sarrasins et Byzantins se combattaient presque à force égale, et, bien que la guerre fût continuelle, les limites se déplaçaient fort peu. C'est que les Arabes, comme avant eux les Perses, n'étaient point des barbares. Ils opposaient aux Grecs, non des hordes tumultuaires qui du premier élan se répandaient sur tout l'empire et qui succombaient ensuite devant sa force renouvelée, mais bien des troupes régulières, des légions disciplinées, qui avaient presque les mêmes armes offensives, les mêmes armures, la même tactique, les mêmes principes de fortification et de castramétation que les Byzantins. Eux aussi étaient, quoique indirectement, les héritiers du vieil art militaire des Romains. Il en résultait qu'à chaque campagne on se bornait ordinairement à livrer quelque combat, à emporter quelque forteresse. A moins que l'un des deux états ne fût profondément ébranlé par quelque révolution

intérieure, il n'y avait pas de grands succès à espérer pour aucune des deux armées. De cette guerre déjà trois fois séculaire, mais en somme peu dangereuse, on avait fini par prendre son parti; elle constituait comme un *modus vivendi* normal entre les deux monarchies.

Pour la soutenir avec plus d'avantage, l'empire grec avait organisé ses provinces en gouvernements militaires qu'on appelait des *thèmes* et à la tête desquels il y avait un chef appelé *stratège*. Les stratèges des thèmes frontières jouaient donc à peu près le même rôle que, sous Charlemagne, les commandants des *marches* d'Espagne, de Carinthie, de Saxe. Tels étaient, au x[e] siècle, les stratèges de Chaldée, de Mésopotamie, de Lycandos, de Séleucie, de Colonée, de Cappadoce. Sur ces espèces de confins militaires vivaient des *stratiotes*, successeurs des *milites limitanei* de l'empire romain. Ils *tenaient* du souverain de Constantinople, sous l'obligation de le servir, des espèces de fiefs militaires qui, comme ceux d'Occident, se transmettaient de mâle en mâle et qui ne tombaient entre les mains d'une fille qu'à la condition que celle-ci, en se mariant, présenterait un guerrier capable de desservir le fief. Les stratiotes, que certains textes appellent aussi des *cavaliers* (*caballarii*), subdivisés en *escadrons* et en *bandes*, formaient donc sous les ordres du stratège une manière de milice féodale. Quand les croisés français, au XIII[e] siècle, s'emparèrent de la Morée, ils trouvèrent tant de similitude entre les stratiotes grecs et les barons d'Occident que la fusion entre les deux noblesses s'opéra promptement. La *Chronique française de Morée* n'hésite pas à donner aux guer-

riers indigènes le titre de *gentilshommes*, et ceux-ci, dans leur langage, qualifient les croisés de *stratiotes* ou de *cavaliers*. En face des *marches* byzantines de Cappadoce et de Mésopotamie, le monde musulman avait les siennes. Les émirs d'Erzeroum, de Mélitène, d'Édesse, de Mossoul, retenant sous leurs étendards un certain nombre de guerriers arméniens ou arabes, protégeaient les frontières du califat. Les bords de l'Euphrate se hérissèrent de *clisuræ* byzantines et de forteresses sarrasines, comme les bords du Rhin et du Danube se couvraient à la même époque de donjons féodaux. Des rivages du Pont-Euxin aux déserts de Syrie s'étendait une double série de postes ennemis. Partout des tours, des créneaux, des ponts-levis; partout des guerriers bardés de fer, des bandes de stratiotes conduits à la bataille par des stratèges ou des émirs. Les margraves byzantins, comme ceux des Allemagnes, ne se piquaient pas d'une obéissance aveugle aux ordres de leur souverain. Si le gouvernement central faiblissait, ils ne prenaient plus conseil que d'eux-mêmes. Les émirs de leur côté, profitant de la décadence du califat, vivaient en princes indépendants, contractaient des alliances à leur fantaisie. Les subordonnés imitaient l'indocilité de leurs chefs. Dans le désordre universel, des aventuriers chrétiens ou musulmans avaient trouvé moyen de se créer entre les deux partis de petites principautés. Des bandes de bannis et de brigands s'étaient formées, semblables à ces malandrins qui surprenaient quelque château de la Souabe ou de la Franconie et s'y cantonnaient pour inquiéter le pays. Toute l'Asie antérieure retentissait du bruit des armes, du renom des exploits indivi-

duels. On s'y sentait fort loin de Byzance. On se serait cru non pas dans les provinces d'une monarchie policée, mais dans l'anarchie féodale de l'Occident.

Ce milieu héroïque des *thèmes* anatoliques n'était pas moins propre que la France des premiers Capétiens à enfanter la grande poésie guerrière. C'est là en effet qu'est née l'épopée de Basile Digénis Akritas. Le nom même du héros résume bien cette civilisation étrange des marches helléniques qu'il est chargé de personnifier. Il s'appelle *Akritas*, c'est-à-dire le gardien des *akra* (extrémités ou frontières) ; il s'appelle *Digénis*, parce qu'il appartient à la fois aux deux races qui étaient là en présence : Grec par sa mère, qui était une Doucas, musulman par son père, l'émir Mousour, prince d'Édesse. Du cycle épique qui se forma autour de lui il ne nous reste que des fragments. Les uns sont des *tragoudia* ou cantilènes isolées qui ont déjà été éditées dans divers recueils; les autres ont pris place dans un grand poème d'environ trois mille vers qui est publié aujourd'hui pour la première fois. On n'en connaît jusqu'à présent qu'un seul manuscrit en langue grecque : c'est celui qui a servi à l'édition. Il appartient à la bibliothèque publique de Trébizonde. M. Joannidis l'avait déjà signalé en 1870 dans son *Histoire et statistique de Trébizonde*. Il fut envoyé deux ans après à MM. Sathas et Legrand, qui en ont entrepris la publication. Le poème avait une étendue plus considérable; mais de graves lacunes se rencontrent dans le manuscrit. Sur les dix livres de cette *Digénide*, il manque notamment tout le premier livre, la moitié du second, un feuillet du septième et

la plus grande partie du dixième [1]. Je vais présenter un aperçu d'abord du poème, puis des cantilènes isolées.

## II

Le poème se compose en réalité de deux parties : la première est consacrée aux amours du père et de la mère du héros, la seconde aux exploits de Digénis Akritas. On voit que le rhapsode byzantin avait oublié le précepte d'Horace et qu'il avait une tendance à reprendre les choses *ab ovo*. Les premiers feuillets du manuscrit faisant défaut, nous sommes transportés brusquement en pleine action, sur un champ de carnage. Le poème se trouve donc débuter ainsi : « Frappés de stupeur à cette vue, ils étendent les mains, saisissent les têtes des cadavres et regardent les visages afin de reconnaître leur sœur, cette admirable jouvencelle qu'ils recherchaient. Ne la voyant pas, ils ramassèrent de la terre et la répandirent sur les têtes; puis il se mirent à pleurer... »

Ceux qui retournent ces cadavres, ce sont les cinq fils du stratège grec Andronic Doucas, dont l'aîné s'appelle Constantin. Celle qu'ils cherchent, c'est leur sœur, « l'admirable jouvencelle », comme l'appelle le poète, qui d'ailleurs ne juge pas à propos

[1. Depuis que cet article a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1875, d'autres manuscrits de l'épopée de Digénis Akritas ont été retrouvés, en particulier, le manuscrit de Grottaferrata, plus complet que celui de Trébizonde. Il a été publié par E. Legrand en 1892, dans sa *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. VI. On peut consulter sur le sujet Diehl, *Figures byzantines*, 2e série, le chapitre intitulé : *Les exploits de Digénis Akritas*.]

de lui donner un autre nom. En leur absence, un ennemi a fondu sur le château paternel, exterminé les serviteurs. Leur sœur a disparu. Comme ils ne doutent pas de sa mort, ils se lamentent, et cette lamentation poétique rappelle tout à fait les chants funèbres, improvisés en l'honneur des morts, qu'on retrouve chez les Grecs, les Slaves, les Écossais et chez presque toutes les nations primitives. Celle qu'ils pleurent n'est pas morte. Elle vit, elle est prisonnière de son ravisseur, l'émir d'Édesse. Nous retrouvons les cinq frères, l'épée nue, en présence de l'émir, le sommant de rendre leur sœur. Le musulman, fort effrayé de leur démarche, leur demande des explications, apprend qui ils sont et, à son tour, leur fait une déclaration. Lui qui commande à 3 000 palikares, qui a conquis la Syrie, pillé Héraclée, Amorium et Ifériun, lui que n'effrayèrent jamais ni armées, ni bêtes féroces, il a été vaincu par les charmes de leur sœur. Il a conçu pour elle un amour si vif qu'il est prêt à renier l'islamisme et à se faire *Romain*, un amour si respectueux qu'il ne s'est jamais permis d'entrer dans la tente de sa captive, ni de lui dérober un baiser. Il conduit les cinq frères auprès de leur sœur, qu'ils trouvent couchée sur un lit d'or, et avec laquelle ils confondent leurs larmes. La joie est générale à la nouvelle de la conversion du redoutable émir et « la renommée publie dans le monde entier qu'une charmante jouvencelle, par les prestiges de sa beauté, a vaincu les fameuses armées de la Syrie ». L'émir se trouve pourtant dans une situation difficile. D'une part, sa vieille mère vient d'apprendre son apostasie et lui adresse une lettre de reproches dans laquelle, sous les plus

terribles imprécations, elle lui enjoint de revenir à Édesse ; d'autre part, les cinq frères le soupçonnent de vouloir abandonner leur sœur et sont toujours prêts à tirer l'épée. Le terrible chef, devenu débonnaire par amour, trouve moyen d'apaiser ses beaux-frères ; puis il repart pour la Syrie, fait à sa mère une touchante peinture de sa passion et lui expose avec tant d'éloquence les vérités de la religion chrétienne qu'il convertit à sa foi nouvelle non seulement la vieille musulmane, mais tous ses parents. Tous l'accompagnent en Romanie pour se mettre au service de l'empereur orthodoxe. Dès lors, l'émir Mousour goûte aux côtés de « l'admirable jouvencelle » un bonheur sans mélange. Devenu vieux, il consacre ses derniers jours « à l'étude des voies du Seigneur ». Il peut se reposer sur ses lauriers, car Dieu lui a donné un héritier de sa valeur. De l'émir d'Édesse et de la fille des Doucas est né un héros, Digénis Akritas. Avec le quatrième livre commence le récit de ses exploits.

A six ans, on le baptise. Pendant trois années, on le remet entre les mains d'un professeur, et il acquiert promptement une connaissance profonde des belles-lettres. Avec son père, il s'exerce à manier la lance et l'épée. De ses oncles, et surtout de Constantin, il prend aussi des leçons de vaillance. A douze ans, « il brille comme un soleil entre tous les enfants. » Déjà il est impatient de parcourir les forêts pour y combattre lions, léopards, ours et dragons. Son père est contraint de céder à ses instances et, avec son oncle Constantin, l'accompagne à la chasse. Un ours se jette sur Digénis pour lui broyer la tête : l'enfant le saisit par la gueule et l'assomme

d'un coup de poing. Une biche sort du bois : il l'atteint à la course et de ses mains nues la déchire en deux. Il attaque une lionne l'épée au poing et, d'un coup, lui fend la tête jusqu'aux épaules. Son père et son oncle sont dans le ravissement : « Ce jeune enfant nous fait voir des choses terribles. Ce n'est pas là un homme de ce monde-ci. Dieu l'a envoyé pour châtier les *apélates*, dont il sera la terreur pendant toute sa vie. »

Les *apélates*, dans le sens propre du mot, sont les *bannis*, les *outlaws*. Ces brigands hantaient les montagnes et les cavernes de l'Anatolie, ne reconnaissaient ni l'empereur, ni le calife, infestant le pays pour leur propre compte. En temps de paix, tout le monde se liguait contre eux, ainsi qu'on le faisait en Occident contre les écorcheurs des Grandes Compagnies : stratèges et émirs rivalisaient alors d'empressement à « exterminer les irréguliers ». En temps de guerre, chacun des partis s'appliquait à les attirer à son service et s'efforçait de les discipliner. Ils sont les klephtes du Taurus. C'est à ces redoutables hôtes de la montagne que Digénis brûle maintenant de s'attaquer. Il se rend seul auprès de leur chef, le vieux Philopappos, qu'il trouve couché sur un amas de peaux de bêtes. Il le salue courtoisement et lui déclare qu'il entend se faire apélate. « Jeune homme, répondit le vieillard, si tu as réellement cette ambition, prends cette massue et condescends à faire la garde; vois si pendant quinze jours tu peux rester à jeun et bannir le sommeil de tes paupières, et aller ensuite tuer des lions et apporter ici leurs dépouilles. » Une lacune interrompt la suite du récit, et nous trouvons au feuillet suivant Digénis

assommant les apélates à coups de massue et apportant à leur chef les armes qu'il a conquises sur eux : « et si cela n'est pas de ton goût, dit-il à Philopappos, je te traiterai aussi de la même façon ».

Bientôt le jeune *akrite* entend parler de la belle Eudocie. Comme l'*admirable jouvencelle* de l'émir, elle se trouve être une Doucas. Digénis s'approche du palais où habite le père de sa bien-aimée, un illustre général de l'empereur. Ses chants attirent la jeune fille, qui se met à la fenêtre; elle s'éprend de sa bonne mine et consent la nuit suivante à se laisser enlever; mais le stratège Doucas avec ses trois fils et ses serviteurs se met à la poursuite des fugitifs. Akritas, serré de près par les cavaliers, fait asseoir la jeune fille sur un bloc de rocher, puis il charge ses adversaires, qui prennent la fuite. Le stratège Doucas reste seul en présence du jeune homme, pleurant et se lamentant sur la défaite de ses serviteurs et la perte de sa fille. Alors Digénis, apercevant le vieillard, va au-devant de lui, et, joignant les mains comme un suppliant, le prie de vouloir bien l'accepter pour gendre. « Si jamais, ajoute-t-il, tu avais à me charger de quelque affaire, tu t'assurerais quel homme est le gendre que tu possèdes. » Doucas remercie alors le ciel de lui avoir procuré une telle alliance. Il propose à Digénis une dot magnifique; mais celui-ci a pris Eudocie pour ses charmes, et distribue toutes ces richesses à ses beaux-frères. Après les noces, qui durèrent trois mois entiers, Digénis se rend avec sa jeune épouse dans le désert. Sans suite et sans escorte, il guerroie solitaire contre les monstres et les apélates. L'empereur de Byzance, Romain Lécapène, ins-

truit de ses hauts faits, conçoit un vif désir de faire sa connaissance et l'invite à venir le trouver en Cappadoce. « Seigneur, répondit le *gardien des frontières*, je suis ton esclave, et si tu désires voir ton inutile serviteur, prends avec toi quelques personnes seulement et viens sur les bords de l'Euphrate. » C'est donc l'empereur qui se déplace pour visiter ce rempart de ses états. Digénis refuse les présents que Lécapène voulait lui faire, et lui adresse un discours sur les devoirs et les vertus d'un souverain. L'empereur le nomme « chef de la Romanie », c'est-à-dire généralissime de ses provinces d'Orient, et s'en retourne enchanté de lui.

Dans le sixième livre, le poète raconte, comme le tenant d'Akritas lui-même, une aventure qui n'est pas précisément à la gloire de son héros. Le fils d'Antiochus, illustre général byzantin, avait été fait prisonnier par l'émir *Haplorabdis :* la fille de l'émir, suivant l'invariable coutume de toutes les princesses sarrasines, s'éprend du captif, brise ses fers et s'enfuit avec lui. Arrivés dans le désert, ils se reposèrent trois jours à l'ombre des grands arbres, au bord d'une claire fontaine. La troisième nuit, le perfide Byzantin disparut avec les deux chevaux et les trésors que la jeune Arabe avait dérobés à son père. Dans sa fuite, il fut arrêté par des brigands et délivré par Digénis. Abandonnant le jeune homme à la garde de ses palikares, Akritas continue sa route et trouve la jeune fille désolée au bord de la fontaine. Il la rassure, s'assied auprès d'elle, et, comme Thésée auprès d'Ariane, écoute le récit de ses aventures. Puis il conçoit le généreux dessein de la ramener auprès du volage fiancé. « En chemin,

raconte le héros, un criminel désir s'alluma en moi. Je chassai d'abord ces pensées d'incontinence afin de pouvoir éviter le péché ; mais il est évidemment impossible à la flamme d'épargner l'herbe. J'étais tout entier la proie d'un feu ardent. L'amour ne cessait de croître en moi et se glissait par tous mes membres dans mes sens. Enfin, grâce à l'intervention de Satan et à la négligence de mon âme, malgré toute la résistance que m'opposa la jeune fille, me conjurant au nom de Dieu et par les prières de ses parents, un acte des plus coupables fut consommé, et la route fut souillée d'un crime. » Il remit la pauvre fille aux mains de son amant, auquel il raconta comment il l'avait retrouvée, « passant sous silence ce qu'il ne fallait pas dire, afin que le jeune homme n'y cherchât point une occasion de scandale ». Il lui donna force bons conseils, l'engageant à ne jamais abandonner la jouvencelle et à la prendre pour femme suivant sa promesse ; mais Akritas sentait bien qu'il n'avait pas imité en cette occasion la continence de Scipion l'Africain. « Accablé sous le poids de son péché, la conscience bourrelée de remords, il se blâmait lui-même de sa coupable action. »

Il retourna cependant auprès de sa bien-aimée, et n'en continua pas moins à goûter auprès d'elle la félicité la plus complète. Il avait établi sa tente dans une vallée ravissante ; les eaux gazouillantes, le parfum des fleurs, tout y invitait à l'amour. La belle Eudocie secouait sur lui l'eau de rose, et le héros, prenant sa lyre, accompagnait les chants de la jeune femme. Ces gracieuses descriptions sont coupées par le récit de ses exploits : il tue un lion qui sortait d'un

marécage pour dévorer la jeune fille; il extermine un dragon à trois têtes qui avait pris la forme d'un beau jeune homme pour lui faire violence; il détruit 300 apélates qui étaient venus pour l'enlever. Enfin apparaît sur la scène un personnage singulier, une reine de brigands, l'héroïne Maximo : elle descend, assure le poète, des Amazones qu'Alexandre le Grand avait amenées avec lui du pays des brahmanes. Elle veut traverser l'Euphrate pour attaquer Digénis : « C'est aux hommes à prévenir les femmes, » dit courtoisement le héros, et, passant le fleuve, il engage le combat. D'un coup de sabre, il décapite le coursier de l'Amazone; celle-ci roule à terre, elle demande la vie et sa revanche pour le lendemain. A la seconde rencontre, elle est encore vaincue. Alors elle déclare à Digénis qu'elle avait fait vœu de conserver sa virginité jusqu'au jour où elle aurait rencontré un homme plus vaillant qu'elle. Cet homme, c'est Digénis, elle veut lui appartenir par le droit de la guerre. Akritas invoque la sainteté du mariage, le souvenir de son épouse légitime « dont, ajoute-t-il avec peu de sincérité, il n'a jamais osé mépriser l'amour ». A la fin, le diable le poussant encore une fois, il se rend aux désirs de Maximo.

Le huitième livre est consacré à la description du magnifique palais que le héros se fait bâtir au bord de l'Euphrate et aux splendeurs de sa vie princière. La terreur de son nom se répand au loin. Les Sarrasins n'osent approcher des frontières gardées par lui. Les apélates, domptés et disciplinés par sa volonté de fer, deviennent les plus fidèles défenseurs de la monarchie. Le grand empereur Nicéphore

Phocas lui envoie chaque année de riches présents. Rien n'égalait la réputation de Digénis Akritas, « l'orgueil des empereurs, la gloire des Grecs, l'élite des braves, l'audacieux gardien des limites, le type de la sagesse, l'honneur des vertus, le généreux distributeur de largesses, le pacificateur de la Romanie ». Il ensevelit successivement son père et sa mère. Enfin son tour vient : il est atteint d'une maladie mortelle. On fait venir des pays lointains d'illustres médecins : leurs remèdes sont inutiles, ils ne peuvent que lui prédire sa mort prochaine. Alors il les fait chasser de son palais. Il appelle sa bien-aimée et commence, dit le poète, « le récit complet de ses aventures ». Si ce récit, qui par endroits devait être une confession, fut réellement complet, nous l'ignorons, car ici commence la lacune du dixième livre[1]. D'après le poème, Digénis mourut en sa trente-troisième année : d'autres traditions le font vivre plusieurs vies d'homme. L'argument du dixième livre donne à entendre que sa bien-aimée ne lui survécut pas; mais le poème mutilé ne dit rien de la manière dont elle mourut. Les *tragoudia* ou cantilènes sont plus explicites.

Parmi les *tragoudia* qui se rattachent au cycle de Digénis Akritas, les suivantes surtout méritent d'être connues. Souvent elles s'écartent essentiellement de la donnée du poème, les noms des personnages ne sont pas toujours les mêmes, la filiation et les degrés

[1. Pour cette fin, que le manuscrit de Grottaferrata nous a conservée, et les sages conseils que Digénis mourant y donne à sa jeune femme, on peut lire le chapitre cité précédemment de mes *Figures byzantines* et un intéressant travail de Bréhier, *Un héros de roman dans la littérature byzantine*, Clermont-Ferrand, 1910.]

de parenté sont autrement indiqués, le héros lui-même porte quelquefois un autre nom.

La première et la plus connue de ces cantilènes est intitulée *le Fils d'Andronic*. Les Arabes ont fait une irruption et enlevé la femme d'Andronic. Dans la prison de l'émir, elle donne le jour à un fils, qui est un héros. « A un an, il saisit l'épée, à deux ans la lance, et quand il marcha sur trois ans, on le tint pour palikare. Il sort, il devient fameux. Il ne craint personne, ni Pierre Phocas, ni Nicéphore, ni Petrachilos, qui fait trembler la terre et le monde, et, si la guerre est juste, il ne redoute pas même Constantin. » Il part sur son cheval moreau et trouve des Sarrasins qui s'exerçaient à sauter. Il les provoque. « Les sauts que vous faites, vous autres, des femmes enceintes les font. Liez-moi les mains derrière le dos avec une chaîne trois fois redoublée, cousez mes paupières avec un fil trois fois redoublé, mettez sur mes épaules une masse de plomb de trois quintaux, attachez à mes pieds deux entraves de fer, et vous verrez comme sautent les palikares grecs. » On fait ce qu'il désire, mais le voilà qui brise tous ces liens, franchit neuf coursiers d'un seul bond et retombe à cheval sur le sien. Puis il va à la recherche de son père. Sa mère lui dit à quel signe il distinguera, parmi toutes les autres, la tente paternelle. Peu s'en faut qu'un combat ne s'engage entre le père et le fils; mais Andronic reconnaît son sang et, levant au ciel ses yeux baignés de larmes : « Je te glorifie, Dieu de douceur, deux et trois fois. J'étais l'épervier solitaire et maintenant nous voici deux éperviers. » Cette chanson, comme on le voit, fait du jeune héros le fils d'Andronic, dont la femme aurait été enlevée;

dans le poème, au contraire, il n'est que le petit-fils d'Andronic Doucas, et c'est la fille de celui-ci qui est enlevée par l'émir d'Édesse.

*L'enlèvement d'Eudocie par Digénis* est une chanson qui s'accorde mieux que la précédente avec les données du poème. Digénis est l'amoureux d'une jeune fille « aux yeux noircis de *khol* ». Il charge un de ses amis d'aller la demander pour lui en mariage. La coutume nationale exigeait en effet, alors comme aujourd'hui, que l'union fût négociée par un tiers. La mère de la jeune fille a fait cette réponse : « La mère de Digénis est Sarrasine, son père est Juif, et lui, c'est un aventurier. Je ne veux point de lui pour gendre. » Quand cette réponse est transmise au prétendant, il monte à cheval et court au palais de la jeune fille. En chemin, il coupe un sapin, taille dedans un violon et, sous les fenêtres de la bien-aimée, se met à en jouer si mélodieusement que les oiseaux du ciel l'accompagnent. Alors, comme dans le poème, Eudocie se met à la fenêtre et Digénis en profite pour l'enlever. On se lance à sa poursuite; il s'arrête pour faire tête à ses ennemis et fait asseoir la jeune fille sur un bloc de rocher. Un dragon en sort : Digénis lui assène un coup de poing qui lui déforme la mâchoire et lui dit : « Veille, dragon, veille sur ma maîtresse ». Il extermine les assaillants et, moins respectueux que dans le poème du sang de la jeune fille, tranche la tête à sa belle-mère. Le beau-père consent au mariage et offre une dot; mais Digénis, toujours généreux, répond : « Sans dot je la voulais, sans dot je la prends ».

Cette inimitié de la belle-mère contre son gendre Digénis, inimitié dont ne parle pas notre poème, doit

avoir eu quelque réalité, car elle a vivement frappé l'imagination populaire. Dans *la Chevauchée funèbre*, la mère d'Eudocie ne peut se consoler d'avoir marié sa fille en pays étranger. Ce sont ses fils qui lui en ont donné le conseil, mais maintenant ils sont tous morts. Dans son ardent désir de revoir sa fille, elle s'en va pleurer sur les tombeaux des neuf frères; sur la tombe de Constantin surtout, qui a le plus contribué au mariage, elle s'arrache les cheveux : « Lève-toi, mon cher Constantin, je veux mon Eudocie. Tu m'as donné Dieu et les saints martyrs pour garants d'aller me la chercher, joie ou chagrin que j'aie, trois fois en été et trois fois en hiver. » — « La malédiction de sa mère fit sortir Constantin du cercueil : la pierre sépulcrale devint un cheval, la terre devint une selle, ses beaux cheveux blonds devinrent une bride, le ver du tombeau devint Constantin. » Il court chez Eudocie et la ramène avec lui sur son cheval. Sur le chemin qu'ils parcourent, les petits oiseaux se mettent à chanter : « Comment se fait-il que les vivants marchent avec les morts? » Eudocie commence à s'effrayer. Son frère la rassure; mais sur le seuil de la maison paternelle, il disparaît. Eudocie tombe dans les bras de sa mère : cet embrassement est le dernier, et, mortes, « on les ensevelit dans la terre où l'araignée file sa toile ». Comme le remarque M. Legrand, il existe en langue grecque plusieurs versions de cette chanson : on en a recueilli chez les Albanais et chez les Serbes; M. Dozon en a publié un texte bulgare. Enfin tout le monde connaît la ballade allemande : *les Morts vont vite*.

Le poème ne nous a pas dit précisément pourquoi

meurt Akritas. Les chansons populaires en savent plus long. Deux cantilènes, l'une de l'île de Chypre, l'autre de Trébizonde, racontent comment Akritas fut provoqué en combat singulier par Charon, c'est-à-dire par la Mort. Il accepte et dit : « Si je suis vaincu, Charon, prends mon âme; mais si je suis vainqueur, Charon, donne-moi la vie. » Ils se prennent par la main et ils descendent dans la lice. « Là où Charon le prit, le sang jaillit; mais là où Digénis le saisit, il lui broya les os. Ils luttèrent et combattirent pendant trois jours et trois nuits. Digénis vainquit Charon. » Ainsi le chevalier byzantin a triomphé même de la Mort; mais Dieu en personne intervient et reproche à Charon de s'amuser à combattre au lieu de prendre les âmes. « Et Charon se transforma en un aigle doré : il se plaça sur la tête de Digénis, et il la creusa avec ses ongles pour lui arracher l'âme. Et Digénis agonise en un palais de fer, sur un lit de fer, sous des couvertures de fer. » Telle est la chanson chypriote ; dans celle de Trébizonde, il est dit au contraire que « Digénis lutta, lutta, — et Charon ne fut pas vaincu ». Le résultat est le même : dans les deux *tragoudia*, comme dans le poème, l'invincible est dompté par la Mort.

Une dernière chanson semble combler la lacune du dixième livre, qui nous laisse au moment où Digénis fait approcher sa femme de son lit de mort. Alors, dit la chanson, « il presse les deux mains de la bien-aimée, lui donne mille baisers et l'étouffe dans un étroit embrassement ». M. Triantaphyllidis, l'auteur du drame des *Fugitifs,* publié à Athènes en 1870, rapporte également dans sa préface une tradi-

tion d'après laquelle Digénis aurait étouffé sa femme entre ses bras pour ne pas l'abandonner vivante à ses ennemis.

On voit que la gloire d'Akritas s'était répandue au loin, puisqu'on retrouve des cantilènes en son honneur dans presque tout l'Orient byzantin, de la Mer Noire à l'île de Chypre. Elle a même dépassé les limites de l'empire grec. Dans un manuscrit en langue slavonne-russe du XIV^e ou du XV^e siècle (ce même manuscrit qui renfermait la célèbre *Chanson d'Igor* et qui a péri dans l'incendie de Moscou en 1812) se trouvait un poème intitulé *Vie et gestes de Dévgéni Akrita.* Karamzine en a publié quelques fragments En outre, M. Pypine a rencontré dans un manuscrit russe du XVII^e siècle le texte mutilé d'une chanson en l'honneur de ce héros. M. Vessélovski, dans un des derniers numéros du *Messager d'Europe*, à un moment où il avait connaissance des indications de M. Joannidis sur le poème de Trébizonde, mais non du poème lui-même, a entrepris une étude comparée des chansons en langue russe et en langue grecque sur Digénis Akritas. Les deux manuscrits slavons, à part quelques variantes, semblent avoir reproduit la même donnée, mais ils présentent d'importantes différences avec le poème byzantin. On y voit notamment Digénis hésiter d'abord entre Maximo et la fille du stratège, qui, elle aussi, est une héroïne célèbre; mais il finit par épouser Eudocie.

Le cycle de Digénis Akritas, grâce à des traductions en langue slavonne, ne fut donc pas inconnu des lettrés de l'ancienne Russie. Il y a plus : leur peuple même, par je ne sais quelle infiltration de

légendes, semble avoir entendu parler du héros grec. Dans des contes et des chansons russes, qu'analyse M. Vessélovski, il est question d'un certain *Anika*, originaire d'*Evless*. Faut-il reconnaître ici notre Akritas, né dans le palais d'Édesse? ou bien Anika est-il purement Russe? M. Vessélovski dit qu'on montre son tombeau dans la vieille Moscovie, près de Vologda, et que sur cette tombe maudite chaque passant est tenu de jeter une pierre. Si Anika est Akritas, il faut que le souvenir de celui-ci se soit bien déformé et perverti. Anika en effet est un brigand, un impie, qui détruit les églises, outrage les images, massacre le peuple chrétien. Il se met en route dans le dessein de couronner ses crimes par la profanation de Jérusalem. Sur son chemin, il rencontre un champion étrange : il a une tête d'homme, un corps de bête fauve, des pieds de cheval. L'inconnu décline son nom; il s'appelle la Mort. Anika essaie de payer d'audace; il menace son ennemi de le broyer avec sa massue et de le fouler aux pieds. « J'ai fauché bien d'autres héros, répond froidement la Mort, et toi aussi je te faucherai. » L'audace du brigand s'évanouit; il demande grâce, offre un trésor pour se racheter, implore un délai d'un an, d'un mois, d'un jour. La Mort inexorable avec une scie invisible lui tranche les os et les veines. Le souvenir d'Akritas, non plus d'un brigand, mais de celui que le poème de Trébizonde appelle *le type de la sagesse*, se retrouve encore dans un conte russe, où la Mort lutte contre un guerrier. Elle lui adresse ces paroles calmes et terribles, bien propres à décourager tout adversaire : « Depuis Adam jusqu'à maintenant, tout ce qui a

vécu de tsars et de princes, de voiévodes et petites gens, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, j'ai tout pris. Samson n'était-il pas un héros? sa force n'était-elle pas énorme? Il avait osé dire : « S'il y avait un anneau fixé dans la terre, je pourrais soulever la terre ». Et cependant je l'ai pris. Et Alexandre, le tsar de Macédoine, n'était-il pas un brave et hardi compagnon? Et le tsar David n'était-il pas un prophète qui pouvait prédire l'avenir? Et le tsar Salomon n'était-il pas savant et avisé? *Et Akir* (Akritas), *dans le royaume d'Alep, n'était-il pas un homme sage? Plus sage que lui ne se rencontra jamais sous la lumière du soleil.* Et cependant il n'a pas osé disputer avec moi, et je l'ai pris ! »

## III

Revenons au poème grec et aux *tragoudia*. Entre ce poème et ces chansons, il y a une différence radicale. Celles-ci sont des productions vraiment populaires, celui-là est une œuvre de lettré. Si nous ignorons le nom de l'écrivain qui le composa à tête reposée dans le silence du cabinet, nous savons du moins à quelle époque il a vécu; il fut le contemporain, l'ami, le confident de son héros. « Le poète, est-il dit à la fin du cinquième livre, tient de la bouche même de l'illustre Basile Digénis Akritas les détails des sixième et septième livres. » Bien que le manuscrit de Trébizonde soit du XVI[e] siècle, le poème fut certainement composé à la fin du X[e]. Au contraire, les chansons, après s'être transmises de bouche en bouche pendant neuf cents ans, ne

furent recueillies et écrites pour la première fois qu'en notre siècle. Que d'altérations n'ont pas dû subir, dans ce milieu ignorant et passionné, les faits primitifs? Le poème dès le début s'est trouvé fixé et arrêté par l'écriture, mais les chansons, d'âge en âge, de pays en pays, n'ont cessé de se transformer au gré de la fantaisie populaire, et comme elles tenaient de près au peuple, cette source toujours vivante de poésie, ce foyer toujours ardent de création, elles n'ont cessé, en s'éloignant des données rigoureuses de l'histoire, de se développer chaque jour davantage dans le sens épique. Akritas n'a cessé de grandir dans l'imagination des masses et d'y prendre les proportions colossales d'un héros national, personnification de la race grecque tout entière, en lutte contre l'islam.

Tout annonce que notre poème est bien une œuvre de lettré, une épopée en quelque sorte artificielle. Les éditeurs signalent plusieurs vers qui sont des imitations presque littérales d'Homère, ceux-ci, entre autres, qui rappellent un passage de l'*Iliade* : « Quel serait l'homme capable de dire et d'exposer tout ce qui se passa dans cette fête? Eût-il un cœur de fer, eût-il dix bouches, eût-il dix langues, une voix puissante, une poitrine de fer! » Ici une citation de Pindare, ailleurs une allusion aux fabuleux exploits d'Achille, d'Hector ou d'Alexandre le Grand. Lorsque l'émir d'Édesse entreprend de convertir sa vieille mère, il reproduit le mot du Christ : « A quoi sert de gagner le monde, si l'on vient à perdre son âme? » Il lui récite un symbole des apôtres, qui est rigoureusement conforme à l'orthodoxie : on voit que le poète a dû suivre un catéchisme de persévérance.

D'ailleurs il est aussi versé dans la mythologie profane que dans les histoires bibliques ; il y a presque de l'érudition dans la description qu'il nous fait des peintures dont Akritas embellit son palais de l'Euphrate. Elles représentent toutes les péripéties de l'histoire de Samson avec Dalila et les Philistins, de David avec Goliath et Saül, « ainsi que les autres événements importants du *Livre des Rois* ».

Bien que le poète ait la prétention d'écrire la biographie de Digénis Akritas, et que par exemple il calcule à une livre près le montant de ses revenus annuels, il est assez visible qu'il a mêlé aux faits réels des traits de pure imagination, empruntés soit à la légende même de Digénis, soit à ses propres lectures, aux épopées antérieures ; mais avec son éducation de lettré byzantin, il ne pouvait manquer d'affaiblir tous les traits épiques qui se présenteraient à sa mémoire. Ainsi les rapts de femmes lui étaient imposés à la fois par ses modèles et par son sujet. Rien n'est plus commun dans les anciennes épopées, et rien n'était plus ordinaire au x^e^ siècle dans la vie des pays frontières. Dans notre poème, il s'en rencontre jusqu'à trois exemples : l'enlèvement de l'*admirable jouvencelle* par l'émir, celui d'Eudocie par Digénis, celui de la jeune Arabe par le fils d'Antiochus. Ces faits ne demandaient ni à être expliqués, ni à être adoucis : ils sont une conséquence naturelle de la guerre asiatique. Mais le poète a été trop bien élevé : il souffre de voir violer ainsi le quatrième commandement du Décalogue qui prescrit le respect des parents ; ce défenseur de la famille trouve un biais pour concilier le droit canon et le droit héroïque. Le rapt a bien lieu, et plus d'une tête est

cassée parmi ceux qui poursuivent les fugitifs; mais le ravisseur finit toujours par faire à ses beaux-parents toutes les soumissions désirables et ceux-ci en viennent toujours à se dire que le ciel ne pouvait leur envoyer un meilleur gendre.

Une autre donnée qui se retrouve dans la plupart des épopées, ce sont les infractions du héros à la chasteté ou à la foi conjugale. Elles ont quelquefois un sens mythique : telles sont les infidélités de Jupiter; mais dans aucun cas Homère ni Hésiode ne songent à se formaliser de ces peccadilles. Il n'en est pas de même chez l'Akritas du poème. Ce n'est pas qu'il soit exemplaire : il viole une pauvre fille qui s'était mise sous sa protection, il s'unit à Maximo, l'amazone des apélates; mais ce qui le distingue de tous les dompteurs de monstres qui se sont laissés dompter par l'amour, c'est la façon bizarre dont il exprime ses remords. Il gémit sur ses péchés, il a honte de ses « criminels désirs » et de ses coupables défaillances; après qu'il s'est conduit comme un soudard, il a des repentirs de séminariste.

Où l'on retrouve encore les préoccupations du lettré, c'est lorsqu'il met son héros pendant trois années entre les mains d'un professeur de belles-lettres. Les chansons vraiment populaires n'exigent pas tant de savoir chez un porteur de massue : il leur suffit qu'il puisse lire le livre qui « traite de sa vie et de sa mort ». La rédaction des *tragoudia* est toujours sobre, énergique, pittoresque. Celle du poème comporte des développements de rhétorique, de longues descriptions de jardins merveilleux comme ceux d'Armide ou ceux des *Mille et une Nuits*, des invocations à l'amour et au printemps. Les per-

sonnages y sont prolixes et émaillent leurs discours de citations des bons auteurs. Malgré sa pruderie, l'auteur multiplie les peintures voluptueuses : la moitié de l'action se passe en épanchements amoureux. La vraie poésie épique est plus chaste et plus sévère. Les hésitations du poète byzantin, lorsqu'il entame le récit de quelque exploit surhumain, sont risibles. Quand Akritas raconte qu'il a vaincu 300 apélates ou assommé un lion d'un coup de poing, il lui prend des scrupules de vraisemblance. Il s'interrompt pour dire : « Je rougis de raconter ces choses-là, mes chers amis, de peur que vous ne croyiez que je me vante, car l'homme qui raconte ses exploits est considéré comme un vaniteux par ceux qui l'entendent ». Ces précautions oratoires ont pour effet de détruire l'espèce d'illusion épique qui nous permet d'assister sans protestation aux exploits les plus étonnants des demi-dieux. Quand un écrivain se montre à la fois hyperbolique et discuteur, lorsqu'il doute lui-même de ses fictions et qu'il marchande notre crédulité, il peut bien arriver à l'exagération la plus absurde, il ne s'élève pas jusqu'à l'épopée [1].

On voit par là combien l'œuvre d'un lettré diffère des chansons vraiment populaires, nées du fécond éveil des masses. Dans les traditions déjà formées sur Akritas, notre poète byzantin avait trouvé les éléments d'une Digénide; mais il n'y a puisé que timidement et n'a pas osé présenter au public délicat de Constantinople les hardies inventions des hommes

[1. Ces remarques, très justes, permettent de penser que le poème, sous sa forme actuelle, est un remaniement postérieur de l'épopée primitive du xe siècle.]

de la frontière. Son œuvre, sorte de compromis entre la grandiose épopée des Orientaux et le réalisme byzantin, n'en est pas moins infiniment curieuse. Nous y voyons comment cette poésie en fusion, cette lave enflammée jaillie de l'imagination populaire, s'est refroidie entre les mains d'un rhapsode de salon, d'un Homère sans génie. Sur les colossales créations des marches helléniques, l'esprit académique, la froide culture des écoles a laissé sa marque. L'auteur des *Exploits de Digénis Akritas* a traité cette poésie demi-barbare, mais inspirée, comme nos littérateurs corrects du XVIII^e siècle ont traité les fières conceptions de Shakespeare. Notre poète est une sorte de Ducis byzantin. Sachons-lui gré du moins d'avoir sauvé en les rédigeant maintes traditions qui sans lui seraient aujourd'hui perdues. Il n'est sans doute pas le seul qui se soit livré à un pareil travail : il a dû avoir des imitateurs, peut-être des rivaux, puisque le Digénis en langue russe, qui a dû être traduit du grec, diffère notablement du sien.

L'importance du rôle historique qui échut à Akritas sur la frontière asiatique de l'empire est attestée par le long souvenir qu'il a laissé après lui. Sur les bords du Pont-Euxin, le peuple s'attend à le voir surgir de sa tombe, armé de sa terrible massue, épouvantant de son cri de guerre l'Asie musulmane. Ne fut-il pas le dernier représentant de la nationalité hellénique? Sa mort précéda de si peu l'invasion turque! A peine était-il couché dans le tombeau que les barbares envahirent les provinces qu'il avait si longtemps protégées et vinrent fouler sa cendre. On se plaît à attribuer à Digénis la fondation de plusieurs forteresses, après lui impuissantes contre les

infidèles. Près de Trébizonde, on montre son tombeau, et les mères, assure M. Joannidis, y portent leurs nouveau-nés pour les préserver du mauvais œil. Dans l'île de Chypre, le peuple chante les exploits d'Akritas et retrouve partout son souvenir : dans un village de l'île on voit deux colonnes qu'il appelle « les massues de Digénis » ; une statue gigantesque, retrouvée dans les ruines d'un temple païen, a passé pour être celle du titan byzantin. Les races étrangères, les nations ennemies ont appris du peuple grec à le connaître. Firdousi, l'auteur de l'épopée persane, ne nomme qu'un seul des généraux romains : c'est le *pehlevan* ou gardien des frontières *Farfourious*, dont la valeur arrête un moment les succès des Persans. Les Ottomans, dont le premier domaine fut précisément la province qui avait été le théâtre des exploits d'Akritas, se souviennent d'un certain *Akratès*, général de l'empereur Héraclius, qui lutta corps à corps avec leur héros national, Sadji Batthal. Le renom de sa sagesse est arrivé jusque dans les campagnes russes, où il est devenu *Akir*. Sur cette grande réputation populaire, l'histoire positive n'a-t-elle donc rien à nous apprendre?

Akritas, héros d'épopée, est bien un personnage historique. Les monuments byzantins permettent de contrôler les récits du poème de Trébizonde, et à leur tour reçoivent de lui une vive lumière. Dans la savante introduction que les éditeurs de la *Digénide* ont mise en tête de leur publication, se trouvent réunis tous les textes qui se rapportent au héros ou à sa famille. On y voit quelle fut la grandeur de cette maison des Doucas, à laquelle il était allié par sa mère et par sa femme, et qui, rattachant ses origines

à Constantin le Grand, a donné à la monarchie tant d'illustres généraux et jusqu'à des empereurs. On y apprend quel homme était Andronic Doucas, l'aïeul de Digénis, et son oncle Constantin qui, en 913, osa pénétrer à main armée dans Byzance pour y détrôner Constantin Porphyrogénète et s'emparer de la couronne. Quant au père de Digénis, l'émir d'Édesse, il n'était réellement pas de race arabe. Il était fils de Chrysochir, le chef de ces fameux Pauliciens, manichéens et briseurs d'images, les albigeois de l'Anatolie, qui, poussés à bout par la persécution, ravagèrent l'Orient et firent trembler Constantinople. Chrysochir avait épousé la fille d'un chef arabe; lorsqu'il fut tué en 873 dans une bataille contre les Byzantins, Mousour, le fils qu'il laissait après lui, fut élevé par sa mère et ses oncles musulmans dans la loi de Mahomet, et se distingua dans les expéditions contre les Grecs. Il changeait de religion sans trop de difficulté, car, fils d'un manichéen, émir musulman, il devient ensuite chrétien par amour. Digénis Akritas, sous le nom que lui donne le poème, est absolument inconnu dans les sources byzantines, à part un poème du XII$^{e}$ siècle; mais MM. Sathas et Legrand démontrent clairement que leur héros avait un autre nom. Ni Digénis, ni Akritas, ne sont des noms de famille : c'est plutôt un sobriquet suivi d'un nom de guerre. Le « gardien des frontières » s'appelait Panthérios : c'est ce mot qui, grâce à des corruptions successives, est devenu *Porphyre* dans une chanson de Trébizonde, *Farfourious* dans le poème persan, et même *Pamphile* dans une chronique byzantine. Après avoir retrouvé sa véritable appellation, il devenait facile de reconstituer son histoire. Les

chroniqueurs nous apprennent que Panthérios fut nommé par son parent Romain Lécapène « domestique des scholes d'Orient », c'est-à-dire généralissime de toutes les légions d'Asie. C'est lui qui en 941 contribua efficacement à la défaite de 40000 Russes qui étaient venus par mer assiéger Constantinople : Nestor, le chroniqueur de Kief, s'est souvenu du « domestique Panthir » et de ses troupes d'Orient. C'est lui qui très probablement fit en 944 le siège d'Édesse et obligea l'émir à livrer une image miraculeuse du Sauveur; mais à la chute de Romain Lécapène, le premier acte de son successeur Constantin Porphyrogénète fut de signer la destitution de Panthérios : il ne pouvait lui pardonner d'être le neveu favori de ce Constantin Doucas qui avait voulu lui enlever sa couronne. L'inimitié du Porphyrogénète eut des conséquences plus fâcheuses pour la gloire du héros : ce prince, qui rédigea ou fit rédiger un grand nombre d'ouvrages d'histoire, imprima à ces travaux une direction conforme à ses intérêts et à ses passions. On y vanta ses amis, on y dénigra ses ennemis, on chercha à les faire oublier. Le nom de Panthérios est un de ceux autour desquels les écrivains officiels semblent s'être étudiés à faire le silence. Dans le récit du siège d'Édesse ou de la défaite des Russes, on évita de le nommer. C'est Nestor, l'historien des vaincus, qui a sauvé de l'oubli le *domestique Panthir*. Quelque rares que soient les indications des chroniqueurs, elles expliquent cependant certains passages du poème et des *tragoudia*. Panthérios, disent les historiens, fut en faveur sous Lécapène, en disgrâce sous Constantin : l'un le nomme généralissime, l'autre le destitue. Or le

poème ne nous montre-t-il pas Romain Lécapène faisant visite à Digénis sur les bords de l'Euphrate et le comblant d'honneurs? Au contraire la chanson sur *le fils d'Andronic* prête à son héros un langage menaçant pour le Porphyrogénète : « et si la guerre est juste, il ne redoute pas même Constantin »[1].

Le poème nous dit que Romain se rendit avec une faible escorte sur les terres de Digénis et de ses *akrites :* or un document officiel du temps, le *Livre des cérémonies,* montre que telle était la coutume; le prince était tenu de se livrer à la bonne foi de ses stratiotes comme un roi capétien à celle de ses barons. Les apélates du poème nous représentent exactement ces klephtes qui infestaient à cette époque tant de provinces de l'empire grec et qui plus tard ne devaient pas épargner celles de l'empire turc. Les mœurs militaires du temps y sont assez fidèlement rendues. Il y avait moins de différence qu'on ne le croit généralement entre la chevalerie d'Occident et celle d'Orient. Les chroniques byzantines relatent nombre de combats singuliers : de braves empereurs, avec leurs brodequins rouges et leur manteau de pourpre, s'exposaient comme leurs derniers soldats, et un certain point d'honneur n'était point inconnu aux Byzantins.

Le poème, qui est un document contemporain, renferme plus de traits historiques que les chansons,

[1. Il convient de faire observer que, dans ces indications, empruntées à l'introduction de Sathas, il y a plus d'ingéniosité peut-être que de certitude démontrée, et qu'il y a quelque imprudence à vouloir retrouver dans l'histoire trop de détails précis relatifs à la famille et à la vie du héros. Mais l'épopée de Digénis est en revanche tout à fait historique par l'image qu'elle nous donne, très exacte, de la vie byzantine au x[e] siècle.]

mais les chansons présentent plus de traits épiques que le poème. C'est dans les *tragoudia* qu'éclate surtout la parenté qui unit le cycle d'Akritas avec les grandes épopées de la Grèce antique, de l'Asie, de la Scandinavie, de l'Occident. Les fictions héroïques, chez presque toutes les nations de notre race, semblent avoir une origine commune, et même il faut croire qu'elles ne sont pas le patrimoine exclusif des peuples indo-européens. Si l'on cherche à quelle famille poétique se rattache le cycle d'Akritas, on trouve que c'est avec le cycle également hellénique d'Hêraklès qu'il offre le plus de rapports. Akritas n'est-il pas, comme le fils d'Alcmène, la vivante personnification de la force grecque? M. Sakellarios, dans ses *Cypriaca*, l'appelle « un Hercule chypriote ». On retrouve chez Digénis nombre de traits légendaires qui semblent empruntés à son divin prototype. Comme lui, il apparaît doué d'une énergie précoce. Il a son activité sans trêve; il a même quelques-uns des défauts qu'Euripide a livrés en risée aux Athéniens. Dans une des chansons, on lui prête une gloutonnerie tout herculéenne : à cinq jours, il engloutit une fournée de pains. Il est, comme Hêraklès, de caractère fantasque et redoutable; il fait peur à ses amis comme à ses ennemis; dans le poème, il assomme d'un coup de poing un de ses cuisiniers. Akritas, comme l'amant d'Omphale, est faible aux attraits féminins. Dans l'énumération de ses exploits on retrouve presque la série des « douze travaux ». Il guerroie, lui aussi, contre des amazones, et use avec elles des droits de la guerre. Il combat sans relâche les monstres et les brigands, il est obligé de

disputer sa maîtresse aux apélates, sorte de centaures qui chevauchent sans cesse par les montagnes, et qui semblent possédés comme ceux de la fable d'instincts lubriques et violents. Enfin, dernier trait d'analogie, Akritas lutte corps à corps avec Charon, comme Hercule avec la Mort dans la tragédie d'*Alceste*.

Après le cycle héracléen, c'est avec les épopées orientales, les traditions des peuples que le *gardien des frontières* eut mission de combattre à cette époque, que les légendes sur Akritas offrent le plus de rapports. Celles de la Perse furent seulement coordonnées par Firdousi dans le *Shah-Named;* elles devaient cependant, sous forme de cantilènes isolées, courir l'Asie antérieure. Avec les Sarrasins, conquérants de l'Euphrate, les légendes du désert, celles qui avaient inspiré les grands poètes arabes du VIe et du VIIe siècle, firent leur apparition sur la terre hellénique. Il est à remarquer que les héros de plusieurs épopées orientales sont nés comme Akritas de deux races différentes. Sorhab, le guerrier au corps de fer, est fils de Rustem l'Iranien et d'une princesse touranienne ; Antar est fils du guerrier arabe Schédad et d'une captive noire Zébiba. Akritas, pour son début, ne se contente pas de tuer les bêtes sauvages, il les déchire de ses mains nues. De même le premier exploit d'Antar est de disloquer un chien formidable. Samson, adolescent, prend un lion par les deux mâchoires et le déchire, « ainsi qu'il aurait fait d'un chevreau ». Les chansons grecques insistent sur la légende d'Akritas enchaîné, garrotté, et qui d'un seul effort recouvre sa liberté. C'est une donnée presque uniquement orientale : Samson, lié de cordes neuves, n'a qu'à étendre les bras, et les

Philistins ont déjà mordu la poussière. Antar livre son premier combat, les jambes enchaînées par l'ordre du roi Moundhir. Il est probable que les traits de délicatesse chevaleresque, de respect pour les femmes, qu'on trouve semés dans le poème d'Akritas, parmi les traits de cruauté et de débauche, sont dus à l'influence des Arabes. Antar peut être opposé à tous les preux d'Orient et d'Occident, comme un modèle de chevalerie, comme le miroir des amants héroïques. Ce Bédouin, ce demi-nègre, ne connaît pas la jalousie cruellement orientale d'Akritas. Il n'étouffe pas sa bien-aimée dans ses bras, il meurt en lui sauvant la vie. Tel est l'idéal d'héroïsme que se créait la poésie des Arabes avant et après Mahomet. Est-il étonnant que leur apparition sur la scène du monde ait renouvelé les traditions de bravoure et contribué peut-être à la naissance de la chevalerie?

Ce goût que manifeste Akritas pour la solitude, ses promenades sur les bord des fleuves, parmi la splendide végétation de la nature syrienne, sans autre compagnie que celle de la bien-aimée, rappellent la vie que, dans le poème hindou, Rama voulut mener au désert, seul avec sa femme Sita et son frère Lachmana. Le dragon, qui prend la forme d'un beau jeune homme pour essayer de séduire Eudocie, se retrouve non seulement dans la *Genèse*, mais dans le *Ramayana*. La vertueuse Sita n'est-elle pas trompée par le démon Ravana, qui prend la forme d'une gazelle aux poils d'or? Bien d'autres traits de la *Digénide* ou des chansons akritiques n'appartiennent en propre à aucune épopée. Akritas est un moment séparé de son épouse et ne la recon-

quiert qu'après avoir accompli maint exploit; mais la plupart des héros n'ont-ils pas été soumis à de telles épreuves? Presque tous ont dû courir après leur maîtresse enlevée par des ravisseurs, qui sont tantôt des centaures, comme dans le cycle d'Hercule, tantôt des *raksasas*, comme dans le *Ramayana*, tantôt les Arabes d'une tribu ennemie, comme dans le poème d'Antar, tantôt de méchants magiciens et enchanteurs, comme dans les romans d'Occident. Il est un trait fort épique, qui n'est pour ainsi dire qu'indiqué dans la *Digénide :* beaucoup de jeunes gens qui ont voulu courtiser Eudocie ont péri victimes de leur témérité. C'est son père, le terrible Andronic Doucas, qui leur a fait trancher la tête ou crever les yeux. Dans les manuscrits slaves analysés par M. Vessélovski, le mythe a pris un peu plus de consistance : c'est la fille même du stratège qui est une redoutable guerrière et qui ne trouve aucun héros assez fort; mais notre poète byzantin n'a pas osé offrir à ses lecteurs le type si connu de la vierge dangereuse. Il n'a pas osé faire d'une jeune personne de condition, d'une fille de son excellence le stratège, une de ces viragos orgueilleuses de leur force et de leur virginité sauvage, qui ne veulent appartenir qu'à l'homme qui les aura vaincues et qui mettent leur liberté comme enjeu de sa tête. En revanche, l'auteur nous a conservé dans Maximo un autre type d'héroïne, qui a ses analogues dans les amazones de la fable, dans les filles géantes des chansons russes; on le retrouve dans toutes les poésies des peuples danubiens [1]. Dans le recueil de

[1. On remarquera surtout la ressemblance qu'offre Maximo avec la Brunhild des Niebelungen.]

chants bulgares récemment publié par M. Dozon, nous voyons, entre autres, Boiana la Romaine, qui est devenue chef de palikares et qui commande à « septante sergens » : nul parmi ces braves ne sait comme elle traverser un anneau avec la flèche d'acier et franchir d'un bond neuf sabres fichés en terre. Ces héroïnes sont si bien dans la tradition épique que même des épopées artificielles, comme celles de Virgile ou du Tasse, ont dû admettre le type de Camille, la vierge volsque, et de l'altière Clorinde, l'effroi des chevaliers chrétiens.

La donnée la plus hardie qui se rencontre dans les chansons akritiques, c'est la lutte de Digénis contre Charon. Sans doute plus d'un héros de l'Orient en est venu aux mains avec des êtres « qui ne sont pas de ce monde-ci » : Jacob a lutté avec l'ange; Rustem a vaincu le Dive blanc de la caverne; Sisyphe, « le plus rusé des mortels », est parvenu à enchaîner la Mort; Hercule, plus d'une fois, a fait sentir le poids de son bras aux hôtes de l'enfer; mais le trait qui manque à toutes ces fables, et qui fait l'originalité des chansons anatoliques, c'est que le héros se trouve aux prises, non avec un ennemi ordinaire, mais avec sa propre destinée, et que, fût-il victorieux, il faut qu'il succombe. Je crois qu'on ne rencontrera d'analogies avec cette tradition étrange que chez les peuples slaves. Dans le recueil de M. Dozon le héros bulgare Stoïan lutte avec une dive; il allait la vaincre lorsque les éléments se déchaînent, et Stoïan, enlevé par un ouragan, retombe fracassé sur une pointe de rocher. Nous avons vu la chanson moscovite sur Anika. D'autres *bylines* russes reproduisent, mais avec des

circonstances différentes, ce motif essentiel : la lutte du *bogatyr* contre la fatalité.

Les fictions du cycle d'Akritas présenteraient avec les épopées étrangères bien d'autres rapprochements. C'est ainsi que le personnage de Basile Panthérios, surnommé par les poètes Digénis Akritas, semble suspendu entre les régions nuageuses de l'épopée et le terrain solide de la réalité historique, tour à tour émule des Hercule, des Rustem et des Antar, ou membre de la sacro-sainte hiérarchie de Byzance, le premier fonctionnaire des *thèmes* anatoliques.

## IV

Le poème que viennent de publier MM. Sathas et Legrand est un monument fort important : la découverte de cette relique est un fait considérable dans l'histoire de l'hellénisme. L'écrivain qui composa cette *Digénide* manquait de souffle épique; son œuvre nous révèle du moins comment un lettré byzantin du x$^{e}$ siècle comprenait l'épopée. Rédigé peu de temps après la mort d'Akritas, le poème peut être considéré comme une biographie presque fidèle d'un général grec dont le nom a retenti dans tout l'Orient et autour duquel les historiens officiels avaient fait le silence. Il complète et explique les chronographes, il aide à faire connaître la civilisation et les mœurs du siècle des Porphyrogénètes. Il nous apprend quelle était la vie des frontières romaines et comment les idées chevaleresques et les institutions féodales s'y étaient développées. Il nous a conservé de magnifiques légendes que la tradition

orale aurait pu négliger : il nous montre comment se maintenaient au sein des populations de l'Anatolie la flamme poétique et l'énergie créatrice, et comment dans leur vive imagination se reflétaient non seulement les anciennes traditions de l'Hellade, mais encore les mythes de la Perse, de l'Inde et de l'Arabie. Au point de vue philologique, l'importance de ce poème n'est pas moins considérable : c'est le plus ancien monument jusqu'à présent connu de la langue vulgaire; on peut y saisir la transition du grec des écoles et de l'église au grec du peuple.

Les auteurs de cette publication sont déjà connus des amis de la littérature hellénique. M. Émile Legrand a édité de curieux débris du passé grec, contes et romans, chansons d'amour et d'aventures, poèmes de cour et de chevalerie. Ses travaux forment une véritable « collection de documents pour servir à l'histoire de la langue néo-hellénique ». M. Sathas, ancien étudiant en médecine de l'université d'Athènes, s'est consacré tout entier à la recherche des documents qui se rapportent au moyen âge grec. Son histoire de la littérature nationale depuis la chute de Constantinople jusqu'à la proclamation de l'indépendance, sa *Chronique de Galaxidi*, où sont racontées les tentatives sans nombre des Hellènes pour secouer le joug ottoman, avaient déjà attiré sur lui l'attention des savants. Il a édité en 1867 le poème de Coronaïos en l'honneur du capitaine d'*estradiots* Mercurios Bouas; c'est un document dont la place est marquée dans toute collection un peu complète des historiens de la France. Le capitaine Mercurios est un de ces chefs de soldats helléniques qui furent mêlés à toutes nos grandes guerres du XVI[e] siècle,

comme mercenaires à la solde des rois et des républiques d'Occident. Il combattit contre nous à Fornoue, où il se vante d'avoir désarçonné Charles VIII; il combattit pour nous à Marignan avec François Ier et l'Alviane.

Il y a trois ans, M. Sathas entreprenait cette *Bibliotheca medii ævi* qui sera une des plus vastes collections qu'on ait encore consacrées depuis le XVIIe siècle à l'histoire de la Grèce pendant les siècles intermédiaires. Quatre volumes ont déjà paru : deux surtout nous intéressent plus particulièrement, puisqu'ils renferment des chroniques inédites sur l'île de Chypre pendant la domination de ses rois français. La renaissance de ces grandes études ne peut nous laisser indifférents. N'est-ce pas en France qu'on en a pris d'abord l'initiative? C'est à Paris qu'a été publiée au XVIIe siècle la grande *Byzantine* du Louvre, que les éditions de Venise et de Bonn (1828-1855) se sont bornées à réimprimer. C'est un Français, Du Cange, qui, par ses *Familles byzantines*, sa *Constantinople chrétienne*, son *Glossaire de la basse grécité*, ses éditions annotées de chronographes, a été comme le fondateur de cette branche de l'histoire. Le moyen âge hellénique en notre siècle a été trop dédaigné parce qu'il n'était pas assez connu : c'est par lui cependant que la Grèce antique, objet de nos enthousiasmes, se rejoint à la Grèce moderne, chère à nos philhellènes. Par les croisades, par l'empire latin de Constantinople, par la principauté française de Morée, par les royaumes français de Macédoine, de Chypre et d'Arménie, il est intimement lié à nos propres annales; au XVIe siècle, c'est à cette Grèce byzantine que nous avons dû notre

renaissance. N'est-il pas curieux d'ailleurs de savoir comment le seul survivant des grands peuples de l'antiquité a pu garder sa langue, se maintenir sur le sol natal pendant tant de siècles et contre tant d'ennemis? Les Grecs d'aujourd'hui commencent à comprendre tout ce qu'ils ont d'honneur à acquérir par cette reconstitution de leurs annales, et quel service ils rendront par là, non seulement à la cause universelle des études classiques, mais à leur propre cause! L'indépendance est acquise, la liberté est fondée, il reste maintenant à rattacher le présent assuré au passé lointain. M. Sathas, qui entreprend pour la Grèce ce que Pertz a fait pour l'Allemagne en publiant ses *Monumenta historiæ germanicæ*, cite avec reconnaissance en tête de sa collection les noms des généreux citoyens qui ont voulu contribuer à l'édification d'un monument national. Bien que la chambre des députés vote annuellement des fonds pour cette publication, les Grecs savent que les finances du royaume sont limitées; ils tâchent d'y suppléer par l'initiative privée. C'est là un signe infaillible de virilité politique. Nous pouvons constater avec satisfaction que la France, toujours sympathique à la Grèce, ne s'est point abstenue. A Paris, non plus que dans son propre pays, les encouragements n'ont pas manqué à M. Sathas. Si quelques-uns de ses travaux ont été honorés de divers prix par l'Académie d'Athènes, il a été trois fois couronné par notre « association pour le progrès des études grecques ». Le ministère français de l'instruction publique, comme le ministère hellénique, lui est venu en aide par ses souscriptions. La publication entreprise par M. Sathas, poursuivie sous nos yeux, sortie en

partie de presses parisiennes, éditée par la librairie hellénique et orientale de Maisonneuve, a donc jusqu'à un certain point un caractère international, gréco-français, et c'est encore avec le concours d'un des nôtres qu'il nous donne aujourd'hui l'épopée du gardien de la frontière romaine, le bon chevalier Digénis Akritas.

# III

## MICHEL PSELLOS

### PHILOSOPHE ET HOMME D'ÉTAT BYZANTIN AU XI$^{e}$ SIÈCLE

## III

# MICHEL PSELLOS

### PHILOSOPHE ET HOMME D'ÉTAT BYZANTIN AU XIe SIÈCLE [1]

---

L'histoire de l'Empire byzantin, depuis une vingtaine d'années, a emprunté aux événements qui se passaient ou se préparaient en Orient comme un intérêt d'actualité. Elle a été l'objet de travaux importants en France, en Allemagne et en Angleterre. En Russie on manifeste un zèle encore plus vif pour ces études, puisque c'est à Byzance qu'il faut chercher une partie des origines de la Russie orthodoxe [2]. Depuis que les divers pays grecs, soumis à l'empire turc ou à la monarchie hellénique, ont repris conscience de leur unité, les savants de Constantinople et d'Athènes se sont attachés à l'histoire de la *Roma-*

1. Cet article a été publié en avril 1877 dans la *Revue historique*, à l'occasion de publications de M. C. Sathas : *Bibliotheca græca medii ævi*, t. IV et V, Paris, 1874 et 1876, et deux études dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques*, 1874 et 1875.

2. Voir notamment MM. Ikonnikof, *Essai sur le rôle civilisateur de Byzance dans l'histoire russe*, Kief, 1869; — Feodor Ouspenski, *Nikitas Acominate de Chones, écrivain byzantin*, Saint-Pétersbourg, 1874; — Ilovaïski, *Histoire de Russie*, premier fascicule, et *Recherches sur les Origines de la Russie*, Moscou, 1876 (tous ces ouvrages sont en russe).

*nie* comme à l'histoire même de la patrie commune. Les noms de Justinien, d'Héraclius, des Comnène, des Paléologues ne sont pas moins populaires dans les écoles grecques que chez nous ceux de Charlemagne, de saint Louis ou de Philippe le Bel. Celui de Constantin Dragasès, le dernier empereur, s'est même conservé dans la mémoire des masses, comme le prouve une chanson récemment publiée par M. Legrand[1].

Les Hellènes ont avec raison le culte de leur moyen âge; c'est la période de transition par laquelle la Grèce moderne se rattache à la Grèce antique. Le lien qui unit le présent au passé est même plus visible chez eux que chez aucune autre nation européenne. Nul peuple, pendant une série de plus de trente siècles, n'est resté à ce point identique à lui-même. Que de transformations n'avons-nous pas subies pendant une période de moitié plus courte : tour à tour Gaulois, Romains, et Français seulement depuis le IX^e^ siècle? Nous avons parlé des idiomes celtiques et des patois latins, et quelles vicissitudes n'a pas éprouvées le français proprement dit? Nous sommes des Néo-Latins comme les sujets du roi Georges sont des Néo-Grecs, mais le grec d'un ouvrier d'Athènes est encore du grec. Comme le disait naguère M. Rangabé, « la langue d'aujourd'hui est celle de Xénophon, de Plutarque, de Lucien et de l'Évangile ».

1. *Recueil de Chansons populaires grecques*. Paris, Maisonneuve, p. 74-77 : « Et un Turc lui frappa sur la tête — et le pauvre Constantin tomba de sa jument — et il resta étendu dans la poussière et dans le sang. — Ils lui coupèrent la tête et la plantèrent au bout d'une lance — et ils ensevelirent son corps sous le laurier. »

Ce ne sont pas seulement les Grecs, mais tous les peuples de l'Europe orientale qui se prennent d'intérêt pour les annales de Byzance : les Croates, les Serbes, les Bulgares, les Roumains, y retrouvent les hauts faits de leurs ancêtres et leur titre à la possession du sol qu'ils occupent. On peut dire que les travaux scientifiques des Grecs, des Russes et des autres Slaves ont fait sortir cette histoire du domaine de l'érudition pure et l'ont rangée parmi les histoires vivantes. Le souffle des passions nationales est venu animer cette poussière et provoquer une résurrection. Où nous n'avions vu longtemps qu'une dissolution et une décadence, les héritiers de Byzance voient l'éclosion des nations modernes. Il n'y a plus de Bas-Empire comme au temps de Lebeau : il y a le moyen âge gréco-slave, aussi fécond que le moyen-âge latino-germain. D'ailleurs n'est-ce pas une grande page de l'histoire universelle qui nous est restituée? Byzance a été l'un des organes essentiels du développement de l'humanité; elle a été l'intermédiaire nécessaire entre l'Asie et l'Europe, entre le monde antique et le monde moderne. C'est par elle que les idées et les sciences des Persans, des Arabes et des Chinois ont pu passer en Europe; c'est par elle que les traditions de la Grèce classique ont pu se conserver jusqu'au moment où les Italiens et les Français ont réussi à se dégager de la barbarie. Du v^e^ au xvi^e^ siècle, aucun peuple n'eut une mission historique plus haute que les Gréco-Romains de Constantinople.

Deux fois, à la veille des Croisades, la monarchie byzantine a jeté un certain éclat. Au ix^e^ et au x^e^ siècle, règne la dynastie macédonienne, illustrée

par le législateur Basile Ier, les savants princes Léon VI et Constantin Porphyrogénète, Nicéphore Phocas, qui reprit l'offensive contre les Arabes, Zimiscès, le vainqueur des Russes, Basile II, *l'exterminateur des Bulgares;* du XIe au XIIe siècle règne la dynastie des Comnène, dont plusieurs princes unirent à une bravoure admirée même de nos croisés la finesse diplomatique de véritables Hellènes. Entre Basile *le Bulgaroctone* et Alexis Comnène se place une période plus obscure, plus déshéritée de grands noms et de grands exploits; et cependant, même dans cette triste époque, nous retrouvons l'Empire d'Orient fidèle à sa double mission, maintenant dans l'Orient troublé une ombre de l'ancienne *paix romaine*, assurant la perpétuité de la civilisation hellénique.

Il est un homme alors qui résume en lui-même les mérites et les défauts de l'esprit grec : c'est Michel Psellos, homme d'État influent et fécond polygraphe. Son nom est depuis longtemps célèbre : mais son caractère et son rôle historique ne nous sont bien connus que grâce aux dernières publications. Les érudits du XVIIe siècle, en voyant se multiplier les ouvrages attribués à Psellos, remarquant qu'ils portaient à la fois sur la politique et sur l'astronomie, sur la médecine et la musique, sur la théologie et sur la démonologie, et qu'ils formaient comme une vaste encyclopédie, ne purent imaginer qu'ils fussent l'œuvre d'un seul homme; c'est ainsi qu'ils ont admis avec Allatius l'existence de deux, de trois et même de quatre Psellos. En réalité il y en eut deux; mais nous n'avons à nous occuper que du Psellos de Constantinople, qui fut le grand

savant, le Photius du XI<sup>e</sup> siècle. On a de lui des centaines d'opuscules sur les sujets les plus divers, une multitude de lettres, des discours, des poésies et enfin une *Histoire* qui affecte le caractère tout personnel de mémoires. Son prodigieux labeur littéraire, qui s'accommodait cependant d'une vie toute d'action, fait penser à Voltaire. Sans doute il y a loin du philosophe byzantin du XI<sup>e</sup> siècle au philosophe parisien du XVIII<sup>e</sup> : trop visible est la différence des races, des époques et des civilisations; et pourtant on saisit entre eux plus d'un point de ressemblance. Psellos comme Voltaire excellait à tourner des petits vers comme à disserter sur la physique; comme lui, il a touché à tout; il a une verve caustique, une curiosité universelle; il fut pour son siècle un penseur hardi et un philosophe singulièrement novateur. Ministre ou confident de quatre empereurs et de trois impératrices, écrivain et orateur célèbre, en relation avec tous les hommes d'État et tous les hommes d'esprit de l'époque, ses brochures, ses discours, sa correspondance, son *Histoire*, que j'appellerai ses « mémoires pour servir à l'histoire de son temps », constituent la source d'informations la plus considérable sur tout le mouvement politique et intellectuel du XI<sup>e</sup> siècle. Ces riches matériaux étaient jusqu'à présent presque ignorés; du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle Combefis, Lequien, Dübner, Hase avaient successivement promis de publier son *Histoire* sans pouvoir réaliser leurs projets. M. Miller en a du moins traduit quelques fragments[1], mais l'édition

1. *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1867; une traduction ou réduction du récit des deux ambassades entreprises par Psellos au nom de Michel VI au camp d'Isaac

restait à faire. Une sorte de mauvais sort, depuis trois cents ans, retenait l'écrivain byzantin dans le sommeil du manuscrit : M. Sathas a rompu le charme et consacré aux écrits historiques et politiques de Psellos deux volumes de sa *Bibliothèque*[1]. Le zèle du gouvernement grec et des particuliers continue à soutenir M. Sathas dans cette entreprise, dont plusieurs revues ont déjà signalé l'importance, et c'est M. Zafiropoulo qui a fait les frais du monument élevé à Psellos. La publication de l'*Histoire* était une œuvre hérissée de difficultés : l'unique manuscrit[2] où elle se trouve conservée a été corrompu par l'ignorance du copiste et la barbarie de son orthographe, au point d'en être inintelligible :

Comnène. — *Journal des Savants*, janvier 1875, avril et mai 1876. — M. Miller avait aussi commencé une traduction latine pour l'édition projetée de Hase, mais elle ne s'est pas retrouvée dans les papiers de ce dernier.

1. Le tome IV de la *Bibliotheca* comprend une préface de l'éditeur, M. Sathas, l'*Histoire* ou les *Mémoires* de Psellos, ses oraisons funèbres de Michel Kéroularios, de Constantin Likhoudis et de Jean Xiphilin, tous trois patriarches de Constantinople. Le tome V comprend l'éloge funèbre de la mère de Psellos et de quelques autres personnages, des panégyriques de Constantin Monomaque et de l'archevêque Jean, des écrits polémiques en vers et en prose, ses lettres inédites et d'autres opuscules. — Quant aux volumes précédents de la *Bibliotheca*, le tome Ier comprend des œuvres inédites de Nicétas Choniate, de Michel Attaliote, de Théodore Métochite, etc.; le tome II est consacré aux chroniqueurs grecs du royaume de Chypre; le tome III aux histoires également inédites de Césarios Daponté, Serge Makraeos, Anastase Gordios, etc.

2. Manuscrit n° 1182 de la Bibliothèque Nationale, qui renferme, outre Psellos, 1° Léon le Diacre publié en 1819 à Paris et en 1828 dans la *Byzantine* de Bonn par Hase, — 2° Michel Attaliote, publié dans le même recueil par feu M. Brunet de Presles en 1853, — 3° Jean Scylitsès, dont la dernière partie seulement a paru en 1647 dans la *Byzantine* de Paris.

c'était, suivant l'expression de M. Miller, une « nouvelle étable d'Augias » à nettoyer. Il fallait, pour venir à bout de cette tâche, non seulement un habile paléographe, mais un helléniste consommé; disons mieux, un helléniste qui fut un Hellène. M. Sathas a donc rendu à la science un important service[1]; il serait plus grand encore s'il avait pu joindre à son texte une traduction en quelque langue plus abordable que le grec du XIe siècle. Que n'a-t-il du moins jeté çà et là quelques notes pour éclaircir les difficultés de sens et surtout expliquer les réticences calculées de l'historien? Psellos est à la fois maniéré comme un sophiste et boutonné comme un courtisan; il veut qu'on l'entende à demi-mot, or nous avons perdu la clef de beaucoup de ses allusions.

Tels sont les matériaux à l'aide desquels on peut essayer de reconstituer l'histoire de Psellos et de son temps[2].

1. M. Miller, *Journal des Savants*, janvier 1875 : « M. Sathas a purgé le texte de Psellos d'une innombrable quantité de fautes qui le déshonoraient. Et il ne s'agit pas ici seulement de fautes provenant de la prononciation, par conséquent faciles à reconnaître surtout pour un Grec : il y avait des erreurs telles qu'il a fallu une profonde connaissance de la langue et une critique habile pour retrouver la véritable leçon sous certains mots singulièrement défigurés. »

[2. Depuis que cet article a été écrit, M. Sathas a donné une nouvelle édition de l'*Histoire* de Psellos dans la collection des textes byzantins publiés sous la direction de Bury; elle a paru à Londres en 1899. On peut en outre consulter sur le personnage le portrait qu'en a tracé Hesseling, dans son *Essai sur la civilisation byzantine* (trad. française, Paris, 1907); Diehl, *Figures byzantines*, 1re série, le chapitre : *Une famille de bourgeoisie à Byzance au XIe siècle*; et l'esquisse de Dieterich, *Byzantinische Charakterköpfe.*]

## I

### ENFANCE ET ÉDUCATION DE MICHEL PSELLOS.

Constantin Psellos, — car c'est après son entrée en religion qu'il adopta le prénom de Michel, — naquit à Constantinople en 1018. Sur sa famille nous trouvons de précieux renseignements dans l'éloge funèbre qu'il a consacré à sa mère. Il nous apprend que son père descendait d'une race qui avait compté des patrices et des consuls; mais, comme c'était le cas de beaucoup de nobles byzantins, sa fortune ne répondait pas à sa naissance. Les nobles grecs n'avaient pas les préjugés de ceux d'Occident; il chercha dans un petit commerce le pain de sa famille. Psellos nous a tracé en quelques lignes le portrait paternel :

C'était un homme simple et honnête, et, sans avoir rien d'efféminé, tout pétri de douceur et de bonté, inaccessible à la colère, impassible au choc des événements. Jamais je ne l'ai vu ni s'irriter, ni se troubler; jamais il ne se laissa emporter jusqu'à frapper un homme, ni à ordonner de le frapper : l'âme toujours sereine, peu prompt à la parole, il parlait cependant agréablement lorsque l'occasion l'exigeait. Laborieux même à l'excès, il n'était point au service d'autrui, et quand il avait conçu un dessein il l'exécutait lui-même sans recourir au ministère de personne. Il parcourut la vie légèrement, sans faire un faux pas, d'une marche toujours égale, semblable à l'huile qui coule sans bruit. Sa taille était celle d'un cyprès d'une belle venue, droit comme un jonc, et dont les rameaux se développent et s'étalent régulièrement. Il avait de beaux yeux au regard gai, d'une expression gracieuse et avenante, ombragés de sourcils non pas élevés et insolents, mais correctement dessinés et réguliers, qui

témoignaient de la droiture de son cœur. Rien qu'à le regarder, avant même de l'entendre parler, avant de l'avoir vu à l'œuvre, ceux qui se piquent d'être physionomistes auraient pu découvrir ses vertus cachées et proclamer qu'il était en notre siècle comme une étincelle de la simplicité antique. Que si l'on voulait faire mon portrait, on n'aurait qu'à prendre celui-ci pour modèle; car je me suis éloigné de plus en plus du type maternel et je ressemble à mon père comme un aiglon ressemble à l'aigle, comme l'ombre ressemble au corps[1].

Ainsi dans le portrait de son père nous devons trouver celui de Psellos lui-même. Il avait cette taille haute et droite, ces sourcils bien dessinés, ces yeux au regard limpide : ajoutons-y le grand nez aquilin, le bec de vautour dont se moquaient ses ennemis. Il avait cet air d'honnêteté et de candeur qui ont dû lui être d'un grand secours dans ses fourberies de courtisan et ses ruses de diplomate. On doit seulement s'étonner que le brave homme qui parcourut la vie « comme une huile qui coule sans bruit » ait eu pour fils le plus remuant, le plus actif et le plus intrigant des hommes d'État du XIe siècle. Comment cet honnête bourgeois « peu prompt à la parole » a-t-il pu donner le jour au plus loquace des orateurs et au plus abondant des polygraphes? Si Psellos ressemble à son père pour le physique, au moral il devait être le portrait de sa mère. Celle-ci avait tout ce qui manquait à son mari. Elle était vraiment l'homme de la maison et son mari fut trop heureux d'avoir une telle compagne : « la providence divine lui avait donné en son épouse, non pas un auxiliaire et un lieutenant,

1. Sathas, *Bibliotheca græca medii ævi*, t. V, p. 19.

mais un chef qui avait l'initiative pour toutes les grandes choses ». C'est à elle que Psellos doit en partie ce qu'il fut; aussi est-ce de sa mère, non de son père, qu'il prononça l'éloge funèbre, et s'il y parle de son père, il a soin de s'en excuser comme d'une digression. Les révélations de Psellos dans ce singulier panégyrique nous permettent de pénétrer dans l'intérieur d'un ménage byzantin, de nous asseoir au foyer d'un noble, ou plutôt d'un petit bourgeois de Constantinople. On se croirait dans quelque maison de la rue Saint-Denis ou du Marais; le mari, honorable petit marchand, est d'un caractère timide et apathique; la femme a de la décision et de l'initiative pour deux. Elle est fière de ses ancêtres, ambitieuse pour son fils. Elle a des songes qui lui présagent pour cet enfant le plus bel avenir. Nul peuple n'a été plus songeur que les Byzantins, et parfois les rêves se réalisaient. Beaucoup rêvaient de la pourpre impériale et les exemples de grands parvenus, comme Justinien, Léon l'Isaurien ou Basile le Macédonien, n'étaient faits pour décourager personne [1]. La mère de Psellos, dans ses rêves ambitieux, s'est-elle élevée aussi haut? son fils ne ne nous le dit pas. D'ailleurs, même au-dessous du trône, il y avait dans la hiérarchie byzantine de belles places dont elle pouvait se contenter pour son fils. Quand Psellos, âgé de huit ans, sortit de l'école primaire, les parents et alliés, réunis en conseil de famille, opinèrent pour qu'on lui fît apprendre quelque métier, qui lui permettrait de gagner bientôt sa vie. Sa mère se récria, allégua

1. Voir mon *Empire grec au X[e] siècle*, p. 25.

ses songes et les présages d'avenir. Les bons parents, superstitieux comme des Byzantins, durent s'incliner. Psellos continua ses études ; mais avec les faibles ressources du ménage, les maigres bénéfices du petit commerce, quelles privations l'ambitieuse mère ne dut-elle pas s'imposer, faire subir à son docile mari ? Ils furent dédommagés par les progrès de l'enfant. Il semble qu'on faisait d'assez fortes études [1] dans les écoles secondaires de Constantinople, puisque Psellos savait toute l'Iliade par cœur et pouvait en expliquer la prosodie, les tropes et toutes les figures. Quand il rentrait à la maison, sa mère se chargeait du rôle de répétiteur : « O ma mère, s'écrie Psellos, tu n'étais pas seulement à mes côtés comme une sage conseillère, tu étais ma collaboratrice et mon inspiratrice. Tu m'interrogeais sur ce que j'avais fait à l'école, ce que m'avaient enseigné mes maîtres, ce que j'avais appris de mes camarades. Puis, tu me faisais réciter mes leçons, et l'on eût dit que rien n'était plus agréable à écouter qu'une leçon d'orthographe, ou de poésie, les règles de l'accord des mots ou de la construction. Je te revois encore, avec des larmes d'admiration, lorsque tu veillais avec moi bien avant dans la nuit, tombant de sommeil sur ta couche, à m'entendre réciter, et que tu me soufflais le courage et la persévérance mieux que Minerve ne faisait à Diomède. » Il se produisait alors des scènes touchantes qu'on croirait empruntées à la vie austère et laborieuse de notre petite bourgeoisie contempo-

1. Sur les études à Constantinople, voir Hergenrœther, *Photius, Patriarch von Constantinopel*, Ratisbonne, 1867, t. I, p. 322 et s.

raine. Cette mère n'avait pas fait d'études qui lui permissent de guider son enfant par tous les chemins de la science. Son bon sens naturel, sa finesse de femme se trouvaient en défaut devant certaines difficultés. Le répétiteur et l'élève se regardaient, également embarrassés. Mais voici où commence la différence entre Paris et Byzance. « Alors, continue Psellos, tu élevais tes mains vers Dieu, tu frappais à coups redoublés ta poitrine, priant le ciel de m'éclairer de ses lumières. » Psellos n'est pas seul à faire l'éloge de cette admirable femme; la fille de l'empereur, Anne Comnène, nous la montre également prosternée dans l'église de la Mère de Dieu et passant de longues veilles à prier et à pleurer pour son fils[1]. « J'ai contracté envers toi une double dette, dit encore Psellos; non seulement tu m'as donné le jour, mais tu m'as illuminé des splendeurs de la science; tu n'as pas voulu t'en reposer sur des maîtres; tu as voulu toi-même la semer dans mon cœur. »

D'écolier, Psellos allait devenir un étudiant. Malheureusement Psellos eut la mauvaise chance de tomber justement sur cette période d'abaissement intellectuel qui s'étend de Constantin Porphyrogénète à Constantin Monomaque. Les grands établissements d'instruction fondés par le premier étaient tombés. Le gouvernement ne faisait plus rien pour les hautes études, et les professeurs étaient bien obligés de vivre de leur enseignement. Ni les brillantes dispositions du jeune élève, ni les suppli-

1. Anne Comnène, édition de Paris, p. 144, édition de Bonn, p. 258.

cations de sa mère, ni les présages d'avenir qu'elle invoquait ne pouvaient leur tenir lieu d'honoraires. Ce fut un grand désespoir pour elle quand son fils fut obligé de suspendre ses études. Mais qu'y faire? le ménage était pauvre et Michel avait une sœur aînée qu'il adorait et qu'il fallait doter. Il dut accepter une place de clerc auprès d'un haut personnage qui allait remplir dans une province d'Occident les fonctions de juge. « Alors pour la première fois, remarque notre citadin, casanier comme un bourgeois de Paris, — pour la première fois sorti de la ville, je pus contempler ses murailles et ses tours ; pour la première fois, je puis le dire, je vis la campagne. » Il avait alors seize ans!

Il venait à peine de quitter Constantinople quand ses parents perdirent leur fille. Dans cette cruelle épreuve, c'était leur seule consolation que de pouvoir rappeler leur fils auprès d'eux. Les raisons d'argent et de famille qui les avaient obligés à l'éloigner n'existaient plus. Il y avait place pour lui à leur foyer désolé. La lettre qu'ils lui écrivirent ne laissait rien soupçonner de leur malheur; même ils lui donnaient des nouvelles de sa sœur comme à l'ordinaire. Ils se réservaient de le préparer eux-mêmes à la triste nouvelle. Le hasard en disposa autrement. Ici je laisse la parole à Psellos; on aime à retrouver dans ce cœur, que d'arides études ou les âpres soucis de la politique semblent avoir desséché, un tel accès de douleur sincère. Il y a plaisir aussi à retrouver, sous la convention, le formalisme et le bel esprit qui caractérisent la vie byzantine, l'éternel fond de la nature humaine :

Je venais de franchir le mur d'enceinte, j'étais en ville et je me trouvais près du cimetière où reposait le corps de ma sœur. C'était justement le septième jour après ses funérailles et beaucoup de nos parents s'étaient rassemblés là pour pleurer la défunte et offrir à ma mère des consolations. J'avisai un d'entre eux, un brave homme sans malice, qui n'était pas dans le secret du pieux artifice dont mes parents avaient usé pour me rappeler. Je lui demandai des nouvelles de mon père et de ma mère et de quelques-uns des miens. Lui, sans chercher d'ambages ni de détours, me répondit tout franc : « Ton père fait les lamentations funèbres sur la tombe de sa fille ; ta mère est à ses côtés, inconsolable, comme tu le sais, de son malheur ». Il dit et je ne sais plus ce qu'alors j'éprouvai. Comme frappé du feu du ciel, inerte et sans voix, je tombai à bas de mon cheval. La rumeur qui s'éleva autour de moi frappa l'oreille de mes parents : une autre lamentation éclata, les gémissements recommencèrent plus violents encore à mon sujet, comme un brasier mal éteint qu'un coup de vent a rallumé. Ils me regardèrent d'un air égaré et pour la première fois ma mère osa lever son voile, sans souci d'exposer son visage aux regards des hommes. On se penchait sur moi, chacun s'efforçait de me toucher, cherchant à me rappeler à la vie par ses gémissements. On m'enleva à demi-mort et on me transporta près du tombeau de ma sœur [1].

Il faudrait lire beaucoup de chroniqueurs avant de trouver un tableau aussi caractéristique des mœurs byzantines. On voit que même à Constantinople, même parmi les classes lettrées, se perpétuaient les anciens usages populaires de la Grèce. A certains jours déterminés, on voit les familles se réunir pour improviser sur la tombe des morts ces lamentations que les reines et les princesses d'Homère, d'Eschyle et de Sophocle font entendre sur le corps inanimé de Patrocle ou de Polynice.

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. V, p. 29 et s.

Cette coutume ne se rencontre plus aujourd'hui que chez les paysans de certains cantons : il est curieux de la retrouver au XI^e^ siècle dans la capitale de l'Empire. Ces vieux usages, survivant à l'influence des mœurs romaines et au triomphe de l'orthodoxie, devaient donner à la vie byzantine, si artificielle et si raffinée, un cachet national, rural même, très marqué. Il y avait là comme deux civilisations juxtaposées, l'une maniérée et cosmopolite, l'autre populaire et tout hellénique. Le contraste des deux éléments est encore plus vif quand on voit Psellos, le futur philosophe et le futur ministre, reprendre pour son propre compte la psalmodie funèbre, comme eût pu le faire le dernier paysan du Péloponèse, improviser une lamentation qui ramène les tournures et les expressions traditionnelles, tandis que ses parents assemblés autour de lui gémissent en chœur et forment à ses plaintes rythmées un lugubre accompagnement. Il y a certainement dans son improvisation une pointe de bel esprit, mais on ne sait trop si elle tient à l'afféterie d'un lettré ou bien au goût étrange de la poésie primitive.

Lorsque j'ouvris les yeux, et que je vis le tombeau de ma sœur, je compris toute l'étendue de mon malheur et, revenant à moi, je versai sur sa cendre, comme des libations funéraires, les ruisseaux de mes larmes : « O ma douce amie! m'écriai-je, — car je ne la traitais pas seulement de sœur, je l'appelais de tous les noms les plus tendres et les plus affectueux. — O beauté merveilleuse, nature incomparable, vertu sans rivale, belle statue douée d'une âme, aiguillon de la persuasion, sirène des discours, grâce invaincue! O toi qui es tout pour moi, et plus que mon âme! Comment es-tu partie abandonnant ton frère? comment as-tu pu t'arracher à celui qui a grandi avec toi? com-

ment as-tu pu te résigner à cette cruelle séparation? Mais dis-moi : quel séjour t'a reçue? dans quelles demeures te reposes-tu? au milieu de quelles prairies? de quelles grâces, de quels jardins peux-tu récréer tes yeux? Quelle est donc la félicité que tu as préférée à ma vue? Par quelles fleurs es-tu séduite? par quelles roses, par quels ruisseaux murmurants? quels rossignols te charment de leurs doux chants, quelles cigales de leurs concerts?...

On peut comparer les dernières paroles de Psellos avec les chants funèbres recueillis le plus récemment dans les divers pays d'Europe où cet usage s'est conservé : on verra combien l'étudiant byzantin a suivi de près la tradition rustique. Dans ces *penthima*, on semble ne pas se faire de l'autre vie une autre idée que celle des poètes classiques. Ce sont toujours des espèces de Champs-Élysées avec leurs ombrages, leurs roses, leurs eaux jaillissantes et leurs rossignols. Toute inspiration chrétienne en est absente. A côté de ce paganisme poétique, voici que reparaît l'influence de l'Église orthodoxe, l'ascétisme chrétien : tant la vie byzantine, que des écrivains superficiels prétendent juger d'un seul mot, présentait de contraste, de variété et de complexité ! Auprès de cette même tombe sur laquelle retentissent ces chants profanes, Psellos retrouve sa mère qui dans son désespoir s'est consacrée à Dieu. La voilà revêtue du manteau noir des religieuses; ses beaux cheveux blonds sont tombés sous les ciseaux sacrés; son visage est couvert d'un voile. Il y avait longtemps d'ailleurs que tel était son vœu le plus cher : elle ambitionnait cette vie paisible, toute pleine de Dieu; « elle convoitait les haillons d'étoffe grossière et la ceinture d'ermite; elle souhaitait de

macérer son corps, de rendre ses genoux calleux à force de prosternations, d'endurcir ses doigts à force de les joindre pour la prière, de vivre toute pure pour le Dieu de pureté ». Elle s'établit en un ermitage auprès de sa morte bien-aimée, pleurant pour la défunte, suppliant la *Théotokos* de préserver le fils qui lui restait. Son mari, avec sa docilité habituelle, suivit son exemple. Rien n'était plus ordinaire à Constantinople que ces sortes de renoncements. Tout Byzantin était une manière de frère lai qui n'attendait qu'une occasion pour entrer en religion. Après une vie plus ou moins laborieuse, il se retirait au couvent comme un bourgeois de Paris, après avoir vendu son fonds de commerce, se retire à la campagne. Le couvent était la retraite ordinaire des fonctionnaires, des hommes de guerre; il était l'asile obligé des courtisans disgraciés, des empereurs déchus, des impératrices veuves, des princesses impériales qui n'avaient pas trouvé de mari. On ne s'en faisait pas l'idée austère et effrayante qu'on s'en fait chez nous, — surtout depuis la Révolution. Il ne s'élevait pas une barrière entre la vie du monde et celle du cloître. On entrait au couvent, on en sortait. Psellos lui-même nous en sera un exemple.

La mère de Psellos, devenue religieuse, n'abandonne pas son fils. Installé près du monastère, Michel continue ses études, suit les cours des professeurs en renom et revient le soir travailler auprès d'elle. Le manque d'argent l'obligea encore une fois à prendre un emploi : il suivit un collecteur d'impôts qui se rendait dans sa perception de Mésopotamie. Mais Constantinople exerçait sur lui une

véritable attraction ; pour lui, comme pour beaucoup de nos Parisiens, l'espace compris entre telle et telle rue constituait tout l'univers. Il était né Byzantin : la province était pour lui une espèce d'exil. Il sentait d'ailleurs que c'était seulement à Constantinople qu'il pourrait compléter ses études et que là seulement la fortune pourrait tenir les promesses d'avenir dont il avait pris acte. Il y revint après une courte absence. Estimé de ses professeurs, admiré de ses camarades, il eut bientôt une certaine notoriété dans le quartier des écoles. Il se lia avec de nobles condisciples comme Constantin Doucas, dont la protection devait lui être utile un jour, surtout avec d'autres *escholiers* aussi pauvres que lui, de modestes *burschen* comme Jean Xiphilin de Trébizonde ou Constantin Likhoudis, qui par leur travail allaient s'élever aux premières dignités de l'Église et de l'État. A Byzance, comme chez nous, ce n'était pas toujours les jeunes gens de noble famille qui réussissaient à percer, mais plutôt de petits gentilshommes de la classe moyenne, que stimulaient au travail le sentiment de la nécessité, l'âpre désir de parvenir et la pauvreté installée au foyer paternel. Psellos avait terminé ses études de philosophie, et voulait apprendre le droit qui lui ouvrait l'accès de carrières plus lucratives. Ne pouvant payer les leçons des professeurs, il s'entendit avec l'étudiant Xiphilin qui avait appris le droit et qui désirait étudier la philosophie. Les deux amis organisèrent une sorte d'enseignement mutuel : Xiphilin, élève de Psellos pour la philosophie, et Psellos, élève de Xiphilin pour le droit, devaient également faire honneur à leur répétiteur. La philosophie servit à élever l'un

jusqu'au trône de patriarche œcuménique, le droit conduisit l'autre dans le conseil des ministres de l'Empire. En attendant, Psellos put débuter au barreau où sa facilité de parole et son esprit ingénieux lui assurèrent aussitôt une grande renommée. Il allait passer bientôt au service de l'État.

## II

### PSELLOS MINISTRE DE CONSTANTIN MONOMAQUE [1].

L'Empire présentait alors un curieux spectacle. Depuis Basile le Macédonien, il s'était manifesté un certain progrès dans les idées politiques. Chose inouïe jusqu'alors, on avait vu, de père en fils, cinq générations d'empereurs se succéder sans contestations : Basile, Léon le Sage, Constantin Porphyrogénète, Romain II, les deux frères Basile II et Constantin VIII. Un principe nouveau de droit public semblait vouloir s'établir dans la pratique : celui de la stabilité monarchique, de la fixité héréditaire [2]. Sans doute on avait vu régner pendant cette même période des empereurs qui n'étaient pas du sang de Basile : Romain Lécapène pendant la minorité de Constantin Porphyrogénète, Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès pendant celle de Basile II; mais leur usurpation même était une sorte d'hommage à la légitimité. Ils régnaient, mais ils respectaient le

[1. On consultera avec intérêt pour toute cette période le livre de G. Schlumberger, *l'Épopée byzantine*, t. III : *les Porphyrogénètes Zoé et Théodora*, Paris, 1905. Cf. aussi Diehl, *Figures byzantines*, 1re série, le chapitre : *Zoé la Porphyrogénète*.]

2. *L'Empire grec au Xe siècle*, p. 31 et s.

droit des jeunes héritiers du trône. Ils régnaient, mais en quelque sorte sous leur nom et comme associés à leur royauté; ils n'étaient que leurs tuteurs couronnés. Ces scrupules des empereurs intrus avaient augmenté dans le peuple le respect du sang de Basile et créé une espèce de religion monarchique. Le dernier des empereurs macédoniens, Constantin VIII, ne laissait pas d'héritiers mâles; mais le principe d'hérédité était déjà si bien établi que le trône passa sans contestation à ses deux filles, Zoé et Théodora. Théodora entendait garder sa virginité; Zoé, après avoir manifesté les mêmes velléités, finit par prendre un mari. Elle en prendra même plusieurs successivement, en dépit des canons ecclésiastiques et de la sévérité apparente des mœurs byzantines. Alors on vit la dynastie macédonienne s'associer une nouvelle série d'empereurs étrangers; seulement, tandis que Romain Lécapène, Phocas et Zimiscès avaient régné comme tuteurs de jeunes princes, c'est comme époux de Zoé que Romain Argyre, Michel le Paphlagonien et Constantin Monomaque occuperont successivement le trône. Depuis que la couronne était tombée en quenouille, l'empire byzantin était une véritable gynécocratie. Les princes-époux gouvernaient, mais c'était la *Porphyrogénète* qui régnait. Dans l'appartement des hommes était la force, dans l'appartement des femmes était le droit et la légitimité. C'était le gynécée qui faisait et défaisait les empereurs. Zoé, obligée par les mœurs publiques à la réclusion, comme l'avaient été les matrones athéniennes de l'antiquité, comme le seront les boïarines et les tsarines moscovites du XVI[e] siècle, y vivait

entourée d'eunuques, de moines et de bouffons. Les mystères de ce harem chrétien, qui annonce déjà le harem des sultans, nous étaient mal connus avant la publication des mémoires de Psellos. Initié comme ministre à toutes les intrigues, il nous les dévoile avec une complaisance qui n'est pas exempte de malice. Parfois la liberté de son langage et la crudité de ses aperçus physiologiques sont une nouvelle preuve que la naïveté hardie de l'âge antique se conciliait encore avec la pruderie et le raffinement byzantins.

Zoé pouvait passer pour une vieille fille quand son père Constantin VIII, à son lit de mort, fit appeler Romain Argyre et lui offrit à la fois le trône et la main de cette princesse. Romain était déjà marié à une femme qu'il aimait; cette *Porphyrogénète* de 45 ans lui agréait peu; il voulut se dérober au double honneur qu'on lui proposait. L'empereur moribond ne lui laissa d'autre option que d'avoir les yeux crevés ou d'épouser. Il épousa. Le règne de Romain III ne dura que cinq ans. A peine Zoé eut-elle pris un mari que par surcroît elle prit un amant, Michel le Paphlagonien. On administra au prince-époux un poison lent, et comme il languissait et tardait à mourir, on l'étouffa dans un bain. Le Paphlagonien lui succéda sous le nom de Michel IV; tout le monde accepta le fait accompli : l'héritière légitime du trône n'était-elle pas libre de le partager avec qui bon lui semblait? Bientôt Michel IV témoigna pour sa femme une certaine froideur et quelque défiance, « mais, dit Psellos, je ne puis ni l'en louer ni l'en blâmer; assurément je n'approuve pas qu'on soit ingrat envers sa bienfaitrice; et

cependant puis-je lui reprocher d'avoir craint qu'elle ne lui fît subir le même sort qu'à son premier mari[1]? » Michel IV avait appelé au ministère Constantin Likhoudis, et celui-ci fit la courte échelle à son ancien camarade Psellos. Il le fit d'abord nommer juge à Philadelphie, puis le rappela dans sa chère Constantinople et l'attacha au palais en qualité de sous-secrétaire d'État[2]. En 1041, Michel IV, poursuivi par ses remords ou par la crainte du poison, dégoûté de l'empire ou de sa femme, se fit raser la tête et entra dans un cloître[3]. Zoé consentit alors à partager la couronne avec un neveu de l'empereur déchu, Michel V, surnommé *le Calfat*, parce que son père avait été un ouvrier du port. Cette fois c'était un fils qu'elle adoptait, et le Calfat promit de la respecter comme une mère. Michel la paya d'ingratitude; ses amis disaient hautement qu'il devait détrôner la vieille princesse s'il ne voulait pas être assassiné. Il proclama la déchéance de sa mère adoptive et voulut la reléguer dans une île. Michel avait compté sans l'attachement traditionnel de la population au sang de Basile le Macédonien : on s'indigna qu'un fils d'artisan prétendît détrôner une Porphyrogénète. Une émeute formidable éclata au nom des impératrices Zoé et Théodora. Michel et son principal complice, son oncle le *Nobilissimus*, s'enfuirent au couvent de Stoudion et crurent assurer leur vie en acceptant la tonsure monacale.

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. IV. *Histoire*, p. 50.

[2. Il serait plus exact, pour éviter toute équivoque, de dire : secrétaire de la chancellerie impériale.]

[3. L'empereur Michel IV était en outre gravement malade, et il mourut presque au lendemain de sa retraite au couvent.]

Ce fut une grande journée pour le sous-secrétaire d'État Psellos : dès le matin, il ne cessa de courir du palais de Zoé à celui de Théodora, se poussant, intriguant, observant d'où venait le vent, se ménageant entre les partis. Il assista au déchaînement du peuple : les moins violents déclamaient sur les places publiques et avaient déjà composé sur l'événement des *tragoudia* ou chansons historiques, analogues aux *bylines* russes[1]. Psellos arrive au Stoudion où se trouvaient les deux proscrits : la populace avait pénétré dans le sanctuaire et menaçait de les mettre en pièces; aussi tenaient-ils embrassée la table sainte.

Et moi je me trouvais à la droite de l'autel versant des larmes. Quand ils virent que je ne les menaçais pas comme les autres, mais que je leur montrais un visage bienveillant et que j'étais touché de leur sort, ils se rapprochèrent de moi; alors, faisant à mon tour quelques pas vers eux, je blâmai doucement le *Nobilissimus* de la part qu'il avait prise aux projets de l'empereur contre l'impératrice; puis, m'adressant à ce dernier, je lui demandai ce qu'il avait à reprocher à sa mère, à sa souveraine, pour avoir médité contre elle un tel attentat. Tous deux essayèrent de s'excuser. Le *Nobilissimus* m'assura qu'il n'avait pris aucune part aux projets de son parent... L'usurpateur à son tour baissa la tête, gémissant et versant des larmes abondantes, et dit : « Non, Dieu n'est pas injuste ! je subis la peine de mes crimes ! » — et de nouveau il embrassa avec force la table sainte[2]...

Ni leur repentir, ni les louables conseils de Psellos, qui rappelle assez bien en cette occasion le

1. Alfred Rambaud, *La Russie épique.* — Legrand, *Recueil de chansons populaires grecques,* avec des *tragoudia* sur le héros Digénis Akritas, qui sont du xe siècle.
2. Sathas, *Bibliotheca,* t. IV. *Histoire,* p. 98 et s.

pédagogue de La Fontaine, ne furent d'un grand secours aux deux malheureux. Les partisans des impératrices dépêchèrent au monastère un haut fonctionnaire accompagné de la force armée. Psellos ne le nomme pas; il garde cette prudente réserve avec tous les hommes en vue dont il raconte les actions : son histoire aurait besoin d'une clef comme celle qu'on a voulu adapter aux *Caractères* de La Bruyère. C'était le préfet de la ville, Campanaris. Arrachés du sanctuaire au milieu des huées de la populace, ils furent, dans la rue même, livrés au bourreau qui leur arracha les yeux. Psellos fut témoin de leur supplice. « Telle fut, ajoute-t-il, la fin de la tyrannie! » Zoé, à qui toutes ses expériences n'avaient pas profité, songeait déjà à se donner un nouveau maître. Du vivant de son premier mari, elle avait eu pour amant le Paphlagonien; du vivant de celui-ci, elle avait été la maîtresse d'un noble de Byzance, Constantin Monomaque. Michel IV avait déporté Monomaque à l'île de Lesbos, et Michel V avait ordonné de le faire périr. Mais le bourreau avait été retardé dans sa mission par les vents contraires, et dans l'intervalle on l'avait rappelé à Constantinople pour crever les yeux à Michel V lui-même. Constantin Monomaque, qui se préparait à mourir, apprit tout à coup qu'un trône l'attendait à Constantinople. Tels étaient les jeux de l'amour et du hasard.

Psellos profite de l'interrègne pour nous parler des deux impératrices. Il nous les montre assises sur le même trône, parées des ornements impériaux, entourées d'huissiers armés de verges, de porte-glaives et de soldats qui tenaient la lourde hache sur

l'épaule droite. Un second cercle de guerriers environne le premier, et tous ont les yeux fixés à terre, par respect pour le sexe de leurs souverains. Zoé, nous dit Psellos, était vive et emportée; d'une main légère elle décidait de la vie et de la mort, semblable à la vague inconstante qui tour à tour s'abaisse sous le vaisseau ou l'assaille avec furie. Elle affectait une prodigalité insensée qui épuisa le trésor et précipita la décadence financière de Byzance. C'était le harem, comme plus tard à Stamboul, qui était la ruine de l'empire. Zoé était de taille moyenne; elle avait de grands yeux, des sourcils épais et redoutables, un nez légèrement aquilin, une belle chevelure blonde et le corps d'une blancheur éblouissante. On se demande où Psellos a pu se renseigner d'une façon si précise, puisque les impératrices étaient presque invisibles dans leur gynécée. Il entre même dans des détails plus intimes et d'un caractère tout médical. « A ne considérer que la parfaite harmonie de toute sa personne, continue l'indiscret courtisan, celui qui n'aurait pas su son âge aurait cru voir une jeune fille. Ses chairs avaient conservé toute leur fermeté; tout était bien plein et poli; on ne voyait ni une ride, ni un contour altéré... Elle n'était point recherchée dans sa parure; elle ne portait pas de robes brodées d'or, ni de diadème, ni de colliers, ni aucun ornement pesant. D'une robe légère elle enveloppait son beau corps[1]. » C'était cette blonde sultane, aux grands yeux et aux sourcils menaçants, qui disposait de l'empire.

1. Psellos est revenu plusieurs fois sur le portrait de Zoé et de sa sœur, p. 106, 127, 179 de son *Histoire.*

Constantin Monomaque, le nouveau fiancé de Zoé, vient de faire son entrée triomphale dans Byzance. Au moment de se perdre dans « la mer de son règne », Psellos se trouve un peu embarrassé. C'est sous ce prince qu'il est vraiment entré dans la vie politique; jusqu'alors simple sous-secrétaire d'État, il devait suppléer à l'insuffisance de ses appointements en continuant à fréquenter le barreau. C'est à lui qu'il doit ses premiers honneurs et sa fortune. « A peine sur le trône, il m'a pris pour ministre, m'a élevé à une haute situation, ne m'a rien laissé ignorer, ni de ce qu'il faisait en public, ni de ce qu'il méditait en secret; voilà pourquoi je parlerai de lui plus longuement que des princes précédents[1]. » Assurément Psellos est un historien bien informé, mais sera-t-il impartial et indépendant? Il a cette prétention, et peut-être, à travers mille réticences, a-t-il donné la vraie physionomie du règne. On voit que ce qui gêne surtout Psellos, quand il se croit obligé d'adresser dans son *Histoire* quelque juste reproche à cet empereur, c'est le souvenir des panégyriques où il a poussé l'adulation envers lui jusqu'à ses dernières limites. L'un des discours publiés par M. Sathas commence par ces mots : « Roi soleil... » et l'orateur se lance dans une comparaison entre le soleil et Constantin, qui est toute à l'avantage de ce dernier. Ses adversaires n'ont pas manqué de tourner en ridicule son lyrisme de commande et son *roi soleil*. C'est sans doute pour ne point paraître se démentir que Psellos continue dans ses mémoires à comparer le défunt monarque au roi des astres : seulement ce n'est plus

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. V, p. 106.

un soleil qui « à l'apogée de sa course inonde la terre de ses rayons », c'est un soleil qui, « enveloppé de nuages, ne laisse plus tomber qu'une lumière obscure sur les spectateurs [1] ».

Psellos, dans son histoire, se sent donc un peu contraint dans l'éloge comme dans le blâme. Aussi va-t-il s'étendre d'abord sur les agréments physiques de l'empereur : « Il était beau comme Achille et Nérée. La nature avait fait de lui un modèle achevé, tant il y avait de proportion dans ses membres et d'harmonie dans son visage... Pas d'homme si fort et si vigoureux qu'il ne pût étouffer de son étreinte; s'il lui prenait fantaisie de disloquer un bras, le patient pouvait attendre bien des jours sa guérison. » Enfin ce qui montre qu'ici encore les usages antiques se perpétuaient au milieu de la vie byzantine, Psellos le loue non seulement d'avoir été cavalier accompli, mais d'avoir excellé dans la course à pied et dans les jeux du *pentathle*. Il faut bien en venir cependant à juger son gouvernement. « Échappé à une violente tempête, il avait abordé sur les rives heureuses et douces des ports tranquilles de la royauté et il ne se souciait pas d'être rejeté en pleine mer. » Cette métaphore nous édifie assez bien sur le Monomaque : jadis brave et actif dans les positions subalternes, il a considéré l'empire comme une retraite et le pouvoir comme un moyen de se donner du bon temps. Il voulait être heureux et rendre heureux au moins ceux qu'il voyait autour de lui. Il laissait les deux impératrices piller le trésor pour satisfaire leur manie de parfums et de bois odorants. Il ne savait

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. IV. *Histoire*, p. 162.

rien refuser à personne. A lui-même surtout il ne refusait rien, se laissait aller à son penchant pour le sexe. Après un gouvernement de femmes, on avait un gouvernement de viveur, qui joyeusement conduisait l'empire à sa perte. Dans son exil de Lesbos, il s'était épris de la sœur de Romain Skléros, la Skléréna. Quand il devint l'époux de Zoé, il n'oublia pas son premier amour. Il nomma Skléros *magister* et *protostrator;* il eut même l'adresse de faire écrire par sa femme à sa maîtresse une lettre où on la pressait de venir à Constantinople. L'empereur voulut lui élever un palais digne d'elle; il se chargea de presser les travaux et de stimuler les maçons, et c'était un prétexte pour passer chaque jour de longues heures auprès d'elle. Pendant un temps ces relations furent entourées de quelque mystère, et les courtisans se ménageaient des titres à la faveur du prince en facilitant discrètement les rendez-vous; à la fin le secret éclata, mais Zoé montra beaucoup de philosophie. « L'âge, dit Psellos, avait éteint ses ardeurs d'autrefois et lui épargnait les tourments de la jalousie... Elle était trop vieille pour l'amour. » Constantin finit par obtenir qu'il serait libre; la Skléréna fut proclamée *Sébaste*, c'est-à-dire auguste, eut son appartement dans le palais et prit rang après les deux impératrices. Psellos, qui aimait à être bien avec tout le monde, alla lui faire sa cour et fut bien reçu. Elle sut le prendre par sa vanité de sophiste : elle l'écouta. Il nous a laissé d'elle un portrait séduisant : « Ce n'était pas qu'elle fût d'une beauté irréprochable; mais elle plaisait par une conversation exempte de malice et de médisance : telle était la douceur et l'aménité de son caractère

qu'elle eût pu attendrir des rochers; elle avait une voix incomparable, des expressions élégantes et fleuries, une diction harmonieuse et presque oratoire; il y avait sur sa langue un charme naturel et, quand elle parlait, des grâces inexprimables l'accompagnaient. Elle aimait à m'interroger sur les mythes helléniques et mêlait à sa conversation ce qu'elle avait appris des hommes de science. Elle possédait, à un degré que nulle femme n'a jamais atteint, *le talent de savoir écouter*[1]. »

Voici avec quelle infatuation naïve Psellos nous raconte sa première entrevue avec l'empereur : « On m'a toujours assuré que j'avais une très belle prononciation, qui se remarquait dans mes paroles même les plus simples. Tout ce que je disais, sans préparation aucune, était empreint d'un charme naturel. Je l'aurais ignoré si plusieurs personnes, m'ayant entendu parler, ne me l'avaient certifié. C'est ce qui me donna entrée à la cour. La grâce, compagne de ma langue, découvrait à l'empereur le fond de mon âme. La première fois que j'entrai chez lui, je ne cherchai pas à faire le beau parleur; cependant le prince éprouva un si vif plaisir à me voir et à m'entendre qu'il faillit m'embrasser : tant ma parole s'était emparée de son esprit[2] ! » Psellos

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. IV. *Histoire*, p. 129.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 123 et s. — Voir la traduction d'un fragment plus étendu par M. Miller dans le *Journal des Savants*, janvier 1875 : « Dès ma plus tendre jeunesse, dit encore Psellos, on pouvait deviner ce que je serais un jour. J'étais encore inconnu à l'empereur : toute sa cour, avec laquelle j'avais des relations, lui parlait de moi en lui vantant la grâce de mon éloquence. Cette qualité, ce quelque chose de virtuel, si l'on veut, nous vient de la nature. Comme, parmi les corps qui viennent au monde, les uns sont beaux en naissant, les autres ont des taches et quelques défauts,

aurait dû ajouter que Likhoudis contribua beaucoup à son élévation en parlant de lui à l'empereur, et lui fraya le chemin des honneurs en réorganisant l'administration. Jusqu'alors, dans la distribution des emplois, on s'enquérait surtout de la noblesse des candidats; mais il y avait alors un parti des réformes dont Likhoudis était le chef et dont Psellos était comme le tribun; on demandait que les emplois fussent donnés au mérite, non à la naissance, et que des examens sévères en ouvrissent l'accès. C'était le système du mandarinat chinois qui s'implantait à Byzance : désormais l'empire était aux lettrés. Psellos, l'un des premiers, profita de la réforme qu'il avait préconisée. Il fut nommé *vestarchis* ou grand chambellan, et *proto-asecretis* ou ministre des affaires étrangères. Son condisciple Xiphilin, avec le titre de *nomophylax*, était chargé de l'administration de la justice; Likhoudis était premier ministre et Jean Byzantios, leur ami et leur ancien professeur, devint conseiller intime de l'empereur. De longtemps on n'avait vu autour d'un souverain grec autant d'hommes de talent.

Ce triomphe des lettrés ne plaisait guère à ceux qui avaient compté sur leur esprit d'intrigue, et non sur des titres universitaires. Entre le parti des philosophes et celui des courtisans s'engagea, à coups de pamphlets et de mauvais propos, une lutte

de même, parmi les âmes, les unes naissent gracieuses et sereines, les autres tristes et ombrageuses. Chez les premières les grâces paraissent promptement : chez les secondes au contraire tout avorte, et leur organisation défectueuse les rend rebelles aux lois de la raison. » On voit que Psellos ne pèche pas précisément par excès de modestie.

acharnée. On harcelait de calomnies les ministres réformateurs, on tournait en ridicule leurs défauts corporels. On n'appelait Byzantios que *Mavropous* (aux pieds noirs); Likhoudis était *Lycoudias* (fils de la louve); on se moquait du nez de vautour de Psellos. Celui-ci, comme le plus jeune des quatre ministres, se chargea de répondre. Un certain Ophrys avait attaqué Xiphilin : Psellos le traita « de petit vieux sans jugement et de polisson sans importance ». Avec ses adversaires il ne voulut pas être en reste, même de grossièreté. Qu'on en juge par cette épigramme : « Les grenouilles coassent, mais dans le marais; — les chiens aboient, mais de loin; — les escarbots s'ébattent, mais dans les fientes; — n'est-il pas étonnant que des pierres parlent — et que des bûches donnent la réplique aux grenouilles[1]? » Toutefois cette polémique de halles faisait scandale et l'empereur, après en avoir ri, commençait à s'en inquiéter. Dans un de ses discours apologétiques, Psellos fait retraite en bon ordre, et fièrement encore propose la paix à ses ennemis :

Si vous m'attaquez, soyez certains qu'il vous en cuira plus qu'à moi. Je ne prendrai même pas la peine de vous répondre; je resterai debout et impassible, je poursuivrai mon chemin sans me détourner, sans regarder ni à droite ni à gauche; vous êtes sur mes talons à croasser, comme ces corbeaux bavards qui voulaient imposer silence à Pindare, comme des rats des champs qui prétendent assaillir un aigle; mais moi je m'élèverai et je planerai toujours plus haut, et vous n'aurez d'autre refuge que vos trous à rats.... Réfléchissez! Pour parler un langage allégorique, vous m'avez défié à la course et je vous ai devancés; au pugilat, et mon poing s'est trouvé le plus lourd; au jet du disque, et

1. *Fabricii Bibliotheca graeca*, X, 94.

j'ai lancé le mien plus haut que vous; j'ai tiré de l'arc et dardé le javelot avec plus de force, j'ai triomphé dans le *pentathle* et le *pancrace*.... Admettons que j'aie un nez de vautour et vous des nez camus, pourquoi s'en prendre à la Providence qui nous a créés tels [1] ?

Cette paix que Psellos voulait imposer de haute lutte à ses ennemis, il fallut l'acheter par des concessions. Dans un autre discours, il annonce sa démission de *proto-asecretis*, mais il n'oublie pas de vanter les services qu'il avait rendus à la chose publique dans les relations extérieures. Il gardait sa place de grand-chambellan et le titre d'excellence (ὑπερτίμος). Quels étaient donc les services que Psellos avait rendus comme ministre des affaires étrangères? Parmi les reproches qu'il adresse à son maître, se rencontre celui d'avoir mal soutenu vis-à-vis des barbares la dignité de l'empire et de leur avoir écrit sur un ton parfois plus arrogant et parfois plus humble qu'il ne convenait. Le sultan d'Égypte notamment en avait pris occasion pour se montrer plus insolent. Or, lorsque Psellos était chargé de rédiger les dépêches adressées à ce prince musulman, sans doute il lui témoignait les égards extérieurs dus à son rang, mais il l'embarrassait de sa dialectique et l'écrasait de sa supériorité intellectuelle. La forme restait courtoise et le fond en était d'autant plus humiliant : ce qui a été de tout temps le triomphe de la diplomatie. « Il agissait, dit-il, avec les infirmités morales de son maître comme on dit qu'Hippocrate de Cos agissait avec les maladies physiques [2]. »

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. V, p. 168-170.
2. *Id.*, *ibid.*, t. IV. *Histoire*, p. 193-194.

Comme grand-chambellan et admis dans l'intimité de l'empereur, Psellos y trouvait bien des motifs d'affliction. Quand la Skléréna mourut, Constantin commença à porter de tous côtés ses volages amours; il s'éprit d'une princesse du Caucase envoyée en otage par ses parents et qui pilla le trésor pour enrichir la Circassie. Il laissait prendre autorité sur lui par les plus vils courtisans. Il en est un surtout que Psellos, suivant son habitude, ne nomme pas, et qu'il n'appelle jamais autrement que *le comédien* ou *un certain bouffon*. Ses bouffonneries étaient même d'assez mauvais goût : comme il avait accès partout, même dans l'appartement des femmes, il faisait rire les impératrices en leur racontant un prétendu accouchement de Théodora (la chaste Théodora!) et en imitant avec une verve impudente tantôt les gémissements de l'accouchée, tantôt les vagissements du nouveau-né, et Théodora riait comme les autres en l'écoutant. Il osait réveiller l'empereur au milieu de la nuit et, l'embrassant à pleine bouche, lui racontait en pleurant qu'on lui avait volé son cheval, ce qui lui permettait d'extorquer un présent à « son ami ». Il osa même, assure Constantin, aspirer à la couronne; on le trouva à la porte de la chambre impériale avec un poignard caché sous ses vêtements. Ce fut non sur lui, mais sur l'homme qui avait dénoncé le complot que tomba la colère de l'empereur, et quand le coupable parut devant une commission, Monomaque parut si affecté et si penaud qu'on eût cru que c'était lui l'accusé. On n'osa condamner le misérable, et l'empereur l'invita à un festin pour fêter son acquittement. Celui-ci avait porté ses vues amoureuses

sur la maîtresse en titre de l'empereur, mais Monomaque ne faisait qu'en rire et faisait remarquer aux courtisans sa mine déconfite quand il lui fallait escorter son royal rival jusqu'à la porte de la bien-aimée. « Il y avait à tout moment des scènes semblables, dit Psellos, et nous étions forcés de rire quand il y avait plutôt lieu de pleurer[1]. » On voit que Psellos savait rire par ordre.

## III

### PSELLOS PROFESSEUR DE FACULTÉ ET MOINE AU MONT OLYMPE.

Nous avons vu que le haut enseignement était en décadence depuis Basile II. Les ministres de Constantin Monomaque surent lui persuader de rouvrir l'université de Constantinople. C'était fortifier le parti des lettrés que de relever le niveau des études. Les ministres de l'empereur ne dédaignèrent pas de monter en chaire : l'enseignement était ici presque du gouvernement. On vit alors Psellos professeur de philosophie, le ministre de la justice Xiphilin professeur de droit, le conseiller intime Byzantios professeur de rhétorique. Psellos prit le titre officiel de *consul des philosophes* (ὕπατος τῶν φιλοσόφων) qui correspond à celui de recteur ou de doyen dans les universités modernes. Psellos commentait en chaire Démosthène et Lysias, Aristophane et Ménandre, parlait non seulement de la Grèce, mais de l'ancienne Égypte et de la Chaldée, d'après des historiens

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. IV. *Histoire*, p. 172.

aujourd'hui perdus. M. Sathas a publié une étude sur les commentaires de Psellos à propos de l'*Iliade* et donné le texte de quatre de ses *allégories homériques*[1]. Il y a une singulière fantaisie dans ces interprétations : tantôt Psellos admet la réalité historique de Troie et de l'expédition achéenne; tantôt il y voit une pure allégorie. Alors Troie, c'est le monde que nous habitons et qui, négligeant la beauté céleste, s'attache à la beauté terrestre personnifiée par Hélène; le cheval de bois, c'est le piège par lequel les démons cherchent à surprendre l'homme pendant son sommeil; Jupiter avec les dieux devant Troie, c'est le dieu des chrétiens entouré des anges, des chérubins et des saints. Psellos retrouve dans Homère jusqu'au dogme de la Trinité. Le chantre d'Achille n'est plus un poète païen : sous ses fictions enchanteresses se cachent les vérités éternelles. Platon est pour lui « le plus grand des philosophes, un précurseur du christianisme ». — C'est lui qui a formulé le dogme de l'immortalité. Psellos termine une de ses leçons sur Platon par une sorte de déclaration de guerre aux péripatéticiens : « Quant à toi, Aristote, attends une autre occasion; car, revêtant l'armure de la logique, je vais commencer la lutte au nom de Platon ». Cet enthousiasme pour le sage athénien, cette réaction contre la philosophie d'Aristote, ou peut-être contre la scolastique qui empruntait son nom, ne sont-ils pas à remarquer? Psellos annonce déjà le grand mouvement du XVIe siècle. On peut le considérer comme le précurseur de ces fameux platoniciens d'Italie qui

1. *Annuaire de l'Association*, etc., année 1875.

commencèrent l'émancipation de la pensée. Psellos est presque un homme de la Renaissance; d'ailleurs n'a-t-il pas, lui aussi, sur le vieux sol hellénique, à lutter contre la barbarie d'un moyen âge? Le moyen âge grec peut se définir la subordination de la philosophie à la théologie, de l'hellénisme à l'orthodoxie, et une sorte de reniement des grands ancêtres païens. Chose étrange, les Byzantins, qui s'intitulaient eux-mêmes *les Romains*, rejetaient avec mépris le nom d'Hellènes, qui était devenu synonyme d'infidèles. Par un singulier abus des mots, ils donnaient le nom d'*Hellènes* aux païens de Russie et appelaient *foi hellénique* les religions barbares du Dniéper et du Danube [1]. Psellos, mû par un puissant instinct national, va prendre par la main ces glorieux païens, écrasés par les anathèmes de l'Église, humiliés sous les mépris ignorants de la plèbe; il les révèle à leurs descendants et entreprend leur réhabilitation. Mais par quel moyen? par le seul dont un Byzantin orthodoxe du XIe siècle pût s'aviser. Il les présente comme des chrétiens inconscients. Il fait d'Homère une sorte de prophète biblique, et de Platon un père de l'Église. N'est-ce pas ainsi que, dans les récits légendaires du moyen âge gréco-oriental. Salomon est devenu un empereur chrétien, Alexandre le Grand un adorateur anticipé du Messie, qui, dans Jérusalem conquise, prépare pour le Fils de Dieu un trône d'argent massif.

L'enseignement de Psellos eut un grand retentissement. On retrouve dans les historiens contemporains ou postérieurs comme l'écho des applaudis-

1. *L'Empire grec au Xe siècle*, p. 385.

sements universitaires. Les Arabes qui avaient un moment repris la supériorité scientifique sur les Byzantins, et qui disaient qu'à Constantinople il y avait, « non pas des mulets, mais de vrais ânes, » vinrent s'asseoir sur les bancs de l'école. Anne Comnène nomme aussi Jean Italos, qui fut l'élève et l'envieux de Psellos. « Les Celtes et les Arabes, écrivait celui-ci au patriarche Kéroularios, sont maintenant nos captifs; de l'occident et de l'orient on accourt au bruit de ma réputation. Le Nil arrose les terres des Égyptiens, mais c'est mon éloquence qui est leur âme. Interroge les Perses et les Éthiopiens, ils te répondront qu'ils me connaissent, m'admirent et me recherchent; récemment encore il est venu un habitant de Babylone, que poussait un insurmontable désir de s'abreuver aux sources de mon éloquence[1]. » Le patriarche approuva d'abord les hardiesses de Psellos et ne se scandalisait pas trop de l'alliance entre l'*Iliade* et l'Évangile; mais le fameux professeur avait les défauts de ses qualités : sa facilité d'élocution le rendait querelleur; rompu à l'escrime de l'école, c'était une sorte de duelliste philosophique, friand de disputes, amoureux du cliquetis des discussions. Nous le trouvons presque aussitôt en polémique avec son ami Xiphilin, plus tard avec le patriarche Kéroularios, qu'il accusait de verser dans les superstitions chaldéennes. Xiphilin mêlait à la philosophie grecque et aux dogmes chrétiens l'astrologie et la magie orientales; Psellos, bien que versé lui-même dans « les lettres chaldéennes », commença la lutte au nom de Platon

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. V, p. 508.

contre l'école néo-platonicienne ou pseudo-platonicienne. C'était un Athénien qui jetait le défi à un Alexandrin. Cette guerre philosophique coïncidait avec la guerre de pamphlets qu'il soutenait contre le parti des courtisans. On trouva sans doute que, pour un grand-chambellan de l'empereur, Psellos faisait bien du bruit dans la ville. La considération du ministère en fut peut-être atteinte et l'empereur se refroidit à l'égard de ses conseillers. Monomaque ferma de nouveau l'université.

Les ministres, rappelés de l'école dans le palais, s'aperçurent bientôt que la situation était changée. Le prince obéissait à d'autres influences : ses flatteurs l'encourageaient à ce gaspillage du trésor public qui affligeait les réformateurs. La franchise et l'austérité du futur patriarche Likhoudis pesaient surtout à Constantin : vainement Psellos et Xiphilin lui-même l'engageaient à modérer la rudesse de son langage, qui pouvait compromettre la cause même des réformes : « Tant que je serai ministre, répondait Likhoudis, jamais je ne donnerai mon consentement à des actes qui déshonorent la couronne : mon successeur sera libre de les permettre ». Il fut obligé de quitter le palais et Constantin le remplaça par un homme que Psellos ne nomme pas, mais qu'il traite d'esclave et d'illettré : « On nous gouverne, écrit-il, avec des misérables que nous avons rachetés de la servitude; les grandes charges sont confiées non à des Périclès et à des Thémistocle, mais aux plus vils Spartacus ». Jean *Mavropous* et Xiphilin suivirent Likhoudis dans sa retraite et embrassèrent l'état monacal. L'empereur montra en cette occasion sa facilité et sa bonté d'âme habi-

tuelles; il essaya avec des larmes et des prières de les retenir à son service. Il était trop endurci dans sa faiblesse larmoyante pour qu'on pût espérer qu'il s'amendât, et ils persistèrent dans leur résolution. Ainsi se trouva dispersée la pléiade des ministres philosophes. Psellos resta quelque temps encore dans le palais et consentit même à succéder à Xiphilin dans l'administration de la justice. L'empereur redoublait de flatterie à son égard, se dépouillant pour lui de la majesté impériale, le faisant monter sur son trône, tandis qu'assis à ses pieds comme le plus docile des étudiants, il prenait des notes sous sa dictée. Psellos cependant se sentait dépaysé au milieu de ces ignorants Spartacus, ses nouveaux collègues : des saintes retraites du mont Olympe, Xiphilin lui adressait lettre sur lettre pour l'engager à venir le rejoindre. Psellos hésita longtemps; une dangereuse maladie qui survint lui fit faire de sérieuses réflexions. L'empereur lui témoigna pendant cette épreuve le plus vif intérêt, demandant à chaque instant de ses nouvelles par lettres autographes, le conjurant de laisser là ses livres et ses études qui achevaient de l'épuiser. Psellos guérit, et malgré les prières de sa famille, malgré les supplications et les menaces de l'empereur, malgré ses lettres, « écrites, non avec de l'encre, mais avec des larmes », il s'arracha au monde et partit pour le mont Olympe de Bithynie.

Le cœur du néophyte débordait d'enthousiasme quand il salua la sainte montagne, ces bocages verdoyants « à l'ombre desquels tant de pieux ermites chantaient avec les anges les louanges du Très-Haut ». Sans doute il se les figurait tous étran-

gers aux petites passions du monde, dégagés des imperfections et des grossièretés terrestres, mêlant dans leurs sublimes méditations les problèmes les plus ardus de la sagesse humaine et les mystères divins de la religion : il comptait passer de longues heures avec son ami Xiphilin à discourir sur Platon. Prompte et profonde fut sa désillusion. Psellos aimait la société, et les plus vertueux des moines se retiraient silencieux et farouches dans les cavernes solitaires et sur le sommet des rochers. Il avait conservé des goûts d'élégance et de distinction, et chez une partie des ascètes il ne trouvait qu'ignorance, grossièreté, mesquines passions monacales. Il comptait leur lire et leur faire admirer Platon, mais au seul nom du philosophe athénien ils se signaient et balbutiaient des anathèmes contre « le Satan hellénique ». Il était venu pour jouir des entretiens de Xiphilin, et Xiphilin fuyait ce mondain néophyte, pour se plonger en des méditations plus profondes que celles de la philosophie[1]. Nature active et remuante, l'existence oisive et contemplative du cloître n'était pas le fait de Psellos. Les jeûnes et les abstinences étaient trop rudes pour sa santé délicate. Enfin la nostalgie de la famille, de la cité, du pavé même de Constantinople, commença à s'emparer de lui. Il se rendit cette justice qu'il n'était pas fait pour vivre avec ces bienheureux mortels. Il jeta le froc aux orties et partit pour Byzance. Cette espèce d'apostasie fit scandale dans les rochers de la Bithynie et les solitaires harcelèrent le déserteur, moins de leurs anathèmes que de leurs piquantes

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. IV, préface, p. xvij.

satires. Le moine Jacob lui décocha un quatrain où il le comparait à Jupiter tonitruant qui n'a pu supporter le séjour de l'Olympe, parce qu'il n'y retrouvait plus ses belles déesses. Sur le terrain de la polémique et des invectives, Psellos se trouvait à l'aise : même dans le genre populacier il ne le cédait à personne. Il répondit par une longue satire, dans laquelle, avec cette irrévérencieuse familiarité des choses saintes qu'autorisait la libre piété du moyen âge, il parodiait le canon de la messe. Chaque verset commençait par une des lettres de cette devise : *Je chanterai cet ivrogne de père Jacob.* C'était un acrostiche en prose. De cet hymne rabelaisien je citerai quelques couplets.

Jacob, insatiable animal! ni la flamme ardente qu'aucune pompe ne peut éteindre, ni l'incendie déchaîné, ni les sables brûlants, n'ont une soif égale à la tienne; comme la mer, comme l'enfer, tu ne peux emplir ton estomac embrasé. — Le créateur a pu combler les abîmes, inonder d'eau les cavités de la mer; mais ton vaste estomac, ô mon père, Dieu même ne saurait le combler; tu es comme un tonneau percé, toujours rempli et toujours vide. — Tu tombes à la renverse sur ta couche, tu as la poitrine nue, le cou nu, les jambes nues jusqu'au ventre, et tu bois sans mesure. Tu bois canoniquement, père Jacob. Ton corps même exhale les vapeurs du vin. — Revêts la peau de panthère, agite le thyrse, invoque Bacchus et crie : Evohé! Nous couronnerons de pampres ton front, père Jacob, vieux Silène. Nous pendrons des grappes à tes oreilles, nous ferons à ton cou un collier d'outres pleines de vin [1].

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. V, p. 177.

## IV

### PSELLOS MINISTRE D'ISAAC COMNÈNE ET DES DOUCAS.

C'est dans ces dispositions édifiantes que Psellos revenait de la sainte montagne. Son maître Constantin était mort. Le dernier rejeton de la maison macédonienne, la vieille Porphyrogénète Théodora avait repris le pouvoir; l'empire romain, suivant l'expression de Psellos, était de nouveau *féminisé*[1]. Théodora fit appeler plusieurs fois l'ancien ministre pour profiter de ses conseils; mais les eunuques qui gouvernaient sous elle se hâtèrent d'écarter du palais un rival trop dangereux pour leur influence.

L'impératrice, au moment de mourir, chercha autour d'elle quelque noble qui fût digne de recueillir l'héritage de Basile le Macédonien. Les eunuques dirigèrent son choix, et il tomba, non sur le plus digne de régner, mais sur le plus docile à leur tutelle, le vieux Michel Stratiotique. Psellos, toujours préoccupé de sa sophistique, lui a reproché une vaine affectation de science : « il philosophait dans les choses non philosophiques; il n'était pas un philosophe, mais le singe des philosophes ». Le peuple tourna en ridicule sa prétention de rétablir les usages de sa jeunesse. Enfin il outragea gravement les généraux, et ceux-ci s'entendirent pour faire un *pronunciamiento*. Bientôt le plus illustre d'entre eux, Isaac Comnène, désigné pour l'empire par leurs acclamations unanimes, campa sur la rive asiatique du Bosphore à la tête d'une armée

1, Sathas, *Bibliotheca*, t. IV p. 201.

formidable. Quand Michel VI vit l'orage éclater, il se souvint de Psellos, jusqu'alors dédaigné, et résolut de remettre son salut à ses talents diplomatiques. Le récit de ses deux ambassades au camp des rebelles a été traduit ou abrégé par M. Miller[1]. Psellos part avec deux autres dignitaires pour aller trouver Comnène. Il ne dissimule pas la terreur qu'il éprouva lorsqu'il se vit en présence de cette assemblée de généraux, ébloui par le resplendissement des glaives innombrables, des haches d'armes et des boucliers, assourdi par les clameurs et le cri menaçant d'une armée entière. Comme Cicéron, le jour du plaidoyer pour Milon, Psellos oublia la harangue qu'il avait préparée. « Le trouble où j'étais me permit cependant de me rappeler le canevas et les divisions de mon discours. Si ma mémoire ne me trompe pas, mon exorde fut magnifique et fut accueilli avec faveur.... Les uns prétendaient que mon éloquence était irrésistible, les autres vantaient l'énergie de mes paroles, d'autres la puissance de mon argumentation; » mais il eut peur ensuite d'avoir parlé avec trop de hardiesse. La dernière nuit qu'il passa dans le camp fut surtout terrible. « Pendant que ses collègues dormaient, il attendait à chaque instant l'arrivée du bourreau. Au moindre bruit, il était frappé d'épouvante et croyait sa dernière heure venue. Vers le matin il fut un peu plus calme. Il lui semblait que son malheur serait moins horrible s'il était mis à mort pendant le jour. » Toutefois il était plus disposé à s'excuser auprès de

1. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, année 1867. [Cf. L. Bréhier. *Le Schisme oriental du XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Leroux, 1899.]

l'usurpateur qu'à insister sur l'objet de sa mission. Dans l'intervalle avait éclaté la révolution de Constantinople. Michel VI était détrôné, Isaac Comnène devenait empereur légitime. Il fit appeler Psellos et s'entretint avec lui des affaires d'État. D'ambassadeur du Stratiotique, Psellos était devenu comme le confident et le ministre d'Isaac. C'est avec lui qu'il rentra dans Byzance. Au milieu de son triomphe, le nouveau prince se tourne vers Psellos et lui dit : « Sage philosophe, je crois que cette félicité est pleine de dangers et j'ignore si tout ceci se terminera heureusement ». — « Ta Majesté soulève là un problème de haute philosophie, répond le sophiste, j'ai lu des traités très savants... » et le voilà qui disserte sur la doctrine des anciens Grecs, les dogmes chrétiens, l'envie des dieux, l'excellence de la philosophie et qui finit par dire : « Commence sur moi-même la pratique de la vertu; ne me hais pas de ce qu'étant venu auprès de toi en qualité d'ambassadeur j'ai dû m'exprimer avec liberté ». — « Pendant que je parlais, continue le narrateur, les yeux de Comnène se remplissaient de larmes et il me répondit : « J'aime mieux la langue sévère qui alors me disait de dures vérités que les langues dorées qui aujourd'hui me comblent de louanges et de flatteries. Je veux en effet commencer sur toi l'exercice de la vertu. Je fais de toi le meilleur de mes amis et je te nomme président du Sénat. »

Psellos est ministre d'Isaac Comnène; il le loue dans ses panégyriques; il le félicite dans ses lettres de ses succès militaires. Il le servit surtout dans une circonstance fort délicate, lorsque Isaac fut obligé de rompre avec le patriarche Kéroularios. Ce pon-

tife, dont l'humeur altière contribua autant que l'orgueil des pontifes romains à la consommation du schisme, semble avoir voulu tenter en Orient la même entreprise que Grégoire VII en Occident[1]. Comme lui, il soulevait le conflit du sacerdoce et de l'empire, aspirait à fonder en face de la théocratie latine une sorte de théocratie grecque. Déjà cet empereur spirituel de l'Orient s'arrogeait, comme l'empereur temporel, le droit de porter les brodequins de pourpre. Comnène le traduisit devant un tribunal, et Psellos fut chargé de rédiger l'acte d'accusation, dans lequel il mêla avec une habileté perfide le crime d'hérésie chaldaïque à celui de lèse-majesté. Kéroularios dédaigna de se défendre, mais l'humiliation brisa cette âme hautaine, durement trempée comme celles des grands papes d'Occident. Il mourut, et aussitôt un revirement d'opinion s'opéra en sa faveur. Isaac le pleura, ce qui, comme le fait observer Lebeau, « était plus aisé que de le souffrir ». Une légende se forma dans le peuple à propos de sa main qui, morte, semblait encore bénir. Son successeur Likhoudis adopta sa mémoire et institua une fête annuelle en son honneur. Psellos risquait d'être le bouc émissaire de l'expiation publique. Avec son habileté ordinaire, il fit volte-face, désavoua cette « œuvre indigne de lui, imposée à sa soumission et au seul souvenir de laquelle toute sa conscience se révoltait ». Dès le règne suivant, il prononça l'oraison funèbre « de ce saint prélat, de ce martyr de l'orthodoxie[2] ».

1. Jules Zeller, *Histoire d'Allemagne*, t. III, *l'Empire germanique et l'Église*. [Cf. le livre déjà cité de Bréhier.]
2. Sathas, *Bibliotheca*, t. IV, p. 303-387.

Isaac Comnène ne régna que deux ans. Pris de dégoût pour le monde et pour le pouvoir, il résolut de se désigner un successeur et d'entrer dans un cloître. Psellos a raconté en témoin oculaire cette scène dramatique, dans laquelle Comnène, déshéritant sa propre famille, offrit la couronne à celui qu'il en croyait le plus digne, lui recommandant sa femme et ses enfants et ses propres parents. La suite prouva qu'Isaac eut tort de sacrifier sa famille à Constantin Doucas : c'était à la race énergique des Comnènes qu'il était réservé de régénérer l'empire, non à celle des Doucas qui, après avoir compté de grands chefs de guerre comme Panthérios, le *Digénis Akritas* des chants populaires de l'Asie hellénique[1], semblait avoir déjà perdu cette glorieuse fécondité. Un moment Comnène sembla s'être repenti de sa résolution : il avait désigné Doucas comme son sucesseur, mais il gardait par devers lui les insignes de l'empire. Sa maladie et son indécision laissaient tout en suspens. C'est alors que ce même Psellos, si timide naguère au milieu des camps, prend une hardie initiative. Comnène était couché sur son lit de douleur. Doucas alla trouver Psellos, et les larmes aux yeux le supplia de le tirer d'embarras. Il était pour notre historien un ami d'enfance, un de ses premiers protecteurs. Psellos sentit qu'il pouvait oser impunément. Il convoqua dans le palais une assemblée des grands, fit asseoir Doucas sur le trône impérial et lui ceignit la couronne. Aux *polychronia* qui retentirent, Comnène comprit que son règne était fini ; il

1. Constantin Sathas et Émile Legrand, *Les Exploits de Digénis Akritas*, Paris, Maisonneuve. Voir le chapitre précédent et ma *Russie épique*, p. 421.

accepta la tonsure et se fit transporter au monastère de Stoudion. Psellos devenait ainsi une manière de Warwick, un faiseur de rois. On peut trouver un peu vive la façon dont il escamota le pouvoir à un prince qui avait voulu « faire sur lui l'épreuve de la vertu ».

Psellos est un ancien client des Doucas. Quand ceux-ci arrivent au trône, il reste leur serviteur. Il est le ministre de Constantin X, le confident de sa femme, le précepteur de son fils. Ce rôle de domesticité se reflète dans ses mémoires : jusqu'à présent il s'est piqué d'une certaine indépendance d'historien ; désormais n'attendons de lui rien de semblable. Il s'est dévoué à louer à outrance les Doucas, à insulter, à calomnier leurs ennemis. Son *Histoire de Constantin X* a été composée pour ainsi dire sous les yeux de son fils. Vainement Psellos nous prodiguera-t-il les assurances d'impartialité ; nous ne le croirons pas, surtout quand nous le verrons accabler de ses éloges un prince fainéant sous lequel toutes les frontières furent violées par les barbares. « Je florissais alors par mon éloquence, nous dit-il en manière de consolation ; c'était ma langue plus que ma naissance qui me recommandait ; l'empereur était passionnément amoureux des beaux discours ; ce fut même le premier motif de notre amitié et de notre liaison ; quand nous conversions, nous apprenions à nous apprécier réciproquement ; nous étions admirés et nous admirions. » Malgré cette société d'admiration mutuelle, Psellos n'entend pas que cette intimité entraîne pour lui trop de responsabilité. Il souhaiterait ne pas être solidaire des fautes de ce règne. Il blâme cette politique étrangère qui consis-

tait à acheter à prix d'or la paix des barbares. « J'essayais bien, nous dit-il, de guérir l'empereur de ce vice; mais il était présomptueux et intraitable. » A l'entendre, Psellos aurait donc été à la fois le plus admiré des discoureurs et le moins écouté des conseillers. Succès plus digne d'un sophiste que d'un homme d'État! C'est dans l'éducation de son élève Michel Doucas que triomphe son orgueil d'homme de lettres; à l'entendre, c'est en récompense de brillantes études que son père l'associa à la gloire du diadème; c'est à la suite d'une sorte de baccalauréat, subi par Michel en présence de Constantin, que le jeune homme passa empereur. Tel est le dernier mot du système politique de Psellos, qui rêvait un empire de mandarins, où des examens successifs eussent ouvert l'accès aux plus hautes fonctions de l'État, même à la royauté. Au XVIIIe siècle on a vu la philosophie s'asseoir sur le trône avec les Frédéric II et les Joseph II; au XIe Psellos voulait y asseoir la sophistique. Il y réussit, son élève fut tel que pouvait le former un pareil maître. Il avait tous les travers de celui-ci sans avoir la hauteur et l'étendue de son intelligence. Michel VII fut un Psellos inférieur.

Constantin X laissa le trône à son fils sous la tutelle de sa veuve Eudokia Makrembolitissa. Psellos allait donc assister pour la troisième fois à un règne féminin. Le XIe siècle byzantin est, comme le XVIIIe siècle russe, celui des impératrices, moins le génie d'une Élisabeth ou d'une Catherine II. La régente avait contre Psellos un grief considérable, étant la nièce du patriarche Kéroularios; sur ce point il se hâta de rentrer en grâce auprès d'elle par le panégyrique du pontife. Psellos était un savant,

le premier de son temps, et Eudokia une savante, une sorte de bas-bleu byzantin. Elle occupait ses loisirs de sérail à écrire un poème sur la chevelure d'Ariane, une instruction à l'usage des femmes, un traité de la vie monastique et un autre sur les occupations qui conviennent aux princesses. Est-elle l'auteur de la compilation mythologique intitulée *Ionia* (*Champs de Violettes*), un titre de couleur tout orientale, qui rappelle les *Prairies d'or* de l'Arabe Maçoudi ou les *Jardins de belle vue* de Bin-Schalna? M. Sathas en attribue la paternité à Psellos, et M. Miller conteste cette conclusion [1]. Une telle similitude de goûts studieux contribua au rapprochement du philosophe et de l'impératrice. Celle-ci, malgré le testament de son époux, songeait à se remarier. Romain Diogène, pris les armes à la main dans une tentative d'insurrection, avait été condamné à mort dans un tribunal et gracié par l'impératrice. C'est sur lui qu'elle avait jeté les yeux. « L'homme, dit mélancoliquement Psellos, est un animal bien variable, surtout lorsqu'il trouve à ses variations de spécieux prétextes [2] ! » Au fond il n'était dévoué qu'à son élève, à son fils spirituel, à l'héritier de sa science, et ne voulait pas dans un beau-père lui donner un maître. Psellos, toujours si empressé de se mettre en avant, aime mieux avouer qu'ici tout se fit malgré lui. Un soir l'impératrice le fit appeler et lui fit part officiellement de son dessein. « Mais ton fils et ton empereur, lui demandai-je, est-il au courant de ce qui se passe? » — « Il s'en doute, peut-être ne

1. *Journal des Savants*, mai 1876.
2. Sathas, *Bibliotheca*, t. IV. *Histoire*, p. 272.

le sait-il pas en détail. Je te remercie de m'avoir fait souvenir de mon fils. Montons ensemble chez lui et nous lui annoncerons ma résolution. » Psellos l'accompagna, « troublé et glacé jusqu'à la moelle des os ». L'enfant, réveillé par sa mère, regarda Psellos d'un air singulier, puis, sans mot dire, suivit Eudokia auprès du nouvel empereur. On remarquera le soin que prend l'historien, dans ces mémoires destinés à son élève, de décliner toute part à une révolution qui le dépouillait de la couronne.

Romain IV Diogène chercha naturellement à gagner ce personnage influent, et peut-être Psellos ne fut-il pas insensible à ses prévenances. Il se chargea d'annoncer au monde cet avènement qu'il eût voulu empêcher : « Voici le jour du salut, écrit-il à Diogène, voici la libération de tous nos maux, voici la force et l'affermissement de la nouvelle Rome, l'imprenable citadelle de l'empire, l'invincible boulevard, la tour imprenable dont les fondements reposent sur la dextre du Seigneur. Qu'est devenue la jactance des Perses? où est l'orgueil des Mèdes? où sont les projets agressifs des Scythes? le sourcil arrogant des Turcs?... Nous contemplons maintenant un véritable empereur, un empereur de nom et de fait : grand comme un géant, puissant d'épaules, imposant par sa force, redoutable même sans armes, invincible quand il est armé; rien qu'à le voir, on reconnaît le maître du monde; il a le cœur vaillant du prophète David[1]. » Mais dans ses mémoires, le même Diogène n'est plus qu'un parvenu, rejeton d'une race de traîtres et de

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. V, p. 222.

rebelles, ayant plus de fanfaronnade que de bravoure.

Quand Romain Diogène partit pour sa première expédition contre les Turcs, il emmena le philosophe avec lui. Psellos n'a garde de nous dire que c'est par défiance de son esprit d'intrigue; il aime mieux nous laisser croire qu'on avait besoin de ses conseils. A l'entendre, il émerveilla l'empereur par un déploiement inattendu d'érudition militaire, discourant sur la tactique et la poliorcétique, n'ayant plus à la bouche que sièges de ville, machines, bataillons, escadrons, comme s'il n'eût pas été le moins belliqueux des Byzantins. Pour la seconde campagne, il accuse la hâte et l'insuffisance des préparatifs, l'obstination des Romains à prendre les plus mauvais chemins. Ces diatribes, souvent injustes, sont destinées à nous donner le change sur le complot de harem qui se tramait contre le vaillant empereur et qui avait ses émissaires jusque dans son état-major. Près de Mantziciert, trahi par ses généraux, abandonné par ses soldats, il tomba prisonnier des Turcs, renouvelant en sa personne le désastre de Valérien. Le sultan Seljoukide, avec cette générosité chevaleresque qui se rencontre souvent chez les héros turcs, rendit honneur au courage malheureux. Il traita son prisonnier en hôte bien-aimé, le fit guérir de ses blessures, le renvoya libre et comblé de présents. Cette magnanimité d'un ennemi et d'un infidèle mit dans une lumière plus vive la lâche conduite des courtisans byzantins. Déjà Michel VI et sa mère Eudokia avaient ressaisi le pouvoir que se disputaient leurs partisans. Au milieu de ces intrigues tomba comme un coup

de foudre la nouvelle de la mise en liberté de Diogène. Une émeute militaire s'organisa dans le palais; les soldats barbares de la garde élevèrent Michel sur le pavois et le proclamèrent seul empereur. Psellos, qui s'était d'abord enfui avec l'impératrice déchue, revint triompher avec son élève : il était de toutes les fêtes.

On sait le reste. Diogène, arrêté en Asie, eut les yeux crevés par ordre du césar Jean Doucas. Les détails de son supplice furent particulièrement atroces : un exécuteur maladroit plongea à plusieurs reprises le fer dans ses yeux : les vers se mirent dans ces plaies horribles que le césar Jean défendait de panser. Diogène expira misérablement dans les bras de sa femme Eudokia, qu'une commune infortune avait ramenée auprès de lui. Le cri de révolte de la conscience byzantine éclate dans l'*Histoire* de Michel Attaliote, un contemporain de Psellos. Il accumule avec indignation toutes les circonstances qui rendaient ce forfait encore plus noir. Voilà un empereur qui va lui-même au fond de l'Asie combattre l'invasion, qui seul se sacrifie pour la commune défense de la Grèce. Il aurait pu comme tant d'autres, s'écrie-t-il, végéter au fond de son palais, loin du fracas et du péril des batailles; sa vaillance, trahie par ses soldats, impose un tendre respect, même à un ennemi; et cet homme, que l'empereur aurait dû respecter comme tenant la place de son père, on le poursuit comme un criminel. On le trompe par de faux serments; ni la robe de moine qu'il a prise au dernier moment, ni les promesses garanties par

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. IV, p. 275.

trois évêques, ne le dérobent à un effroyable supplice. Attaliote conclut en criant à Michel Doucas : « Tu n'as donc pas respecté le sein de ta mère, que les fils de cet homme ont partagé avec tes frères! Mais il est un œil terrible, éternel, qui voit tout, qui t'a vu et qui te prépare un destin digne de ta perversité[1] ! » Devant ce soulèvement de l'honnêteté publique, Psellos sent qu'il faut justifier son prince et se justifier lui-même : « C'est à l'insu de l'empereur que l'ordre cruel fut donné.... Je n'écris pas cette histoire pour flatter : Dieu m'en est témoin, je ne dis que la pure vérité. L'empereur a versé plus de larmes quand il apprit l'événement que le patient lui-même n'a pu en verser sur son supplice. » Aux affirmations de ses mémoires vient se joindre le témoignage d'une lettre qu'il écrivit à Diogène lui-même peu de temps après l'exécution :

O le plus généreux et le meilleur des hommes! je ne sais si je dois en toi plaindre le mortel infortuné ou exalter le glorieux martyr. Si je considère les malheurs qui t'ont frappé, dont le nombre et l'étendue confondent la pensée, je te rangerai parmi les plus infortunés des hommes; si je considère l'innocence de ton âme, toute portée vers le bien, je te mettrai au nombre des martyrs... (suit un développement philosophique sur la lumière terrestre dont Diogène est privé et la lumière éternelle à la gloire de laquelle il est réservé). Je te jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, devant Dieu qui aime la vérité, que l'âme de l'empereur est innocente de ton infortune, innocente de ce qui s'est passé. C'est lorsqu'il se croyait assuré qu'il ne te serait fait aucun mal que tout cela est arrivé. Quand il l'a su, il a éprouvé une douleur cruelle; il a poussé de grands gémissements, il a

1. Michel Attaliote, édition de Bonn (Brunet de Presles), p. 105.

sangloté, s'est frappé la poitrine, a versé des ruisseaux de larmes, a supplié la terre de l'engloutir. Tu peux croire ce que je t'écris; mes paroles ne me sont pas dictées; c'est la vérité plus claire que le jour. Du moins tu as cette consolation d'avoir pour maître celui qui t'aime, le plus dévoué et le plus affectionné des fils, celui qui a pleuré sur toi, celui qui te consolera, te soutiendra, t'embrassera, t'honorera comme un père. Pour moi, c'est avec des larmes et du sang que j'aurais voulu écrire cette lettre; comme c'était impossible, je l'ai écrite comme j'ai pu, en pleurant, en gémissant de ce que, malgré mon désir et mon empressement, je n'ai pu prévenir ton malheur [1].

Il eût fallu que l'infortuné Diogène fût bien abîmé dans la contemplation de son heure dernière pour ne pas ressentir quelque indignation, lorsqu'on lui lut cette doucereuse épître du sophiste dont les habiletés littéraires et politiques ne lui étaient que trop connues, lorsqu'on lui présenta comme le plus affectionné des fils le pervers adolescent au nom duquel on l'avait détrôné et torturé. Si Michel VI et Psellos étaient innocents de son supplice, l'étaient-ils de sa chute? L'attentat contre sa personne était moins odieux que le crime contre l'empire, que la trahison qui lui avait arraché la victoire pour le livrer aux Turcs et pour substituer à un vaillant homme un petit prince efféminé. La Romanie avait besoin de militaires et non d'arrangeurs de phrases. Le bel esprit sophistique qui livrait l'empire aux Seljoukides devait un jour le livrer aux Ottomans [2].

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. V, p. 316.

[2. Sur cet empire byzantin du XI[e] siècle et l'esprit qui anime son gouvernement, on lira avec intérêt le remarquable livre de Neumann, *Die Weltstellung des byzantinischen Reiches*. .. (*La situation mondiale de l'empire byzantin avant les croisades*, trad. française, Paris, 1903.)]

Le pire châtiment des intrigues de Psellos fut certainement le règne de son élève. Pendant que les Turcs démembraient la monarchie, Michel Doucas faisait des vers dont son ancien précepteur, avec une affectation de pédagogue, trouve la facture insuffisante[1]. La dernière partie des mémoires de Psellos n'est qu'une suite de plates adulations qui ne méritent plus de nous occuper. L'imprécation d'Attaliote se réalisa : « l'œil terrible et éternel » restait fixé sur Doucas. Renversé par un usurpateur, il entra dans un couvent. Avec l'éducation qu'il avait reçue de Psellos et les sottes vertus dont celui-ci lui fait honneur, il n'était bon qu'à faire un moine. Le surnom de *Parapinace*, qui rappelle une odieuse spéculation sur les grains accomplie sous son nom, lui resta comme une flétrissure. Il fut l'empereur du pacte de famine. Psellos rentra aussi dans la vie monastique d'où il n'aurait pas dû sortir; à partir de 1077 son savant éditeur déclare perdre sa trace.

## V

### CORRESPONDANCE ADMINISTRATIVE DE MICHEL PSELLOS.

Parmi les 205 lettres de Psellos que publie M. Sathas, il en est qui nous montrent le philosophe sous un jour plus favorable. Il avait tous les vices

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. IV, p. 228-91. M. Sathas a publié dans l'*Annuaire de l'Association*, année 1874, p. 193, deux lettres, rédigées sans doute par Psellos et adressées par Michel Parapinace à Robert Guiscard. M. Vassilevski, dans le *Messager russe* (*Rousskii Viestnik*), croit que le destinataire de ces lettres n'est pas Robert Guiscard, mais un prince russe contemporain.

de son temps, mais il se distinguait de ses contemporains par de plus hautes aspirations. Malgré toutes les bassesses et les palinodies que nous avons à lui reprocher, il fut un patriote; il était réellement, comme il s'en vante dans ses Mémoires, *philopatris* ou *philoromaïos;* ou plutôt il n'était pas un *Romaïos*, un Gréco-Romain, un Byzantin : il était véritablement un Hellène. Par-delà tout le moyen âge, il remontait aux nobles origines de la race déchue. Il fut le dernier des Grecs anciens ou, si l'on veut, le premier des Grecs modernes. La vieille Hellade avait subi d'étranges transformations : la race s'était altérée par l'établissement de colonies slaves, dans le Péloponèse, la Boétie, l'Attique. Un empereur du xe siècle, suspect d'ailleurs de peu de sympathie pour la Grèce, portait sur elle cette sentence de mort : « Elle s'est tout entière *slavisée* ». C'est de cette sentence qu'appelle Psellos. Malgré l'introduction d'éléments slaves, turcs, valaques, il reconnaît cependant la Hellade de Périclès et de Philopoemen. Peut-être lui en impose-t-elle grâce à l'éloignement, peut-être n'a-t-il pas vu d'assez près les misères et les ruines de ce pays. Les fonctionnaires s'empressent de décliner toute nomination dans la province de Grèce, ou bien, à peine nommés, se hâtent de solliciter leur changement.

L'intendant d'Athènes, écrit Psellos, ne fait que d'arriver dans cette Grèce jadis si fameuse, et déjà il se lamente sur sa destinée comme si on l'eût exilé dans quelque Scythie. Ni le Portique bigarré de peintures, ni l'Académie, ni le Pirée ne charment son âme; mais l'humeur bigarrée des Athéniens lui fait mener une vie bigarrée comme le Pœcile, et ce pauvre homme, qui n'est point comme nous un fami-

lier des Muses, se creuse la tête pour amener les Hellènes à payer les contributions[1].

Psellos adresse des reproches amicaux à un autre fonctionnaire qui refuse la préfecture de Hellade.

Si les campagnes fameuses et enviées de la glorieuse Grèce, si la terre auguste d'où sont sortis les combattants de Marathon, les Philippe et les Alexandre, ne suffisent pas à ton plaisir et à ton entretien, quelle partie de la terre habitée est donc digne de te recevoir? Vas-tu prétendre que tout ce qu'ont écrit les anciens sages sur Athènes et sur le Pirée n'est que fables, mensonges, et billevesées[2]?

Il recommande à un de ses collègues quelques solliciteurs venus de Grèce et ajoute :

Ne t'étonne pas si je suis l'ami des Athéniens et des Péloponésiens. J'ai des motifs pour aimer chacun de ceux-ci en particulier; mais je les aime aussi comme peuple, à cause de Périclès, à cause de Cimon, à cause des philosophes et des orateurs d'autrefois. Ne doit-on pas aimer les enfants à cause de leurs parents, lors même qu'ils n'en reproduisent pas tous les traits[3]? »

Ne croirait-on pas lire une page de quelque ardent philhellène de 1825? Hélas! que reste-t-il dès lors de l'ancienne Grèce? des populations retombées dans la barbarie et d'admirables ruines. Psellos s'intéresse d'une passion égale à ces débris de nation et à ces débris de monuments. On le voit écrire à l'archevêque de Thessalonique pour le supplier de répandre l'instruction parmi ces tribus ignorantes[4]. On le voit

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. V, p. 268, lettre 33.
2. *Ibid.*, p. 261, lettre 26.
3. *Ibid.*, p. 258, lettre 20.
4. Migne, *Patrologia Græca*, t. CXXII, p. 1163 : « La Grèce et les régions qui l'avoisinent ou qui lui sont opposées furent jadis

se former un musée de marbres antiques. Pour prix de la protection qu'il leur accorde, il demande aux fonctionnaires nommés en Hellade de lui envoyer les statues qu'on découvrira dans le pays. C'est toujours la Grèce antique qui est au fond de ses préoccupations, soit qu'il célèbre ses dieux et ses héros dans les *Champs de Violettes* ou dans ses *Allégories*, soit qu'il essaie de remettre en honneur la philosophie de Platon, soit qu'il interprète Homère ou Ménandre, soit qu'il commente le droit athénien, soit qu'il adresse à ses amis des traités sur la topographie de l'Attique, soit qu'il étudie en curieux archéologue ce qui reste de l'art de Phidias. Pour d'autres l'Empire byzantin est une institution cosmopolite, un État abstrait et sans nationalité, qui s'étend sur les populations et les races les plus diverses et qui peut admettre à sa tête tantôt un prince arménien, tantôt un souverain d'origine slave ou khazare. Pour Psellos, c'est une institution nationale, qui doit avoir pour base la grandeur et la régénération de la race hellénique. Pour lui l'Empire byzantin, c'est un empire grec.

D'autres lettres nous le montrent protégeant telle ou telle province, patronnant des villes qui lui ont décerné le droit de cité, recommandant ses clients aux puissants du jour, répondant, malgré la multiplicité de ses occupations, à des évêques, à des moines, à de pauvres veuves qui demandent justice. Voici un piquant spécimen de ses lettres de recommandation. Il s'agit d'un moine qui paraît avoir la tête

instruites et lettrées. Maintenant tout cela se réduit à des monuments antiques, à des ruines, à des décombres. Tu sais ce que tu as à faire pour que ton savoir ne soit pas en pure perte. »

dérangée et qui se prétend dépouillé d'un petit monastère par des ennemis acharnés.

Cher et illustre ami! je ne sais si ce pauvre et désespéré moinillon possède réellement là-bas un monastère ou un bout de champ; mais voyant qu'il a une langue plus large que son immeuble imaginaire et qu'il se croit poursuivi par l'outrage et l'injustice, je le recommande à ton tribunal. Qu'il trouve justice auprès de toi, non parce qu'il est pauvre, mais parce qu'il se dit dépouillé. Si tu découvres que le monastère, les moines, les envieux, les oppresseurs et tout le reste n'est qu'une fantasmagorie et une fiction de théâtre, alors arrange-lui une justice de théâtre; ordonne à tes huissiers de faire comparaître ses insulteurs imaginaires, fais une enquête de comédie et que tout le procès soit comme une fiction dramatique. Mais s'il possède vraiment quelque masure, fais-lui bonne et sérieuse justice[1].

Ailleurs, pour peser sur les résolutions d'un collègue, il lui montre les solliciteurs installés chez lui, vivant à ses dépens, dévorant sa maison, et le menace plaisamment de le faire contribuer à cette charité forcée. Tel est le tour habituel de son esprit : souvent une émotion réelle se dissimule sous un spirituel badinage. Il y a de l'*humour* chez ce Byzantin. Citons encore cette lettre où il recommande un nouveau fonctionnaire à la surveillance de ses supérieurs :

Mon cher chambellan! le sous-préfet que je t'envoie est un jeune poulain novice au joug et qu'on attelle pour la première fois au char des affaires. Il a besoin d'un cocher habile et expérimenté pour l'introduire dans la carrière et lui faire doubler la terrasse de l'hippodrome; il n'est point encore habitué à la course publique, il craint les montées et

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. V, p. 367, lettre 119.

les tournants. Bride-le soigneusement; ne laisse pas flotter les rênes, de crainte qu'il n'aille à sa volonté; ne le serre pas trop, pour ne pas lui abîmer la bouche et le rendre rétif; veille à ce que le timon ne le blesse pas; sache le pousser et l'arrêter à propos [1].

Les documents publiés par M. Sathas, encore incomplets au gré de l'infatigable éditeur, permettent cependant de hasarder un jugement sur Psellos. C'est sa vie politique qui prête le plus aux reproches. Ministre de plusieurs empereurs, il les adule dans ses panégyriques et les traite sévèrement dans ses mémoires. On ne voit pas qu'il ait résisté avec assez d'autorité aux mesures qui lui semblaient les plus funestes à l'Empire. C'est surtout le caractère qui fait défaut chez lui : dans une société vouée à la guerre, il est trop exclusivement homme de parole et homme de plume et semble perdre la tête au cliquetis des épées. On n'estimera guère un talent assez souple pour avoir pu, à si peu de distance, rédiger le réquisitoire contre Kéroularios et son panégyrique. Que de princes n'a-t-il pas tour à tour servis et trahis! Que de serments n'a-t-il pas prêtés! Ambassadeur de Michel Stratiotique, il rentre à Constantinople ministre de son ennemi; comblé de bienfaits par Isaac Comnène, il est complice de l'ingrate machination qui l'a chassé du palais; après avoir comparé Diogène au prophète David, il est un des chefs du complot qui livre aux Turcs un empereur romain; il est aussi prompt à délaisser Eudokia qu'à embrasser sa cause. Malgré un patriotisme réel, sa carrière politique n'est qu'une longue suite de

1. Sathas, *Bibliotheca*, t. V, p. 343, lettre 100.

faiblesses et de palinodies. Mais quelle fécondité littéraire! que de hardies initiatives dans le domaine de l'intelligence! Historien, il sert de modèle et d'autorité à tous ceux de l'âge suivant; philosophe, il est le précurseur de la renaissance platonicienne; homme d'État, il annonce le réveil de la nationalité hellénique; professeur, il ressuscite un moment l'université de Constantinople; ses lettres nous révèlent parfois un Attique égaré dans le XIe siècle. Polyglotte et polygraphe, il n'est aucune branche des connaissances de son temps où il ne se soit fait un nom, et son savant éditeur n'ose encore dresser l'immense catalogue de ses ouvrages, qui contient déjà 225 numéros. Allatius au XVIIe siècle l'appelait l'incomparable Psellos : « Il n'est aucune science, ajoute-t-il, que ce grand esprit n'ait éclairée de ses remarques, popularisée par quelque abrégé, réveillée par quelque perfectionnement de méthode ». Avec cette intelligence encyclopédique et ce caractère de Bas-Empire, Byzance avait déjà produit Tribonien. On a aussi comparé Psellos à Bacon, chez qui le ministre a fait tort également au philosophe. Allatius croyait qu'il avait existé plusieurs Psellos. Que ne peut-on démembrer en effet le personnage, garder Psellos le savant et rejeter Psellos le grand-chambellan[1] !

1. Voir les articles de M. Egger sur Psellos dans la nouvelle édition du *Dictionnaire des sciences philosophiques* et dans l'édition précédente.

# IV

# EMPEREURS ET IMPÉRATRICES D'ORIENT

# IV

## EMPEREURS ET IMPÉRATRICES D'ORIENT[1]

---

### I

### L'EMPEREUR BYZANTIN[2]

M. Gustave Schlumberger était admirablement préparé par ses études d'archéologie, de numismatique et de sigillographie orientales[3] à la tâche qu'il a entreprise : faire revivre une époque de cette histoire byzantine, si longtemps négligée parmi nous, après avoir été si fort en faveur chez nos grands érudits du XVII^e siècle. Il ne s'est point borné à la raconter dans un exposé précis et vivant : près de deux cent cinquante illustrations, rigoureusement authentiques, empruntées aux sceaux, aux monnaies, aux miniatures de manuscrits grecs ou slavons, aux

1. Article publié dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1^er janvier et du 15 février 1891.

2. Gustave Schlumberger, de l'Institut, *Un empereur byzantin au X^e siècle, Nicéphore Phocas*, 1 vol. in-4° de 781 pages, avec 4 chromolithographies, 3 cartes et 240 gravures dans le texte. Paris, 1890, Firmin-Didot.

3. *Sigillographie byzantine*, 1884 ; *les Principautés franques au point de vue des plus récentes découvertes de la numismatique*, 1877 ; *les Iles des Princes*, 1884.

mosaïques et autres monuments iconographiques, lui ont permis de montrer à nos yeux les personnages de son récit, empereurs et impératrices, patriarche et grands dignitaires de la cour, légionnaires grecs et auxiliaires barbares, guerriers russes, bulgares ou arabes du xe siècle. Dans les vastes annales de Byzance, l'époque dont M. Schlumberger se proposait de renouveler l'histoire par toutes les ressources de l'érudition et de l'art a été fort heureusement choisie. C'est une de celles où l'empire grec se montre le plus énergique et le plus heureux contre les barbares qui l'assiégeaient depuis tant de siècles, reconquérant sur les Arabes la Crète et la Syrie, mettant aux prises sur le Danube les Bulgares et les Russes, disputant aux Allemands la possession de l'Italie. C'est une de celles aussi où les questions d'ordre intérieur présentent le plus de variété : conflit du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel, efforts du prince pour protéger les petits propriétaires contre les grands, résistance de l'État aux empiétements territoriaux des monastères. Dans le palais même, un drame des plus émouvants qui se poursuit à travers les victoires du dehors et les réformes du dedans; l'amour de Nicéphore Phocas pour la belle impératrice Théophano, leur mariage après l'élévation de celui-là au trône, puis le caprice de celle-ci se détournant du mari choisi et couronné par elle, s'excitant à une autre intrigue, mettant le couteau aux mains de l'amant contre l'époux. Nous n'entreprendrons pas, après M. Schlumberger, de raconter les exploits et les infortunes de son héros. Le drame met en présence deux personnages principaux, l'empereur Nicéphore Phocas et l'impératrice

Théophano. L'intérêt capital du livre est peut-être dans l'opposition et le contraste de ces deux natures: l'homme vaillant, dévot et fruste, presque un primitif; la femme perverse, raffinée et sceptique, une fleur de décadence. En les étudiant de plus près, ce sont deux aspects très différents de cette civilisation byzantine, si variée et si complexe, qu'on peut saisir à la fois. Nicéphore représente la province, la montagne arménienne, les camps, c'est-à-dire les éléments rudes et forts, à demi barbares; Théophano, c'est Constantinople, c'est la grande ville, avec ses élégances et ses corruptions. Ils marquent comme les deux termes extrêmes d'une évolution historique; ce sont deux types humains qui pourraient appartenir à deux époques séparées par des siècles et qui cependant sont rapprochés par le jeu des événements; plus que rapprochés, unis, mariés; et cette union même fait éclater les incompatibilités d'humeur et de race, au point qu'elle ne peut se dissoudre que par un meurtre. A propos de Nicéphore et de Théophano, on peut essayer de bien comprendre ce qu'était un empereur et ce qu'était une impératrice d'Orient, ce qu'était le palais et ce qu'était le harem de Byzance. C'est le principal objet de cette étude.

## I

Le chef de l'État byzantin portait le titre de *Basileus*, celui-là même que les Grecs des anciennes républiques donnaient au roi de Perse et aux autres dynastes barbares, et qui emportait dans leur esprit cette nuance de mépris que les Romains attachaient

au mot *Rex*. Ce titre avait fini, à Byzance, par prendre la place de ceux d'*Imperator*, de *Princeps* et de *Caesar* qu'avaient portés les chefs du haut-empire, mais dont aucun ne répondait plus à la réalité. Rien que la substitution de ce vocable aux anciens suffirait à indiquer qu'une profonde révolution politique et ethnographique s'était accomplie, que l'État byzantin était autre chose que la continuation de l'État romain, que le commandement avait passé d'une race à une autre, du peuple conquérant du monde au plus cultivé des peuples conquis. A la vérité, celui-ci avait oublié son ancien nom : les Byzantins se donnaient à eux-mêmes le nom de *Romains*; et ils réservaient celui d'*Hellènes* à leurs ancêtres païens et même aux païens de toute catégorie qui pouvaient encore se rencontrer dans le monde, par exemple aux Slaves idolâtres du Péloponèse. Au fond, ce nom de Romains leur convenait encore mieux que celui d'Hellènes, car la population de l'empire était loin d'être toute hellénique. Tout au plus si les Grecs de race y formaient la majorité; sans parler des *thèmes* ou provinces de langue italienne, la péninsule des Balkans était à moitié slave; celle d'Asie Mineure était à moitié arménienne, arabe ou turque. Or ce qui faisait le lien entre tous ces peuples, c'est que tous professaient la même religion que l'empereur, s'efforçaient, sans toujours y parvenir, de parler la même langue, voyaient en lui l'héritier des Césars de l'ancienne Rome. L'empire byzantin n'était pas l'expression politique d'une nation; il était une création artificielle, gouvernant vingt nationalités différentes et les réunissant dans cette formule : un seul maître, une seule foi. Il s'enorgueillissait d'une

pure fiction : l'héritage de Rome; mais il avait une force réelle : l'unité religieuse. Il s'appelait officiellement l'empire romain, bien que le latin, à partir du VIIe ou du VIIIe siècle, fût passé en Orient à l'état de langue étrangère, de langue morte. Nous l'appelons l'empire grec, parce que l'idiome hellénique était la langue de l'Église et de l'État. En réalité, c'était simplement un Saint-Empire, comme celui d'Allemagne, existant par et pour une religion. Plus simplement encore, c'était l'Empire, puisqu'il n'admettait la légitimité et même l'existence d'aucun autre. Il ne possédait pas d'armée nationale, puisqu'il n'y a jamais eu de nation byzantine. Tous les peuples de l'orient, parfois de l'occident, du midi et du nord, se rencontraient dans les camps du *Basileus*. Non seulement ses provinces italiennes, slaves, albanaises, roumaines, turques, arméniennes, arabes, lui fournissaient des recrues; mais, comme une bonne partie des troupes se composaient ou de mercenaires ou d'auxiliaires étrangers, elles présentaient une infinie variété au point de vue ethnographique. Sous les étendards de Justinien ont combattu des Slaves, des Goths, des Vandales, des Longobards, des Perses, des Maures. Dans l'armée que l'anti-césar Thomas réunit contre Michel II, nous voyons en outre des Indiens[1], des Égyptiens, des gens du Tigre et de l'Euphrate, des Alains, des Ibères et les contingents de toutes les tribus du Caucase. Au Xe siècle, apparaissent des éléments tout septentrionaux, Russes, Bulgares, Hongrois,

[1. Dans ces Indiens, mentionnés par le chroniqueur Genesios, il faut sans doute voir des nègres.]

Khazars; et, en même temps, des éléments tout occidentaux, car les auxiliaires vénitiens et amalfitains font prévoir les mercenaires français, anglo-saxons, allemands, espagnols de la période suivante. Les chefs de cette armée ne sont pas nécessairement des Grecs, pas même des natifs de l'empire; car l'eunuque Narsès était un esclave d'origine perse; parmi les autres généraux de Justinien, Pharas, qui vainquit en Afrique le roi des Vandales Gélimer, était un Hérule; Mundus, un Gépide; Chilbud, vainqueur des Slaves, un Slave; Péran, un roi d'Ibérie; Philemuth et Akoum, des Huns. Il en fut de même sous les successeurs de Justinien. Il y a plus : les empereurs eux-mêmes, très souvent, ne furent pas de race grecque; la dynastie qui commence par Justin et Justinien n'est sûrement point hellénique, car, avant de porter ce nom romain, le grand législateur s'appelait Upravda, son père et sa mère Istok et Beglenitsa : trois noms slaves [1]. Il y eut plusieurs dynasties arméniennes : d'abord celle qui porte effectivement ce nom dans l'histoire, et qui commence à Léon V; ensuite, celle qui porte le nom de *macédonienne* et qui commence avec Basile Ier, un autre grand législateur. Romain Lécapène, Nicéphore Phocas, Jean Zimiscès, sont des empereurs arméniens. Léon V, dit le Khazar, appartenait par sa mère à cette peuplade turco-finnoise des bords du Don.

[1. Il est aujourd'hui établi que l'origine slave de Justinien est un pur roman, et que la prétendue Vie de l'empereur, écrite par son précepteur Théophile et d'où vient cette légende, n'est qu'un faux audacieux, fabriqué au XVIIe siècle par le Dalmate Marnavich. Voir sur ce point les articles de J. Bryce dans l'*English historical Review* de 1887, et de Vassiliev dans le *Vizantijskij Vremennik* de 1894, et Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VIe siècle.*]

L'Empire était une institution cosmopolite, comme furent le Saint-Siège et le Sacré-Collège pendant toute la durée du moyen âge. C'était non la nationalité, mais la foi qui faisait le « Romain » de Byzance. De quelque race qu'on fût issu, il suffisait d'entrer dans le giron de l'Église pour entrer dans celui de l'État. Le baptême orthodoxe conférait le droit de cité. La Byzance chrétienne présentait, parmi tant d'autres, ce point de ressemblance avec la Byzance musulmane. On devenait « Romain » en embrassant le christianisme comme plus tard on devint Turc en professant l'Islam. Combien de grands-vizirs ou de pachas ottomans furent de naissance grecque, albanaise ou slave !

L'empereur byzantin procédait de quatre origines distinctes. De par la tradition, il était le successeur direct des Césars romains, l'*Imperator*, le chef militaire, et en même temps le législateur, la loi vivante. Grâce à la substitution des Hellènes aux Latins comme race dirigeante, il était devenu le *Basileus*, c'est-à-dire le chef de l'hellénisme. Sous l'influence toujours croissante des idées et des mœurs de l'Asie, son pouvoir avait pris la forme despotique : il était le Maître (*despotès*), l'Autocrate (*autocrator*), un homme de palais et de harem. Après le triomphe définitif du christianisme, il fut l'*Isapostolos* (semblable aux apôtres), comme le pontife de Rome s'appelle, dans nos vieux auteurs français, l'*apostole;* il était, en effet, l'apôtre armé, et, suivant l'expression du grand Constantin, l'*évêque des choses du dehors*. Il était, concurremment avec le patriarche, le chef suprême de la religion orthodoxe. En Orient aussi le patriarche et l'empereur, ce sont les « deux moitiés de Dieu ».

Les quatre personnages qui sont en lui, étant issus d'origines si différentes, entrent parfois en conflit et en lutte. Souvent l'homme du palais et du harem fait tort en lui à l'homme des camps, et Byzance a des empereurs fainéants. L'*Imperator* introduit dans la conduite de l'*Isapostolos* des procédés violents, lui prête sa main dure de militaire, oublie qu'il n'a pas, à lui tout seul, le dépôt de l'orthodoxie, et Byzance a des empereurs hérétiques, comme les ariens Constance et Valens, iconoclastes, comme les princes de la première maison arménienne et de la maison phrygienne, persécuteurs par zèle orthodoxe, comme Alexis Comnène, ou bien entrant en lutte avec le patriarche pour la primauté et donnant à l'Orient le pendant de la querelle des investitures d'Occident.

Le mal est qu'aucune de ces quatre origines n'a donné à la monarchie byzantine ce qui est l'essence même d'une monarchie : la fixité du droit de succession. La Rome des empereurs ne l'avait pas connu; elle n'avait jamais eu de dynastie impériale, parce que le principe de l'élection était censé être toujours en vigueur. L'hérédité du pouvoir n'est pas non plus une idée grecque. L'Orient asiatique ne suggérait aucun exemple qui pût faire loi : la succession des rois de Perse ou des khalifes de Bagdad, pour des raisons diverses, a été aussi incertaine et hasardeuse que celle des empereurs romains. Enfin l'idée chrétienne n'avait point pour corollaire essentiel l'hérédité de la couronne.

Il y avait plusieurs manières légales, à Byzance comme à Rome, de devenir empereur. La première, la primordiale, c'était l'élection par le sénat et le

peuple; mais à Byzance le sénat n'était qu'une assemblée de fonctionnaires et le peuple n'était qu'une tourbe. La seconde, c'était la naissance, et c'est ainsi qu'il y eut à Byzance des espèces de dynasties. La troisième, c'était l'adoption qui avait été pratiquée par les empereurs Nerva, Trajan, etc., l'adoption emportant, du vivant même de l'adoptant, une sorte d'association de l'adopté au pouvoir. La quatrième, c'était l'association sans l'adoption, système que Dioclétien avait inauguré à Rome, et dont Byzance offre nombre d'exemples.

Mais ni l'élection, ni la naissance, ni l'adoption, ni l'association ne constituaient un système solidement établi, universellement reconnu.

Dans toute l'histoire byzantine, le droit est très peu de chose, le fait est tout. Or le fait, c'est surtout l'usurpation pure et simple, par le complot de palais et de harem, par l'insurrection de la plèbe, par la révolte militaire. On a calculé que sur cent neuf empereurs byzantins qui régnèrent, seuls ou en association, d'Arcadius à Constantin Dragazès, trente-quatre seulement moururent dans leur lit impérial et huit à la guerre ou par quelque accident. En revanche, on en compte douze qui de gré ou de force abdiquèrent, douze qui finirent au couvent ou en prison, trois qu'on fit périr de faim, dix-huit qui furent mutilés ou qui eurent les yeux crevés, vingt qui furent empoisonnés, étouffés, étranglés, poignardés, précipités d'une colonne. Cela représente, en 1058 ans, soixante-cinq révolutions de palais, de rue ou de caserne, aboutissant à soixante-cinq détrônements. C'est par une de ces

soixante-cinq révolutions que se termine le livre de M. Schlumberger.

Cette instabilité du pouvoir tenait surtout à ce qu'à Byzance il n'y avait pas de sang royal, et qu'aucune maison, — à part une seule dont nous allons parler, — ne put durer assez longtemps pour que son origine eût le temps de se faire oublier. Or cette origine était presque toujours une usurpation : comment y trouver le principe d'une légitimité qui eût frappé d'illégalité toute tentative de révolution nouvelle? Le droit d'un empereur étant presque toujours incertain, tout le monde pouvait arriver à l'empire. Tout le monde est assez noble pour y prétendre. Qui donc se serait trouvé de trop modeste extraction pour ne pas aspirer à la pourpre? Léon I[er] avait d'abord été boucher; Justin I[er] était venu à Constantinople, pieds nus, la besace sur le dos, de son village de l'Illyricum; Phocas était un simple centurion quand il prit la place de Maurice; Léon III avait d'abord été artisan et gagne-petit; Léon V était né de parents arméniens chassés de leur pays pour leurs méfaits; Michel II et Basile I[er] avaient été palefreniers. Dès lors n'importe quel aventurier, n'importe quel soldat heureux pouvait être roi. Les supplices atroces qui, au Forum Amastrianum, déchiraient les conspirateurs malheureux ne décourageaient pas les autres; on pouvait toujours espérer être plus habile ou mieux servi par la fortune.

## II

Le souverain de Byzance procédait, à certains égards, de l'*Imperator* de Rome; mais à Byzance, le

caractère civil du pouvoir tend à prévaloir sur le caractère militaire. L'empire, suivant l'expression de Finlay, cesse d'être « la propriété des légions avec l'empereur pour agent comptable ». La prépondérance passe des hommes d'épée aux hommes de loi, d'église, d'administration, de palais, de harem; les armées sont fréquemment commandées par des eunuques. Dès le v^e siècle, Léon I^er, tout Isaurien (c'est-à-dire presque un barbare) et tout militaire qu'il fût, formulait ce vœu : « Puisse la solde de nos troupes revenir toujours à des docteurs ! » Nous sommes loin de Septime-Sévère, dont les dernières paroles à ses fils furent : « Faites tout pour les soldats ». — Sans doute, la situation dangereuse de l'empire imposait souvent aux empereurs l'obligation de commander en personne les armées : beaucoup de souverains furent avant tout de vaillants soldats; mais presque tous les princes guerriers étaient des hommes nouveaux, arrivés par la force, obligés de se soutenir par la victoire. Dès que la dynastie paraît fondée, si le danger extérieur n'est pas trop pressant, l'empereur délègue le commandement des armées : ni Léon VI, ni Constantin Porphyrogénète, par exemple, le fils et le petit-fils du belliqueux Basile I^er, ne firent suspendre à la porte de leur palais le bouclier, la cuirasse d'or et le glaive qui annonçaient leur prochain départ pour l'armée. Toute cette maison macédonienne, à part le Bulgaroctone, fut une lignée de princes lettrés et sédentaires. Il s'était même répandu la croyance à une prétendue loi du Basileus Théophile, interdisant aux empereurs de paraître à l'armée. Sous cette dynastie, qui compta aussi des règnes de femmes,

les exploits militaires furent accomplis non par les souverains légitimes, non par les *porphyrogénètes*, issus du sang de Basile Ier, mais par des empereurs qui s'étaient imposés à ceux-là comme tuteurs, comme associés, comme maris des princesses porphyrogénètes, et qui, ayant leur fortune à faire, ou leur intrusion à justifier, se battaient comme des soldats. Tels furent Romain Lécapène, Nicéphore Phocas, Jean Zimiscès, Romain Argyre, qui régnèrent sans que la dynastie légitime fût détrônée. En règle, le pouvoir impérial est surtout un pouvoir civil. Les cérémonies du palais, sur lesquelles Constantin VII a publié une compilation infiniment détaillée, n'ont pas du tout le caractère militaire. Sur les monnaies, les empereurs nous apparaissent rarement sous l'armure, presque toujours avec les insignes de l'autorité pacifique : les longs vêtements, le globe du monde, la main de justice, la croix, le code.

Le pouvoir impérial était despotique, et cependant survivait encore le souvenir des temps où le premier des Augustes n'avait été que *princeps*, le prince d'un sénat dans une république. De là, dans la langue officielle, un mélange singulier de jargon servile et de phraséologie républicaine. Depuis Dioclétien, les empereurs avaient emprunté aux despotes de l'Orient ces insignes royaux qui avaient été un objet de mépris et de haine pour les anciens Romains : le diadème et le trône. Leurs sujets s'intitulaient leurs *esclaves* (*douloi*). On se prosternait devant eux, on baisait leurs pieds. Pour donner un ordre, ils n'avaient pas besoin de parler : il leur suffisait de faire un signe imperceptible, « de la paupière », dit *le Livre des cérémonies*. On ne parlait d'eux, ils ne parlaient d'eux-

mêmes qu'en termes abstraits : « Votre Majesté, Notre Royauté ». — La litanie des épithètes fastueuses accolées à leur nom rivalisait de servilité avec celles que les Orientaux prodiguaient à leurs shahs, à leurs sultans, à leurs khalifes. Les statues des empereurs étaient honorées comme celles des saints : c'était même ce qui rendait si difficile aux princes iconoclastes de trouver de bonnes raisons contre les images des bienheureux. Le haut fonctionnaire ou le général victorieux qui recevait une lettre impériale, écrite à l'encre de cinabre et munie de la bulle d'or, avant de l'ouvrir, la portait à son front, à ses yeux, à ses lèvres, comme font les esclaves des sultans. Sans doute, la religion enseignait que l'empereur était mortel comme les autres hommes; l'expérience le prouvait; mais c'était comme homme, non comme Basileus, qu'il était mortel. Justin, successeur d'Anastase, annonçant aux soldats la fin de son prédécesseur, disait : — « Notre maître, *en tant qu'homme*, vient de mourir ».

Le pouvoir du prince était absolu et s'étendait sur tout, même sur la religion. Les lois, il les faisait et les défaisait, étant la loi vivante. Le prince avait autorité sur les modes. Le vieux Michel Stratiotique édicta une loi pour obliger les citoyens à porter la coiffure qui avait été en vogue au temps de sa première jeunesse. Théophile, devenu chauve, promulgua une Novelle enjoignant à tous de se raser la tête. Léon VI, intervenant dans l'art culinaire, interdisait de se nourrir du sang des animaux. Codinus déclare que l'empereur a le droit de changer la signification des mots : rien ne l'empêchait d'être le tyran des syllabes, comme essaya de l'être notre

Chilpéric. Du reste, n'a-t-on pas dit des rois et des reines de la Grande-Bretagne qu'ils peuvent tout, excepté changer en homme une femme?

A côté de ces théories absolutistes, on est tout étonné de retrouver dans les écrivains byzantins les vieux mots classiques de liberté, d'esclavage, de tyrannie. Ils continuent à parler le langage de Démosthène et de Cicéron. Les empereurs eux-mêmes ne font nulle difficulté d'en user. Justinien changeait le nom du Pontus Polemoniacus, parce que Polémon avait été « un tyran ». Après la reconquête de l'Afrique, il félicitait en ces termes ses nouveaux sujets : « Ils doivent savoir de quelle dure servitude ils ont été affranchis et de quelle liberté ils ont été dotés sous notre heureux empire ». Mais qui ne voit que tous ces vocables ont changé de sens? La barbarie, avec sa liberté anarchique, voilà l'esclavage; les institutions romaines, despotiques, mais nationales, voilà la liberté. Hors de la romanité, hors de l'empire, il n'y a que servitude et abjection. C'est ce que fait très bien entendre ce passage de Lydus : « Il est contraire à la liberté romaine d'avoir un maître : les Romains ne doivent obéir qu'à un Basileus ». — Michel II, marchant contre l'usurpateur Thomas, exhorte ses soldats « à être des hommes, à ne pas prostituer à un exécrable tyran leur liberté ». Théophile, quand il obligeait ses sujets à se raser la tête, se proposait de « restaurer chez les Romains la vertu de leurs ancêtres »; c'est avec la sanction du fouet qu'il travaillait à réaliser cette libérale pensée, sans crainte de voir un Brutus sortir de ce retour à la coiffure républicaine,

Byzance continuait à avoir son sénat, ses consuls,

ses curies. Léon VI fut le premier qui s'avisa d'en prononcer l'abolition; mais ses trois Novelles n'amenèrent aucun changement dans la réalité, car il y avait longtemps que la révolution s'était opérée. Réforme grammaticale et non point politique. C'étaient des lois abrogées de fait, tombées en désuétude, « errant vainement autour du sol légal, » qu'il prenait la peine d'abroger. Désormais, nous apprennent ces Novelles, il n'y aura plus de sénat, de consuls, de curies, « car la majesté impériale s'étant arrogé les attributions sénatoriales, le sénat est devenu inutile »; il en est de même pour les consuls; en un mot, « les choses civiles se sont transformées, et tout dépend désormais de la sollicitude et de l'administration de la majesté impériale ».

Voilà donc la théorie de l'absolutisme byzantin formulée en son extrême rigueur. Mais nous ne cessons de marcher de contradiction en contradiction. Après comme avant Léon VI, il y eut à Byzance un sénat : tout au plus si la Novelle 78 a eu pour effet de lui retirer le pouvoir législatif. L'empereur avait beau, en principe, être l'auteur de la loi : elle le limitait et le contenait. Si le Coran a pu parfois servir de frein au despotisme, combien mieux la loi romaine avec sa majesté et sa clarté souveraines! En principe, c'était l'empereur qui légiférait; en réalité, un corps de jurisconsultes, imbus de la tradition et qui, sous les souverains les plus ignares et les plus ineptes, sous un Michel l'Ivrogne aussi bien que sous un Basile le Grand, gardaient intact le dépôt de la doctrine, opposait aux caprices et à la mobilité du prince la fixité du droit écrit. Le sénat n'est rien, et il est tout. Les successeurs de Léon VI con-

tinuent à soumettre à l'approbation de cette haute assemblée les lois les plus importantes; ils lui demandent des juges pour les grands procès politiques; aucun avènement d'empereur, fût-ce à la suite d'un complot ou d'une révolte militaire, qui ne réclame la sanction du sénat, au même titre que le consentement du peuple et la bénédiction du patriarche. Presque toutes les grandes charges sont aux mains de familles sénatoriales ou donnent accès dans le sénat. Il est ce que les Russes du XVIII[e] siècle appelaient la *généralité*, c'est-à-dire la réunion des généraux et des chefs de service. Il est le centre de ralliement de l'aristocratie byzantine, car à Byzance il y avait une noblesse, noblesse administrative, il est vrai, mais dont les membres trouvaient dans les charges mêmes qu'ils tenaient de l'empereur, dans l'importance qu'il leur avait conférée, des moyens de lui résister. Ils savaient, comme nos vieux parlementaires français, présenter des remontrances, apporter une sage lenteur à l'exécution des ordres qu'ils désapprouvaient, opposer au torrent du caprice la force d'inertie, amener l'empereur à résipiscence, ou, lorsque sa tyrannie était tout à fait débridée, lui préparer dans l'ombre un successeur.

En second lieu, il y avait un clergé, groupé autour du patriarche et du Saint-Synode, et qui, malgré sa sujétion, possédait une autorité immense. Il supportait, il tolérait beaucoup, mais sa condescendance avait des limites. A l'occasion, il se rencontrait des hommes comme Théodore le Confesseur, comme Théodore le Stigmatisé, comme le patriarche Nicolas, qui protesta contre les quatrièmes noces de Léon VI, comme le patriarche Polyeucte, qui blâma

ouvertement le mariage de Nicéphore Phocas avec la femme de son prédécesseur et ensuite flétrit les assassins de ce même Nicéphore.

Ainsi, le clergé et la noblesse, le Saint-Synode d'une part, le sénat de l'autre, c'est, comme dans notre ancien régime, le droit des parlements et le droit des assemblées du clergé limitant le despotisme d'un Louis XIV.

En troisième lieu, il y avait les résistances armées des tribus montagnardes, des peuplades éloignées, chez lesquelles il n'était point prudent aux percepteurs de taxes illégales et aux agents du despotisme de trop se hasarder.

Enfin, il y avait à Constantinople une opinion publique. Même dans les temps calmes, où le peuple n'était pas en humeur de révolutions, elle savait se faire entendre. Par une sourde agitation, des rumeurs, même des clameurs (*kataboéseis*), elle forçait un Michel III à se donner pour collègue Basile I^er^. Le plus souvent elle se manifestait par des mots piquants, des épigrammes qui couraient la ville. On en affichait sur le socle des statues : ainsi dans la Rome des papes sur le piédestal de Pasquino. Quand Michel Stratiotique entreprit de faire revenir les modes de sa jeunesse, comme il était en même temps un grand bâtisseur, il ne pouvait remuer une pierre dans Byzance sans qu'on racontât qu'étant enfant il avait en jouant perdu un osselet et que c'était pour le retrouver qu'il bouleversait les pavés. Le peuple donnait des sobriquets parfois peu aimables à ses maîtres : Constantin *Copronyme* (parce qu'il avait souillé les fonts baptismaux), Michel *le Calfat*, Michel *l'Ivrogne*. Quand Alexis

Comnène fut battu par Robert Guiscard, sa fille nous apprend qu'il fut chansonné dans toute la ville; partout on répétait le mot de son ennemi : « Je l'ai amené dans la gueule du lion ». — Quand la goutte empêchait ce même Alexis de marcher contre les Turcs, dans tous les cabarets et dans tous les salons de la ville, on mettait la chose en comédie : les uns se déguisaient en médecins complaisants, d'autres en courtisans qui se confondaient en génuflexions, celui-ci en empereur qu'on portait doucement dans une litière, ceux-là en barbares qui, en son absence, faisaient le diable à quatre. Byzance avait sa comédie politique et ses *soties* comme l'Athènes d'Aristophane, comme le Paris des confrères de la Basoche. Même les libellistes ne respectaient pas ce que le bon Louis XII entendait qu'on respectât : « l'honneur des dames ». Que de chansons n'a-t-on pas faites contre Théodora, la femme de Justinien! L'écho en est venu jusqu'à M. Sardou.

Le prince était bien obligé de compter avec le peuple, avec la plèbe. S'il quittait sa capitale pour se rendre à l'armée, il faisait ses recommandations au préfet de la ville. Celui-ci devait : 1° s'assurer que le blé ne manquerait pas, car rien comme la disette ne dispose aux émeutes; 2° surveiller ces nouvellistes qu'Anne Comnène nous représente, comme ceux de La Bruyère, discutant les plans de campagne, indiquant les manœuvres à faire contre l'ennemi, plaçant ici les auxiliaires dalmates et là les mercenaires albanais, bloquant les places et jetant des ponts sur les rivières; 3° punir ceux qui répandaient les mauvaises nouvelles, démentir celles-ci dans des proclamations au peuple annon-

çant que « l'empereur et l'armée se portaient bien »; 4° au besoin parler, mais très vaguement, d'une dépêche qui serait venue du camp, de renseignements apportés par un voyageur, de bulletins de victoire attendus d'un instant à l'autre.

De là, aussi, pour amuser le peuple, toutes ces fêtes civiles et fêtes ecclésiastiques, les théâtres et les jeux de l'Hippodrome, les processions où l'empereur jetait l'argent à poignées, les banquets monstres, semblables aux *congiaria* de Rome, auxquels s'asseyaient tous les citoyens, les solennités des triomphes, où défilaient les émirs et les khans vaincus, les prisonniers slaves ou sarrasins, les machines de guerre, les chameaux, les éléphants conquis sur l'ennemi. Afin d'attacher le peuple à la dynastie, on fondait des hospices pour les vieillards, des hôpitaux pour les malades, des greniers à blé que le cérémonial obligeait l'empereur à visiter en grande pompe une fois par an. Romain Lécapène faisait fermer de planches les portiques où s'abritaient les *lazzaroni* de la capitale. L'impératrice Irène dégageait les objets que les indigents avaient été obligés de mettre en dépôt aux monts-de-piété de l'époque. D'autres souverains rachetaient les billets souscrits par les citoyens pauvres et en faisaient un feu de joie sur une des places publiques : double largesse pour les créanciers et pour les débiteurs. D'autres délivraient les prisonniers pour dettes, ou les captifs emmenés chez les barbares. Aucun moyen de popularité n'était négligé. Le plus sûr était celui qu'employait Théophile et qui consistait à parcourir incognito, comme son contemporain Haroun-al-Raschid, les rues de la capitale, à écouter

les plaintes du peuple contre les fonctionnaires, à lui rendre prompte et sévère justice. Comme saint Louis sous le chêne de Vincennes, Théophile jugeait en personne dans la Phialè, Basile Ier dans le Genikos, le césar Bardas à l'Hippodrome. Le droit de pétition était un des droits imprescriptibles du peuple de Byzance : le prince recevait lui-même les suppliques du plus humble de ses sujets ou se faisait remplacer dans ce soin par le préposé aux requêtes. Quand l'empereur montait à cheval pour parcourir la ville, « les tambours battaient, les trompettes sonnaient, les clairons d'argent des *buccinatores* déchiraient l'air, et tout le peuple était averti de venir présenter ses pétitions à l'empereur » (Codinus). Dans les processions les plus solennelles, le Basileus s'arrêtait pour écouter ce qu'on avait à lui dire et prendre les papiers. La justice qu'il rendait était souvent une justice à l'orientale, à la turque. Théophile surtout est célèbre par des traits de ce genre : les bouffons de l'Hippodrome, dans une pantomime, révélèrent un vol commis par un haut fonctionnaire; celui-ci fut à l'instant brûlé vif sur une des places de Byzance. On voyait, représentées en airain, les deux mains qu'il fit couper à un marchand qui avait usé de fausses mesures. On montrait un four où il fit jeter un boulanger qui trompait ses clients. Un fonctionnaire qui, en élevant de plusieurs étages son palais, avait ôté l'air et le jour à la chaumière d'une vieille femme, fut fouetté, rasé, et sa maison donnée à la plaignante. Plus le châtiment était soudain, violent, disproportionné à la faute, plus il frappait l'imagination des masses et plus le justicier en devenait populaire. Il fallait aussi que

le prince sût, à l'occasion, se condamner lui-même comme il condamnait les prévaricateurs. Un courtisan avait fait présent d'un magnifique cheval à Théophile; pendant une procession, une vieille femme s'avance hardiment, saisit le cheval par la bride et déclare qu'il lui a été volé. Le prince descend, restitue le coursier et continue la route à pied. Pour conserver la mémoire de ce trait qu'eût admiré le meunier de Sans-Souci, le cérémonial prescrivit que désormais le cheval monté par l'empereur serait toujours suivi d'une file de chevaux tout sellés : si le prince était encore forcé à restitution, il n'aurait plus le désagrément de se retrouver simple piéton. Six siècles après l'aventure, l'usage s'observait encore.

Le peuple avait son rôle dans toutes les cérémonies de la ville et de la cour. Il y était représenté par les quatre factions des Verts, des Bleus, des Rouges, des Blancs. Ces factions étaient des espèces de gardes nationales, chargées de faire la haie sur le passage de l'empereur, de l'acclamer et de chanter des hymnes, en s'accompagnant sur les orgues d'argent. Elles étaient armées de piques et de boucliers : l'ambassadeur italien Luitprand, que les mauvais traitements reçus de Nicéphore Phocas mettaient de fort méchante humeur, nous dépeint ces miliciens sous les plus fâcheuses couleurs, vêtus de haillons galonnés, les pieds nus, les armes toutes rouillées. C'était tout ce qui restait de ces *factions* célèbres qui avaient agité l'Hippodrome et l'empire, livré bataille à Justinien. C'était cela qui représentait le peuple romain, mais dompté, domestiqué, réduit à un rôle de parade, ne poussant que des cris rythmés

et réglés par les maîtres des cérémonies. Quelquefois aussi apparaissait un autre peuple, celui qui prit d'assaut le palais de Michel le Calfat et lapida ce prince dans la rue.

Après avoir défini l'empire une monarchie absolue et l'empereur un autocrate, il était bon d'indiquer les limites que les institutions, les mœurs, l'opinion et les faits apportaient au despotisme [1]. C'était une monarchie absolue, mais tempérée par des chansons, comme dans la France de Mazarin, et aussi par le régicide, comme dans le Stamboul des sultans ou le Pétersbourg de Paul Ier.

## III

Il convient d'insister sur le caractère religieux de la royauté byzantine ; assurément il se retrouve aussi dans les royautés européennes, surtout dans la royauté française, et même, hors de la chrétienté, dans les monarchies de l'Orient; mais à Byzance, ce caractère religieux présente des nuances qui ne se rencontrent nulle part ailleurs. Les potentats de l'ancien Orient, de l'ancienne Égypte, étaient sur la terre les incarnations de la divinité, Mithra ou Osiris; ils étaient issus des dieux, étaient eux-mêmes des dieux; ils recevaient après leur mort et parfois de leur vivant les honneurs divins. Les dynasties du ciel et de la terre se confondaient; parmi les radjepoutes de l'Inde, les uns descendent du soleil et les

[1. Sur la constitution byzantine, on lira avec intérêt le récent travail de Bury, *The constitution of the later Roman empire*. Cambridge, 1910.]

autres de la lune; les rois de Perse étaient frères de ces deux astres, et l'empereur de la Chine est fils du ciel. Sur les bords du Tibre, la déesse Rome, c'est-à-dire la Patrie, s'était incarnée dans un homme, et le peuple romain s'était fait César.

L'empereur se laissa d'abord élever des autels qu'il partageait avec la déesse de Rome, comme Auguste à la place des Terreaux de Lyon; puis il en accepta pour lui seul. Quiconque insultait à sa statue, même à son effigie empreinte sur les monnaies, était sacrilège. Sacrilège aussi le conspirateur politique : le crime de lèse-majesté impliquait un crime contre la religion. Rien d'étonnant si les poètes s'obstinaient à placer l'empereur encore vivant dans le ciel, entre deux signes du zodiaque; s'il se parait du nom et des attributs de Jupiter ou d'Hercule, comme Dioclétien et Maximien; si le plat de champignons d'Agrippine faisait de Claude un habitant de l'Olympe, et si Vespasien, railleur devant la mort, disait : « Je sens que je deviens dieu ». Tout trépas d'empereur était une *apothéose*, dans le sens étymologique du mot, même quand elle était une *apokolokynthose*.

Oui, mais tous ces rois de Perse ou d'Égypte, tous ces empereurs de Rome étaient des païens : ceux de Byzance étaient des chrétiens. Ils se réduisirent donc à être les représentants et les vicaires de Dieu. Ainsi firent les souverains musulmans, pour la même raison, se contentant d'être « l'ombre d'Allah sur la terre ». Le Basileus ne pouvait être dieu, mais seulement un prêtre. Il aspira donc aux honneurs non plus de l'apothéose, mais du sacerdoce. Constantin savait ce qu'il voulait dire en se proclamant

l'évêque des choses du dehors. Les pères du concile de Chalcédoine disaient à Marcien : « Tu es à la fois prêtre et empereur, vainqueur à la guerre et docteur de la foi ». Léon l'Isaurien, signifiant au pape Grégoire III ses décrets iconoclastes, les motivait ainsi : « Attendu que je suis roi et prêtre ». Les premiers successeurs du grand Constantin, pour assister aux offices, franchissaient les portes de l'iconostase, pénétraient dans le saint des saints et trônaient parmi le clergé. Saint Ambroise fut le premier qui, à Milan, enjoignit à Théodose de repasser les portes sacrées et de se tenir parmi les laïques. Le prince se soumit, alléguant qu'il n'avait pas prétendu empiéter sur les droits des clercs, mais que tel était l'usage à Byzance. Et en effet, revenu dans sa capitale, comme il s'asseyait à l'église parmi les laïques, le patriarche Nectaire l'invita à reprendre sa place dans le sanctuaire, à *ecclésiastiser* (ἐκκλησιάζειν) parmi les clercs. La différence entre l'esprit de l'église latine et celui de l'église grecque s'accuse ici bien nettement. Les successeurs de Théodose n'eurent affaire qu'à l'église grecque; ils ne conservèrent cependant pas sans contestations leur place de l'autre côté de la cloison aux icones d'or. Justinien Rhinotmète fit décider ceci par le concile *in Trullo* : « Il n'est permis à aucun laïque de pénétrer dans le sanctuaire; cette défense ne concerne pas l'empereur, quand il veut offrir ses présents à Dieu, suivant l'usage ». L'usage nous apparaît solidement établi au x^e^ siècle, dans les *Cérémonies* de Constantin Porphyrogénète. L'important pour l'empereur était de ne pas rester un simple fidèle : pour obtenir cette distinction, il se soumit à faire de riches offrandes chaque fois qu'il pénétrait

dans le sanctuaire; pour la justifier, il accepta les titres et les fonctions les plus humbles de la hiérarchie ecclésiastique. Il n'ambitionne plus d'être évêque comme Constantin, pas même d'être prêtre; il se contente d'être *lecteur*, diacre ou sous-diacre. C'est à ce titre que les secondes noces lui sont interdites; mais il jouit de prérogatives que n'ont point les laïques. Il touche à la nappe de l'autel et peut y poser les lèvres, non pas au milieu comme le prêtre, mais au bord comme les clercs d'ordre inférieur. Il prend lui-même le pain consacré et communie avec les prêtres. Lecteur, diacre, sous-diacre, il lit l'*Épître* à l'*ambôn*, porte l'évangile dans ses mains, reçoit du patriarche l'encensoir et en encense la sainte table. Il allume les cierges, change la nappe de l'autel, époussette celui-ci avec un éventail en plumes de paon. On sait que nos rois de France avaient le privilège de communier sous les deux espèces et de prendre part à certaines cérémonies du rituel : nos Capétiens étaient chanoines de Saint-Denis et abbés de Saint-Martin de Tours. Pour les empereurs byzantins, l'acceptation de titres inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique constituait une déchéance; sans parler des ambitions de Constantin, ils ne pouvaient oublier que le titre de souverain pontife avait été celui des empereurs païens, dont ils se considéraient comme les successeurs.

L'Église leur permit de prendre leur revanche sur d'autres points. Elle a fait de l'intronisation de l'empereur une cérémonie religieuse, un sacrement. Tandis que l'élection à l'empire n'était plus qu'une vaine formule, que la coutume des ancêtres était abolie, que la volonté ou le consentement des sujets

étaient supposés, c'est Dieu même qui remplaçait le peuple et le sénat d'autrefois. C'est lui qui était censé *élire* (χειροτόνειν) le prince; c'est le Christ qui est le grand électeur, et l'empereur, parmi ses titres, porte celui d'*élu* de la Trinité, nommé par le suffrage (*pséphos*) du Roi des rois. Sur les monnaies byzantines, on voit fréquemment une main qui, au-dessus de la tête du Basileus, sort d'un nuage pour bénir et pour élire. Quand l'empereur a été, à la mode des barbares, élevé sur un bouclier et a reçu ainsi l'investiture militaire, on procède au couronnement, cérémonie civile et surtout religieuse. Où se fait ce couronnement? Sous les premiers empereurs, c'est en général dans quelque salle du palais; puis, quand on sent la nécessité d'imprimer à la dignité impériale un caractère de plus en plus sacré, c'est dans une église, c'est même presque uniquement dans Sainte-Sophie, parmi les chants religieux, les flots d'encens et la plus grande pompe ecclésiastique qui se puisse imaginer. Ce n'est plus par la main de l'empereur lui-même, mais par la main du patriarche, que la couronne, prise sur l'autel, est posée sur la tête impériale. Enfin, quelque confusion que présentent parfois les textes et malgré le silence du *Livre des cérémonies*, on peut affirmer que l'empereur recevait l'onction. Siméon de Thessalonique le dit expressément : « Le patriarche fait la croix, avec l'huile sainte, sur le front du prince, en mémoire de celui qui est le Roi de l'univers et qui, par cette imitation de sa propre onction, le constitue en puissance sur la terre... L'huile, versée en forme de croix par le patriarche, montre que c'est le Christ qui fait l'onction. »

Ce sacrement, que l'Église a créé pour l'empereur, qui le marque du sceau de Dieu, sinon au même titre que l'évêque ou le prêtre, du moins à un titre égal, donne à sa personne un caractère particulièrement auguste. Rappelons-nous que le sacre de Reims rendait nos rois inviolables, et que Jeanne d'Arc pensait avoir fait du dauphin un roi, uniquement parce qu'elle lui avait ouvert, les armes à la main, le chemin qui conduisait à la sainte ampoule. Il fallut toute l'instabilité des institutions à Byzance pour que le même résultat n'y fût pas obtenu. Déjà cependant l'empereur élu de Dieu, oint de Dieu, prenait une autorité considérable : il cessait de n'être que la créature des légions, ou d'un peuple d'émeutiers, ou d'intrigues de sénat et de palais, pour devenir vraiment un roi. Les *factions*, dans leurs acclamations rythmées, le proclamaient saint (*hagios*). C'était en Dieu qu'il régnait; les inscriptions monétaires portent : « N.., en Christ, le Roi éternel, roi des Romains ». Il régnait par Lui, sous son œil, sous sa main : de là, cet œil qui, sur les médailles, prend quelquefois la place de la main qui élit et bénit. Il a reçu de Lui mission, comme disait le grand Constantin, « de dissiper et balayer l'erreur, de l'orient à l'océan britannique, d'instruire et de ramener à Dieu le genre humain ». Oui, le genre humain; car il n'est pas seulement le souverain de Byzance; il est le maître de l'Univers (*kosmicos autocrator*), le maître de toute la Terre habitée (*oikouménè*); il est le monarque *œcuménique*, comme est œcuménique l'Église elle-même. Non seulement la Grèce et l'Asie, mais l'Italie, l'Espagne, les Bretagnes, les Gaules, lui appartiennent légalement :

aucune usurpation d'empereur ou de roi barbares n'a pu prescrire ses droits. L'autocrate grec aurait parfaitement pu tenir à l'ambassadeur de Charlemagne le propos que lui prête, en se gaussant, le moine de Saint-Gall : « Pourquoi ton prince se fatigue-t-il à guerroyer contre les Saxons?.. Je te les donne, prends-les, ainsi que le pays qui leur appartient. » De même qu'il n'existe qu'un Dieu, il n'existe sur terre, pour les choses temporelles, qu'un vicaire de Dieu : le Basileus. Bien plus, il est Dieu autant qu'un homme, autant qu'un chrétien peut l'être : à certains jours il fait le personnage du Christ. A la fête de Pâques, nous dit M. Schlumberger, il se montre à ses sujets dans le costume de Jésus ressuscité, « avec des bandelettes dorées autour du corps, qui représentent celles du Christ dans le tombeau, les cuisses enveloppées dans un linceul, les sandales dorées aux pieds, avec le sceptre crucigère dans une main, et dans l'autre l'*akakia*, sachet d'étoffe de pourpre, enveloppé dans un sac de soie et plein de la poussière des tombeaux ». Autour de lui de hauts dignitaires, en nombre égal à celui des apôtres, vêtus de costumes semblables, portent aussi la croix dans leurs mains.

Mais enfin l'empereur n'était Dieu que par procuration et non plus de son propre chef comme les empereurs païens. Il n'était Christ que par l'onction du Christ et comme son élu. Le véritable empereur de Constantinople, c'est Jésus : combien de monuments iconographiques nous représentent le *Christos Basileus* avec la couronne, le costume et tous les insignes impériaux! Sous les premiers empereurs, les monnaies représentaient d'un côté l'effigie du

prince régnant, de l'autre une Victoire à laquelle succéda bientôt une croix supportée par des degrés. Puis devient fréquente la légende : « Jésus-Christ vainqueur ». Sur les médailles de Léon VI, le revers porte l'effigie de la *Théotokos* (Mère de Dieu), qui partage ainsi avec l'empereur les honneurs monétaires. Sous Romain Lécapène, les empereurs (ils étaient alors quatre ou cinq associés) sont d'un côté, et, de l'autre, assis sur le trône impérial, pieds nus, la main levée pour enseigner et bénir, la tête environnée d'un nimbe, le Christ « Roi des rois ». Sous Romain II et Nicéphore, les puissances du ciel empiètent plus encore sur les puissances de la terre : au revers, le Christ aux pieds nus continue à occuper le trône; sur la face, l'empereur est en partage avec la Théotokos. Enfin, sous Zimiscès (qui sans doute avait conscience de son usurpation), l'empereur disparaît complètement : d'un côté, l'effigie du Christ; de l'autre, cette légende : « Jésus-Christ, Basileus des Romains ». C'est seulement sous les héritiers légitimes, Constantin VIII et Basile II, que les princes reparaissent sur la face, laissant ordinairement le revers à Celui dont ils se reconnaissent les lieutenants. Dans les réceptions d'ambassadeurs, à côté du trône occupé par l'empereur, il y a un trône vide : c'est celui du vrai Roi. Les envoyés barbares amenés au pied de l'estrade sont moins impressionnés par la majesté du Basileus visible que par le mystère de ce trône vide et de ce Basileus invisible. Quelquefois, sur le siège non occupé, on place un Évangile ouvert, cette loi suprême des Byzantins; ou bien quelque image révérée, comme celle d'Édesse, après qu'on l'eut reconquise en Asie.

De même que le Basileus règne par le Christ, c'est par lui qu'il gouverne. Basile Ier apprenait par des songes envoyés d'en haut la solution des affaires difficiles. « Quoi d'étonnant, disait-il, si ceux qui exercent le pouvoir sur le monde comme un sacerdoce (*litourgia*), et qui accomplissent un ministère (*diakonia*) vraiment divin, reçoivent de la Providence une direction vers le salut et apprennent d'elle les choses futures? » Inspiré de Dieu, possédé de l'Esprit Saint, le Basileus donnait des ordres comme la sibylle antique rendait des oracles : *thespisma*, dans le langage officiel, est synonyme de décret impérial.

C'est aussi par le Christ que le Basileus était victorieux. On n'entrait en campagne qu'après avoir pris l'avis du ciel : Alexis Comnène plaçait sous la nappe de l'autel deux plans d'opérations militaires, passait la nuit en prières et, au matin, prenait celui des deux plans que la Providence lui mettait sous la main. Jean Zimiscès, sur le point de marcher contre les Russes, visitait les églises et avec la plus entière conviction demandait à la sainte Sophia, la Sagesse divine, de lui envoyer un ange pour marcher en tête de l'armée. Ce qui précédait les légions, ce n'étaient pas des drapeaux militaires, une impériale bannière : c'était l'image de la Vierge conductrice, ou celles de saint Michel, des saints Théodore, de saint Georges. Marie était non seulement la conductrice, mais le « collègue des généraux » (*systratégos*). Héraclius clouait des images de la Vierge au grand mât de ses navires et faisait porter la vraie croix à l'avant-garde de son armée. Le chant de guerre, par lequel s'animaient les troupes, c'étaient des hymnes, le cantique

de Moïse au passage de la Mer Rouge, les psaumes de David, ou bien le *Staurikon*, le chant de la croix. Leur cri de guerre, c'était : « Christ vainqueur! » Les exhortations des empereurs et des généraux, c'étaient des sermons. Quoi de plus naturel, puisque tout ennemi de l'empire était nécessairement un ennemi de Dieu et qu'en dehors de la romanité, il n'y avait que des infidèles, comme les musulmans et les païens, des hérétiques, comme les manichéens, et, à partir du XIe siècle, des schismatiques, comme les peuples latins? Basile Ier ne se faisait pas scrupule de demander à la Vierge la faveur de percer de trois traits la tête de son ennemi, l'hérétique Chrysochir. Avait-on remporté la victoire, on l'attribuait à une intervention divine : c'était saint Démétrios qui avait sauvé Thessalonique, saint André qui avait fait lever le siège de Patras, saint Théodore qui avait vaincu les Russes à Dorostol (Silistrie). La Vierge conductrice avait fait merveille contre les Arabes, l'image d'Édesse contre les Perses. Le *maphorion* (scapulaire ou mantille) de la Mère de Dieu, plongé dans les flots du Bosphore, avait soulevé la tempête dont la flotte russe fut engloutie. Aussi, quand on célébrait le triomphe à l'Hippodrome, c'était la Théotokos qui paradait dans le char attelé de chevaux blancs, tandis que l'empereur suivait à pied, portant une croix sur l'épaule.

Les lois de l'empire régissent l'Église, et les décrets des conciles sont obligatoires dans l'empire. L'hérésie, l'apostasie, le sacrilège sont crimes d'État; la rébellion contre l'empire est un sacrilège : se révolter, c'est « lever le talon de l'apostasie ». Contre les rebelles, on emploie à la fois le glaive temporel

et l'excommunication. Une Novelle de Constantin VII est intitulée : « De l'anathème contre les apostats, » c'est-à-dire les conspirateurs. M. Schlumberger nous montre Nicéphore Phocas anathématisé lorsqu'il fit son *pronunciamiento* pour s'emparer du trône : « ses os ne devaient pas reposer dans le tombeau ». Mais cette même arme de l'anathème, quelques jours après, lorsqu'il eut reçu l'onction sainte, se tournait contre ses adversaires.

Comme l'empereur est l'image de Dieu, l'empire doit être l'image du ciel. « Quand nous montrons dans la puissance impériale cet ordre et cette harmonie, nous dit l'auteur du *Livre des cérémonies*, nous représentons en miniature l'ordre et le rythme que le Démiurge a mis dans l'univers. » L'empire, c'est donc la reproduction terrestre de la cité de Dieu. Il est l'État chrétien par excellence; romanité et chrétienté sont synonymes. L'idée religieuse est si bien la dominante de cette monarchie que la distinction du civil et de l'ecclésiastique y est impossible : en quoi il diffère des royaumes d'Occident et se rapproche des monarchies khalifales. Entre l'Église et l'État, il n'y a pas lutte, mais harmonie, presque confusion. Il n'y a pas de honte pour le patriarche à être nommé par l'empereur, ni pour l'Église à être subordonnée à l'État, car l'État est à peine laïque. Ce n'est point une main profane que l'empereur étend sur elle quand il entreprend de la réformer : c'est elle-même qui se réforme par l'un de ses membres. Les princes les plus religieux, les plus étroitement dévots, comme Basile Ier ou Nicéphore Phocas, ne se font aucun scrupule de restreindre les abus du droit d'asile ou de limiter les possessions des couvents.

La hiérarchie civile de Byzance s'appelait la sainte hiérarchie. L'empereur conférait une fonction ou une dignité comme il eût administré un sacrement : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, ma majesté, qui me vient de Dieu, te crée patrice ». Pour recevoir ce sacrement administratif, il fallait être en état de grâce, prêt à communier, et avoir la crainte du Seigneur. A Byzance, l'état de grâce aurait été l'état normal des consciences d'employés.

Les lois se promulguaient au nom du « Seigneur Jésus-Christ, notre maître ». En tête du code Justinien, à la place où dans nos codes modernes se trouverait l'exposé des principes, il n'est question que de la Trinité, de la foi catholique et des interdictions portées contre l'hérésie.

L'existence que l'étiquette byzantine imposait à l'empereur était vraiment une vie pontificale, pour emprunter une expression de Christine de Pisan à propos de la cour de Charles V. Son costume civil rappelait celui des prêtres; dessous, une longue chlamyde blanche qui est l'aube de notre clergé; par-dessus, une sorte de longue chasuble couvrant les épaules et les bras, étincelante d'or et de pierreries, rigide et pesante comme une chape. La couronne, surmontée de la croix, est presque la tiare du patriarche et des métropolites de l'Église orientale; de cette couronne descendent, le long des deux joues, les *praependulia*, pendeloques ou rivières de diamants et de pierreries qui se rejoignent sous le menton. Le Basileus, ainsi accoutré, ne montre presque pas de visage, presque pas de mains, presque pas de chair, comme la Théotokos et les saints des icones, dont l'image est cachée sous une croûte

d'or et de gemmes. Ainsi immobilisé, emmailloté, étouffé, écrasé sous ce lourd et splendide appareil, le Basileus, assis roide sur le trône de Salomon, les mains occupées par les insignes impériaux, ne peut faire un mouvement; il s'offre aux hommages des courtisans et à la piété du peuple dans une sorte d'immobilité hiératique, comme une idole d'Orient, parmi les flots d'encens et les chants d'église. Une étiquette plus rigide que ses vêtements, fixée dans les plus infimes détails par le *Livre des cérémonies*, l'emprisonne plus étroitement encore. Elle lui dicte l'emploi de chaque jour de l'année, de chaque minute de la journée. Elle prescrit la forme de la couronne ou du vêtement qu'il doit porter dans chaque cérémonie. Ses changements de costume sont aussi fréquents que ceux du patriarche officiant en grande pompe à Sainte-Sophie. Tantôt, il portera le diadème impérial, et tantôt la *krinonia*, décorée de lis en l'honneur de la Vierge. Il couvrira ses épaules tantôt du *sagion* et tantôt du *tsitsakion*, du *dibétésion* ou du *scaramangion* aux fourrures précieuses. Il se chaussera des brodequins de pourpre ou des sandales dorées. Tous ces changements s'opèrent derrière un voile tendu par des eunuques et par la main de ceux-ci; car personne autre qu'eux ne peut mettre la main à cette toilette sacrée. Quand l'empereur s'agenouille pour la communion, deux ostiaires (huissiers eunuques) relèvent des deux côtés son vêtement sacerdotal, comme cela se pratique pour les agenouillements du prêtre officiant. Ces draperies, ces couronnes, qui participent à la sainteté des cérémonies dont elles relèvent l'éclat, ne sont pas déposées ensuite dans une garde-robe profane; on les

conserve dans les sacristies ; on les étale sur l'autel de Sainte-Sophie, on les suspend aux voûtes du temple. C'est l'église qui est le vestiaire du Basileus. Si les rois barbares convoitent ces oripeaux augustes, on devra leur répondre qu'ils ont été apportés au grand Constantin par des anges du ciel, et que des maladies effroyables puniraient les sacrilèges qui oseraient s'en revêtir.

Le Basileus passe sa vie au milieu des cantiques, des psaumes, des processions. L'enceinte de son palais renferme moins d'appartements que d'églises. Sa salle du trône est pleine de reliques : la verge de Moïse, la vraie croix, etc. Sa salle à manger, sa chambre à coucher, sont décorées des images gigantesques, sur fond d'or, du Christ sévère ou de la Théotokos impassible. Le *papias* ou concierge du « Palais gardé de Dieu » est un clerc. Les portes sont les *portes saintes*, et, comme celles de l'iconostase, qui ne s'ouvrent pendant l'office qu'à de certains moments, elles ne roulent sur leurs gonds qu'à de certaines heures et se referment ensuite pour dérober aux profanes les mystères de l'intérieur. Tous les mois, on procède en grande pompe à la bénédiction de la demeure impériale ; et, à travers les *triclinia* (salles à manger), les *cubicula* (chambres à coucher), les *kœtones* (salons ou boudoirs), on promène les saintes icones. Le Basileus est dans son palais le commensal de Dieu, de la Vierge, des bienheureux et des anges [1]. En revanche, il a dans les églises son appartement à lui, sa toilette, comme le

[1. Sur ce palais impérial, on consultera, outre le livre de Labarte, le travail récent d'Ebersolt, *Le grand palais de Constantinople et le Livre des cérémonies*, Paris, 1910.]

*Metatorion* de Sainte-Sophie ou des Saints-Apôtres. L'empereur est chez lui dans la maison de Dieu, comme Dieu dans la maison de l'empereur.

On cite l'étiquette de la cour de France sous Louis XIV et ces cérémonies qui constituaient comme un « culte du roy ». Combien ce caractère de culte est plus marqué dans les pratiques de la cour byzantine ! Le même mot, *offikia*, sert à désigner les cérémonies ecclésiastiques et les cérémonies auliques ; Codinus et le Porphyrogénète les décrivent dans le même ouvrage. La même formule sert à donner, pour les unes comme pour les autres, le signal de la fin. A l'issue de la messe, on dit : *Ite missa est;* au palais, dans un grec barbare ou un latin corrompu, l'empereur dit au préposé : *Apelthe, poièson minsas.* Sous Louis XIV il y avait, au lever du roi, les *entrées;* à Byzance, cela s'appelle les *vela* (voiles ou levers de rideau). Dans un ordre immuable, le préposé introduit successivement les patrices, les magistri, les protospathaires et spathaires, les *hypati* (consuls), les stratores, les comtes, les candidats, puis les foules, sans cesse grossissantes, des officiers de terre et de mer et des fonctionnaires de tout ordre.

C'est encore le cérémonial qui détermine à quel jour l'empereur doit aller s'agenouiller à l'église des Saints-Apôtres devant les tombes de ses prédécesseurs ; se plonger, en *lention* ou chemise brodée d'or, dans le *natatorion*, piscine sacrée de Sainte-Marie des Blachernes ; visiter le monastère de la Source, hors des murs, ou quelque autre sanctuaire ; présider, dans son palais, à la fête des vendanges ou aux folies disciplinées du carnaval byzantin.

Avec une vie aussi sacerdotale, aussi occupée de représentation et d'offices, aussi accaparée par les prêtres et les dignitaires du palais, aussi minutieusement réglée par un rituel auguste et compliqué, est-il étonnant que la plupart des empereurs aient perdu toute initiative et toute énergie, que les Héraclius, les Basile I[er], les Nicéphore Phocas, les Zimiscès, les Basile II, aient été à Byzance des exceptions?

Encore n'avons-nous pas indiqué l'entrave la plus forte à toute activité : la vie du gynécée, l'influence des femmes, en particulier de l'impératrice.

## II

## L'IMPÉRATRICE BYZANTINE[1]

### I

Qu'était-ce, à Byzance, qu'une impératrice, une *Augusta*, une *Basilissa?* A priori, toutes les origines dont procédait la civilisation byzantine conspiraient à rendre nul le rôle politique de la femme. L'idée romaine faisait d'elle une éternelle mineure, lui interdisait le forum, ne permettant la rue qu'à la courtisane, enfermant la vierge noble ou la *matrona* dans son palais, ne l'en laissant sortir qu'en litière fermée, assignant pour unique domaine à son activité l'administration de sa maison et les ouvrages d'aiguille. L'idée grecque, non moins sévère, la condamnait à la reclusion du gynécée. L'idée orientale ajoutait au gynécée des grilles, des voiles, le sabre des eunuques, et le transformait en harem. Dans la Russie moscovite, le harem s'appelle le *terem*, à l'étage supérieur de la maison, et le voile s'appelle la *fata*. Mais les grilles, les voiles, les lois, les mœurs, les préjugés n'ont pu, ni dans la Rome

[1. On peut lire à ce propos Diehl, *Figures byzantines*, 1re série, le chapitre intitulé : *La vie d'une impératrice à Byzance*.]

républicaine ou impériale, ni dans la Grèce de Périclès et des successeurs d'Alexandre, ni dans la Moscou des tsars, ni dans quelque pays d'Orient que ce puisse être, retirer toute action à la femme. Cette action y a été plus indirecte ou plus dissimulée qu'en Occident, mais à peine moins énergique. La Grèce alexandrine a eu Roxane. Rome a eu les Julie et les Agrippine, et les princesses syriennes, « mères des légions, mères des camps », qui lui donnèrent quatre empereurs, et Hélène qui assura le triomphe du christianisme dans l'empire. L'Asie a connu les Nitocris, les Sémiramis, les Parysatis. L'Égypte a été gouvernée par Hatasou, fille et sœur des Thoutmès, et par Cléopâtre. La Syrie a obéi à Zénobie, l'Inde à des begums; la Turquie a subi les caprices des Roxelane et des sultanes-validés. A Moscou, la tsarévna Sophie, dissimulée derrière le double trône de ses deux frères, a dirigé la diplomatie et les armes russes, frayant ainsi la voie aux impératrices du XVIII[e] siècle.

A Byzance il en fut de même. Cela commence par Pulchérie, la fille aînée d'Arcadius. A quatorze ans, comme son père venait de mourir et que son frère n'était qu'un petit enfant, le préfet Anthémius la salue Augusta et lui remet le pouvoir. Pour se consacrer plus entièrement aux soins du gouvernement, elle fait vœu de virginité et engage ses sœurs à l'imiter. Elle administre au nom de son frère Théodose II, veille à son éducation, travaille à en faire un prince pieux et appliqué, mais sans réussir à vaincre sa paresse et sa frivolité. Elle le marie à Athénaïs, fille du philosophe athénien Léontios.

Celle-ci est une lettrée, une dilettante de dévotion,

qui traduit en vers une partie de l'Ancien-Testament, fait des pèlerinages aux lieux saints et en rapporte de précieuses reliques, entre autres le portrait « authentique » de la Vierge par saint Luc. Naturellement, les deux belles-sœurs ne peuvent s'accorder, et Pulchérie, cédant à la passion de son frère pour sa femme, se retire de la cour. L'impératrice ne jouit pas longtemps de son triomphe : elle avait un faible pour Paulin, le maître des offices. Un jour, un pèlerin venu d'Asie offre à Théodose une pomme d'une grosseur et d'une beauté extraordinaires. Le galant empereur en fait présent à sa femme ; la tendre impératrice l'envoie aussitôt chez Paulin; celui-ci, voulant faire sa cour au prince, lui apporte le cadeau. Théodose, fort surpris, demande à sa femme ce qu'elle a fait de la pomme. « Je l'ai mangée », répond-elle sans hésiter. Théodose insiste : elle jure sur la tête de l'empereur qu'elle a dit la vérité. Paulin, quoiqu'il pût être innocent, fut exilé, puis cruellement supplicié. L'impératrice obtint la permission de se retirer à Jérusalem. Elle y commit sans doute de nouvelles frasques, car le comte Saturnin reçut l'ordre de mettre à mort deux ecclésiastiques, dont les visites à l'Augusta furent jugées trop fréquentes. Pour se venger, elle fit assassiner Saturnin, tomba dans une disgrâce plus complète, fut dépouillée des honneurs impériaux et acheva ses jours dans l'obscurité [1].

Pulchérie avait repris l'influence sur son frère, et, avec elle, toute l'autorité. A la mort de ce prince, elle donna la couronne avec sa main au sénateur

[1. Sur Athénaïs, voir Diehl, *Figures byzantines*, 1re série.]

Marcien, un vaillant soldat, lui faisant jurer que, malgré son titre d'époux, il respecterait sa chasteté. Elle termina sa vie dans les bonnes œuvres, et de ce couple exemplaire l'Église fit une paire de saints.

La fille de Léon I^er^, Ariadne, créa successivement deux empereurs : son premier mari, Zénon l'Isaurien, sur la tête duquel elle fit placer la couronne par les mains de leur fils encore en bas âge; puis son second mari, Anastase le Silentiaire, qu'elle n'admit à l'empire et à son lit qu'après qu'il eut signé une profession de foi orthodoxe. Dans l'intervalle, la veuve de Léon I^er^, Vérine, avait essayé de faire aussi valoir son droit à transmettre le pouvoir et avait couronné son frère Basiliskos. Celui-ci fut battu par les partisans d'Ariadne, bloqué dans une église, d'où il sortit sous la promesse qu'il serait épargné; l'engagement fut tourné, car l'usurpateur fut jeté avec sa femme et ses enfants dans une citerne où on les laissa mourir de froid et de faim. Cette énergique Ariadne n'était pas tendre. Elle avait eu à se plaindre de son premier mari, Zénon, qui gouvernait mal et était sujet à des accès d'épilepsie : on prétend qu'elle profita d'un de ces accès pour le faire enterrer vivant; lorsqu'on ouvrit son tombeau, quelque temps après, on trouva le cadavre tordu par les convulsions de la faim et ses bras à moitié dévorés.

L'histoire de Théodora, la fille du montreur d'ours Akakios et la femme du grand Justinien, est trop connue pour que nous y insistions.

Sophie, nièce de Théodora, avait épousé Justin II, le successeur de Justinien. A la mort de son mari elle comptait, elle aussi, pouvoir disposer de l'empire.

Elle avait jeté les yeux sur Tibère, auquel elle voulait offrir la couronne avec sa main. Par malheur, quand Tibère eut été proclamé, l'Augusta apprit qu'il était déjà marié. Elle parut se résigner, obtint qu'on lui laissât les honneurs impériaux avec la jouissance d'un palais; mais ensuite elle complota contre l'ingrat et fut réduite à la vie privée.

Une fille de ce même Tibère, à la mort de son père, assura la couronne à Maurice. Elle vit, après l'usurpation de Phocas, son mari et ses cinq fils égorgés; elle-même, avec ses filles, fut jetée dans un couvent; accusées de conspirer contre le tyran, elles furent torturées et mises à mort.

Héraclius, qui vengea sur Phocas le meurtre de Maurice et de tous les siens, subit l'influence de sa mère Épiphania. Il eut successivement deux femmes; l'une, Eudokia, qui mourut en lui laissant une fille et un fils appelé Constantin le jeune; l'autre, Martina, qui était sa cousine germaine par sa mère, et qui joua un grand rôle. Elle fut une marâtre pour les enfants du premier lit, fit couronner, du vivant de son mari, son fils Héracléonas. Celui-ci était difforme, comme ses frères, étant tous nés d'un mariage incestueux suivant les lois de l'église grecque. Martina fut cependant obligée d'exécuter le testament de son mari, qui léguait l'empire conjointement à Constantin le Jeune et Héracléonas. Le premier ne tarda pas à mourir et, sous le nom du second, elle prétendit exercer directement le pouvoir. Les sénateurs s'indignaient d'obéir à une femme qu'ils auraient voulu voir se renfermer dans le gynécée. Le généralissime des armées d'Asie accusa Martina d'avoir empoisonné son beau-fils, et, au

nom des enfants de celui-ci, fit un *pronunciamiento*. Martina et Héracléonas furent déposés, traduits devant le sénat, qui les jugea coupables. L'une eut la langue coupée, l'autre les yeux crevés.

Après l'extinction de la famille d'Héraclius, avènement de la dynastie isaurienne avec Léon III. Le second empereur de cette dynastie, Constantin Copronyme, épousa la fille du khagan des Khazars, baptisée sous le nom d'Irène. Le troisième, Léon IV, n'étant que prince impérial, épousa une Athénienne également nommée Irène. On ne sait rien sur la famille de celle-ci; mais elle allait être un des plus grands souverains de Byzance[1]. Du vivant de son mari, elle avait déjà sa politique à elle. Léon IV avait adopté les principes des iconoclastes; mais dans le gynécée impérial les images proscrites et leurs défenseurs étaient recueillis et honorés. Un jour l'empereur trouva chez sa femme des tableaux de sainteté; il la disgracia et fit mettre à la torture les officiers du palais qu'il accusait de complicité dans cette dévotion séditieuse. Restée veuve en 780, gouvernant l'empire au nom de son fils Constantin, âgé de dix ans, Irène dompta les complots et les rébellions avec une énergie impitoyable. Elle entra en relations avec Charlemagne et essaya d'obtenir de lui une de ses filles, Rothrude, pour le jeune Basileus. Le règne d'une femme était nécessairement celui des eunuques. L'un d'eux, Théodoros, est envoyé pour réprimer la rébellion du gouverneur de Sicile; un autre, Jean, est vainqueur des Arabes; un troisième, Staurakios, soumet les tribus slaves de la Hellade et

[1. Sur Irène, voir Diehl, *Figures byzantines*, 1re série.]

reçoit les honneurs du triomphe à l'Hippodrome; un quatrième, Élysée, est chargé de l'ambassade à Charlemagne et enseigne à Rothrude la langue grecque et les manières de la cour. Le grand acte d'Irène, qui fut sa revanche sur la tyrannie de son défunt mari, la revanche du sentiment féminin sur l'idée iconoclaste, que soutenaient encore le sénat et les chefs militaires, ce fut la convocation du fameux concile de Nicée : il rétablit le culte des images.

Le fils d'Irène avait déjà vingt ans et continuait à se montrer d'une docilité exemplaire. En 788, le projet de mariage avec Rothrude ayant été rompu, elle le força d'épouser une fille du thème arméniaque, nommée Maria. Ce mariage semble avoir émancipé Constantin; nous le voyons conspirer contre sa mère et l'eunuque Staurakios, le confident et le généralissime de la Basilissa. Avertie par Staurakios, elle fit de vertes remontrances à son fils, s'emporta jusqu'à le frapper au visage, lui enjoignit de se tenir renfermé dans le palais, exigea des troupes le serment de n'obéir qu'à elle seule. La garnison de Constantinople y consentit; mais les légions du thème arméniaque, obéissant peut-être à quelque appel de la jeune impératrice, s'y refusèrent et prirent les armes. La révolte s'étendit : partout les soldats, las d'obéir à une femme, s'insurgèrent contre leurs officiers et demandèrent à grands cris Constantin. L'émeute devint une révolution.

Staurakios fut tonsuré et exilé, Irène se retira dans un château fort avec ses richesses, et Constantin gouverna. Il gouverna fort mal, se fit battre par les Bulgares, et le sentiment de sa propre incapacité

ou le revirement de l'opinion publique le portèrent à rappeler Irène et même Staurakios. Les affaires n'en allèrent pas mieux : les Bulgares furent encore vainqueurs; les quatre oncles paternels du jeune empereur conspirèrent et eurent les yeux crevés ou la langue coupée; les Arméniaques, qui naguère lui avaient rendu le pouvoir, se soulevèrent contre le rappel de Staurakios; il fit aveugler leur chef et répudia sa femme Maria, suspecte d'avoir pris part aux menées de ses compatriotes. Un second mariage, avec une certaine Théodote, *cubiculaire* ou femme de chambre d'Irène, amena une nouvelle brouille avec sa mère. Celle-ci se jeta dans le parti des mécontents, distribua de l'argent et provoqua une révolution qui renversa son fils. Pour mieux prendre ses sûretés contre le prince détrôné, elle employa le moyen qui était classique à Byzance et que l'influence grecque avait fait adopter dans la Gaule carolingienne : on lui creva les yeux. L'opération se fit avec tant de barbarie qu'il en mourut[1].

Irène règne de nouveau, et, ce que l'on n'avait pas encore vu à Byzance, ce n'est pas au nom d'un mari ou d'un fils, comme Pulchérie ou Martina, c'est en son propre nom. Elle n'est plus impératrice, mais *empereur*, comme Marie-Thérèse fut le *roi* des Magyars. Ses Novelles portent comme en-tête : « Irène, grand Basileus et Autocrator des Romains ». De nouveau le pouvoir est délégué à des eunuques, Staurakios et Aétius. Le règne de cette princesse usurpatrice, souillée du sang de son fils, ne fut pas

[1. Il semble au contraire que Constantin VI survécut et acheva sa vie dans l'obscurité.]

sans gloire. Charlemagne rechercha sa main, et le pontife de Rome travaillait à ce mariage, qui eût refait l'unité de l'Église chrétienne et de l'empire romain. A la fin, l'aristocratie byzantine fut soulevée d'un nouveau sentiment de révolte contre le règne d'une femme. Profitant d'une maladie d'Irène, alors retirée dans sa campagne d'Éleuthère, sept patrices formèrent un complot et proclamèrent l'un d'eux, le grand-logothète Nicéphore. Irène, arrêtée dans sa villa, obtint seulement de se retirer dans un couvent qu'elle avait bâti dans une île voisine de Constantinople. Bientôt Nicéphore, craignant qu'elle ne sortît une seconde fois de sa retraite, l'exila dans Lesbos. Elle y mourut après quelques mois de captivité, absoute par l'Église orthodoxe, qui s'obstinait à ne voir en elle que la restauratrice du culte des images, « la pieuse Irène d'Athènes ».

Un rôle analogue, sous la dynastie phrygienne, fut dévolu à Théodora, fille d'un officier du thème de Paphlagonie et femme de l'empereur Théophile. Ce prince, comme ses trois prédécesseurs, détruisait partout les images et faisait brûler les mains aux moines qui les peignaient. De nouveau, l'orthodoxie proscrite trouva un refuge dans le gynécée impérial, auprès de la vieille impératrice Euphrosyne et de la Basilissa Théodora. Celle-ci faillit être trahie une première fois par un nain du harem qui parla au Basileus des « belles images » de l'Augusta; elle réussit à persuader à l'empereur que son bouffon avait pris des miroirs pour des tableaux, et l'indiscret fut fouetté. Un autre jour, une des filles de l'empereur lui raconta qu'Euphrosyne, après avoir distribué des friandises aux petits enfants, leur

faisait baiser des poupées (*ninia*) qu'elle tenait cachées sous son lit.

Ces poupées ne demandaient qu'à sortir du gynécée et de dessous le lit de l'impératrice douairière pour reparaître sur tous les autels de l'Orient. Le premier soin de Théodora, quand la mort prématurée de son mari la laissa régente sous le nom de son fils, fut de convoquer le concile de Constantinople (842), et, comme celui de Nicée, il rétablit le culte des images. Le patriarche iconoclaste fut déposé et reçut deux cents coups de fouet; les évêques tremblèrent, les moines et le bas clergé exultèrent; les confesseurs, les martyrs du règne précédent, les pieux artistes aux mains brûlées reparurent à la cour. L'un deux, Théophane, sur le front duquel le défunt empereur avait fait imprimer au fer rouge des vers injurieux, fut invité à une sorte de banquet des victimes que présidait l'impératrice. Celle-ci exprimait le regret devant Théophane de ne pouvoir effacer de son front ces traces de la persécution : « Non! non! s'écria-t-il, j'ai juré à votre mari que je les lui ferais lire devant le tribunal de Dieu, et je lui tiendrai parole ». Théodora n'avait pas intérêt à ce que le prince dont elle tenait le pouvoir fût voué à un anathème éternel. Toute en larmes, elle supplia le martyr d'oublier son injure, l'assurant que son mari s'était rétracté à ses derniers moments et avait baisé les saintes images. L'Église accepta ce pieux mensonge : elle consentit à prier pour l'âme de l'empereur et à faire espérer à sa veuve qu'il serait sauvé, sinon par ses mérites, au moins par ceux de sa femme. Le règne de cette autre Irène fut aussi fameux que celui de la première : son général-

eunuque Théoktistos fut battu en Crète par les Arabes, mais les Bulgares se convertirent à la religion de Byzance et l'on essaya d'évangéliser les tribus manichéennes ou idolâtres de la péninsule des Balkans. La Basilissa, qui, déjà du vivant de son mari, exerçait le commerce de mer et même faisait la contrebande, amassa un trésor considérable. Elle perdit le pouvoir par un coup d'État de son fils Michel. Il fit assassiner Théoktistos et enjoignit à sa mère de rendre ses comptes. Elle n'essaya pas de résister, mais elle pria le sénat d'assister à l'inventaire de son trésor et ensuite se retira dans un monastère. Si résignés que fussent désormais les Byzantins à l'autorité d'une femme, dès qu'une autorité masculine se révélait, la première n'avait qu'à disparaître.

Le fils de Théodora était Michel l'Ivrogne. Il ne mit pas plus de onze mois à dissiper les épargnes de sa mère et à faire fondre sa vaisselle d'or et d'argent. C'était un débauché de toute façon. Sa mère, pour l'arracher aux séductions d'une certaine Eudokia, la fille d'Inger, l'avait marié à une autre Eudokia, la fille du Décapolite. Il n'en continua pas moins à entretenir des relations avec la première. Pour les rendre plus faciles, il imagina de la marier à Basile le Macédonien, et ce futur fondateur d'une grande dynastie dut se prêter à la honteuse combinaison. On assurait même que les deux fils aînés de Basile, dont l'un devait être l'empereur Léon VI, n'étaient pas les enfants de leur père, mais ceux de Michel.

Léon VI a fait aussi beaucoup parler de lui, chapitre des femmes [1]. Ses Novelles, avec la dernière

[1. Voir Diehl, *Figures byzantines*, 1re série, le chapitre : *Les quatre mariages de l'empereur Léon le Sage.*]

énergie, proscrivent les troisièmes noces et les flétrissent : « Les brutes elles-mêmes, quand elles ont perdu leur femelle, se résignent au veuvage, à la différence des hommes qui, sans pudeur, procèdent à un second mariage et qui, non contents de ce péché, passent du second mariage à un troisième ». Or, si l'Église grecque a fait une sainte de Théophano, la première femme de Léon VI, c'est apparemment pour récompenser la résignation avec laquelle elle supporta les désordres de son mari. Quand elle mourut, l'austère législateur, après l'avoir pieusement ensevelie et avoir allumé autour de ses reliques un millier de cierges, s'empressa d'épouser Zoé, fille de Stylianos, avec laquelle il vivait depuis longtemps en état de concubinage. Zoé morte, il convola en troisièmes noces et épousa une certaine Eudokia. Enfin, veuf pour la troisième fois, il prit pour maîtresse Zoé Carbonopsina, et, quand elle fut mère d'un enfant mâle, en fit une Augusta. Celle-ci, devenue la tutrice de son fils Constantin VII, paraît avoir été d'une conduite irréprochable. Il en fut de même pour Hélène, l'épouse de ce savant empereur. Mais avec le fils de celui-ci, le futur Romain II, la chronique du harem s'enrichit de nouvelles histoires.

Ce sont précisément celles que nous raconte M. Schlumberger. Ce Romain, étant encore très jeune, avait été fiancé avec Berthe, fille naturelle d'Hugues, roi d'Italie. La jeune Italienne entra dans le gynécée impérial, mais mourut avant que le mariage eût pu être célébré. Le père et la mère de Romain autorisèrent alors son union avec une certaine Théophano, que Léon le Diacre déclare la plus

belle, la plus séduisante et la plus raffinée de toutes les femmes. Elle était née dans l'échoppe de son père, le cabaretier Cratéros (c'est-à-dire Grande-Coupe, un vrai sobriquet de marchand de vin). Son vrai nom n'était même pas Anastasie, mais plutôt Anastaso, un nom de servante. Où et comment Romain l'avait-il connue et par quel enchaînement de circonstances put-elle passer du cabaret paternel au gynécée du Palais-Sacré? C'est ce que nous ignorons. Ce ne sont pas les historiens officiels qui nous renseigneront à ce sujet, car voici ce que nous lisons dans le chroniqueur patenté : « L'empereur choisit pour son fils Romain une épouse de noble naissance, Anastasie, fille de Cratéros, et qui prit le nom de Théophano; le Basileus Constantin et l'impératrice Hélène se réjouirent d'avoir pu donner à leur héritier une fille d'une aussi vieille race. » Théophano, astucieuse, perverse, très intelligente, exerça une influence despotique sur son mari et même sur son beau-père. Dès lors, elle fit passer au second plan la mère et les sœurs de son mari. A peine le vieil empereur eut-il expiré et eut-il été pompeusement couché dans son sarcophage de porphyre rouge à l'église des Saints-Apôtres, Théophano exigea l'éloignement de l'impératrice-mère et de ses cinq filles. Le nouvel empereur résista en ce qui concernait sa mère, mais céda pour ses sœurs. Comme elles n'avaient point la vocation du cloître, ce fut un arrêt cruel que celui qui les chassait du palais paternel pour y faire place à une parvenue et qui les condamnait à échanger les joies du foyer, les splendeurs de la cour, les somptueux vêtements impériaux contre la reclusion dans un monastère et la robe

sombre des nonnes. Il fallut que les eunuques du palais les fissent entrer presque de force dans les litières de voyage. Par un raffinement de haine, Théophano leur avait assigné des retraites différentes : trois furent internées au couvent d'Antiochos et deux au monastère de Myrelæon. Le moine Jean avait été chargé de présider à leur prise de voile; il leur coupa les cheveux et leur adressa les plus touchantes exhortations. « Mais, nous dit le chroniqueur, le bon moine n'eut pas plutôt le dos tourné que les jeunes personnes, jetant leurs habits religieux, se refusèrent à les reprendre et se remirent à manger de la viande. »

La belle-mère annulée, les belles-sœurs exilées, Théophano restait maîtresse du Palais-Sacré. De son mari, déjà naturellement disposé à la paresse, elle fit un empereur fainéant : il vécut entouré d'eunuques, de bateleurs, d'histrions, de comédiennes et de chanteuses. Les excès de toute nature ruinèrent promptement sa santé. Il mourait à vingt-quatre ans, laissant Théophano veuve avec deux fils, Constantin et Basile, et deux filles, Théophano, qui devait épouser un jour Otton II d'Allemagne, et Anna, qui devait épouser le grand-prince de Russie, Vladimir. Autour d'une jeune Basilissa, les intrigues de palais reprirent de plus belle. L'eunuque Bringas s'arrogea une autorité tyrannique. Pour s'en affranchir, l'impératrice jeta les yeux sur Nicéphore Phocas, « domestique des Scholes d'Orient, » c'est-à-dire généralissime des armées d'Asie. Il possédait ce commandement presque comme un patrimoine, l'ayant reçu de son père le vieux Bardas et le partageant avec son frère Léon. C'était un Arménien, qui

avait passé sa vie dans les camps, fameux pour avoir reconquis la Crète sur les Arabes et pour avoir battu les émirs d'Alep et de Mossoul, aussi brave guerrier qu'habile capitaine, aimant avec passion son métier, soldat avant tout, de plus très religieux et d'une dévotion exaltée, chaste et sobre, s'exténuant de jeûnes comme un moine, faisant sa société d'ascètes et de pénitents, ne mangeant jamais de viande, ne buvant jamais de vin, couchant sur la dure avec un cilice. Ce cilice était un héritage de son oncle maternel, Michel Maléinos, mort en odeur de sainteté. Quelle sympathie avait pu porter l'un vers l'autre le montagnard inculte, le soldat rude et dévot, et l'impératrice raffinée et vicieuse? c'est ce qu'on sait assez mal. Nicéphore avait été le parrain d'un ou deux des enfants de Théophano et de Romain II. La beauté de la Basilissa avait fait sur lui une impression profonde. Il l'aimait et l'on prétend que, du vivant même de Romain, il avait eu avec elle des relations coupables. Elles durent reprendre quand il vint à Constantinople jouir des honneurs du triomphe pour ses victoires de Syrie. Bringas les soupçonna et fit mander le vainqueur au palais : Nicéphore estima plus prudent de se réfugier à Sainte-Sophie, où il était couvert par le droit d'asile. Puis il trouva moyen d'en sortir, reçut du patriarche et du sénat des pouvoirs exceptionnels et repassa en Asie pour se mettre à la tête de son armée victorieuse. Ses lieutenants, surtout son compatriote Jean Zimiscès, l'engagèrent à mettre fin au gouvernement de Bringas et à s'emparer de l'empire. Ses soldats lui chaussèrent de force les brodequins de pourpre, lui passèrent au cou le collier de commandement, le

hissèrent sur un pavois et crièrent : « Longue vie à Nicéphore Auguste ! » Un autre cri suivit celui-là : « *Eis tèn Polin!* (A la Ville !) » En peu de jours, l'armée d'Asie eut franchi le Bosphore, tandis qu'une insurrection contre Bringas éclatait à Byzance. Le nouvel empereur, en grand appareil militaire, entra par la Porte d'Or et se rendit à Sainte-Sophie, parmi les acclamations du peuple et des soldats. Là, le patriarche Polyeucte procéda, suivant les rites, au couronnement. Remarquons que Nicéphore n'usurpait point l'empire, car il s'était engagé par serment à respecter les droits des porphyrogénètes Constantin et Basile : il leur était simplement associé dans l'exercice du pouvoir impérial et devenait en outre leur tuteur. Les jeunes princes, avec leur mère, présidèrent, assis sur trois trônes d'or, à la cérémonie du sacre.

Au physique, M. Schlumberger, d'après les chroniqueurs, fait de Nicéphore le portrait suivant : « environ cinquante ans ; un teint olivâtre, hâlé par le soleil d'Asie ; des cheveux noirs, abondants et longs ; un regard pensif et triste, brillant d'un feu sombre sous d'épais sourcils ; le nez moyen et fortement busqué à son extrémité ; la barbe rare et courte, légèrement grisonnante ; de petite taille, gros, presque replet ; la poitrine et les épaules très larges ».

C'était ce quinquagénaire robuste et bien conservé que la gracieuse impératrice avait accepté pour époux et pour maître. Trente-quatre jours après la révolution, le mariage fut célébré suivant les rites accoutumés. La cérémonie fut un moment troublée par les scrupules du patriarche, qui imposa aux nouveaux époux la pénitence dont l'Église frappait

les secondes noces, et qui ensuite prétendit les obliger à se séparer, parce que Nicéphore avait tenu sur les fonts baptismaux les enfants de Théophano. Dans les idées du clergé grec, cela constituait un lien de parenté mystique ; l'union entre la mère et le parrain devenait un inceste. Heureusement il se trouva un prêtre pour affirmer par serment que le fait était faux, et le patriarche consentit à l'en croire.

M. Schlumberger a essayé, non sans quelque indiscrétion, de dépeindre la passion dont le nouvel empereur était épris pour sa souveraine d'hier :

Dès qu'il en avait fini avec les supplices renaissants de l'étiquette, il accourait au discret gynécée rejoindre sa belle et tant aimée Théophano. La créature superbe et câline savait chaque jour lui inspirer un amour nouveau, plus violent. Lui, si austère, si rude, dur aux autres et à lui-même, devenait auprès d'elle tendre et prodigue. Tous les chroniqueurs insistent sur les richesses dont il la comblait. Il ne savait assez l'accabler de dons sans cesse renouvelés. Bijoux précieux, pièces d'orfèvrerie, chefs-d'œuvre des joailliers de Byzance ou des plus renommés orfèvres d'Alep et de Damas, pièces de soie ou tapis de Perse à grand ramage, meubles et vaisselle d'argent, reliques très insignes enfermées dans des coffres très précieux, palais et villas sur le Bosphore, fermes en Asie, domaines de la côte de Thrace, chars d'apparat faits d'or, d'ivoire et de bois précieux, chevaux d'Arabie ou de Hongrie, eunuques de toute rareté, acquis à grands frais aux quatre coins du monde, rien n'était trop coûteux, rien n'était trop beau pour être offert par lui à sa Basilissa bien-aimée.

Peut-être y a-t-il lieu ici de conclure moins à la passion prodigue de Nicéphore qu'à l'avidité de

Théophano, qui entendait prendre sa large part dans le butin de l'empire.

Ce n'était point pour faire de Nicéphore un Brutus galant et un Caton dameret que les ordres de l'empire s'étaient accordés à lui décerner le pouvoir et que le patriarche Polyeucte avait toléré son mariage. C'était bon pour des empereurs légitimes, comme Constantin VII ou Romain II, de faire des rois fainéants : Nicéphore était tenu d'être avant tout un *imperator*, un chef des légions. Ses goûts et son tempérament l'y poussaient : nous le voyons presque aussitôt s'éloigner du gynécée et du palais, endosser l'armure comme au temps où il n'était qu'un simple officier, traverser avec ses soldats les déserts de sables, les pays de soif, les âpres défilés du Taurus et du Liban, conquérir la Mésopotamie et la Syrie, tandis que sa politique met aux prises, sur le Danube, les Bulgares et les Russes, et que ses lieutenants guerroient en Italie contre les vassaux révoltés et les envahisseurs tudesques.

Théophano se lassa-t-elle d'un époux qui n'était presque jamais auprès d'elle? Les victoires de Nicéphore ne purent-elles dissimuler les rides qui avec elles se multipliaient sur son front? Jugea-t-elle un peu sots les scrupules religieux qui le reprenaient de temps à autre, quand il recommençait à s'abstenir de viande, à jeûner et à coucher dans le cilice de l'oncle Maléinos? Trouvait-elle qu'il était aussi par trop un soldat, par trop dénué d'esprit, d'élégance, sentant par trop le harnais, trop rude de manières et trop brutal (un écrivain arabe assure qu'il la battait)? Craignit-elle que Nicéphore ne voulût dépouiller de la pourpre ses deux pupilles,

et l'affection maternelle la fit-elle passer sur toute autre considération? Ou bien une nouvelle passion pour un héros plus jeune de dix ans lui fit-elle oublier cette première inclination, dans laquelle étaient entrées tant de considérations politiques? Quoi qu'il en soit, un complot se forma contre Nicéphore; il eut pour chef celui qui avait le plus contribué à le faire empereur, son compagnon d'armes et son émule de gloire, Jean Zimiscès; l'impératrice connut la conspiration, l'encouragea et promit à Zimiscès d'être sa femme s'il la débarrassait de son mari. Elle était liée avec lui par une intrigue galante, comme elle l'avait peut-être été avec Nicéphore du vivant de Romain II. « Zimiscès, nous dit M. Schlumberger, pour s'unir à l'impératrice dans de criminels rendez-vous, avait à traverser chaque soir le Bosphore dans une barque et se perdre ensuite dans le dédale des bâtiments palatins, se confier à la discrétion d'eunuques et d'esclaves, courir le risque, dans le cas où l'intrigue serait découverte, de supplices atroces et d'une mort ignominieuse. » L'éternelle tragédie de Clytemnestre armant contre Agamemnon la main d'Égisthe se renouvela une fois de plus. Par une nuit de décembre, l'impératrice fit entrer les conjurés dans l'enceinte du palais et les cacha dans les appartements secrets. Elle-même se rendit auprès de Nicéphore pour l'occuper et endormir ses soupçons, lui persuada de laisser ouverte la porte de son *cubiculum;* elle l'épia quand il succomba au sommeil et donna le signal aux assassins. Sur le cadavre mutilé du vaillant empereur, Zimiscès chaussa les brodequins de pourpre, et les conjurés se répandirent dans le

palais en criant : « Longue vie à Jean Autocrator ! »

Théophano fut trompée dans ses calculs amoureux ou ambitieux. Zimiscès, une fois empereur, réfléchit. Il se dit apparemment qu'elle n'était plus jeune, qu'elle était mère de quatre enfants et veuve de deux maris; qu'elle n'avait pas de naissance et ne lui apporterait aucun droit; que ce n'était pas la peine d'affronter le courroux du patriarche Polyeucte, qui allait tonner contre les troisièmes noces; que, s'il fallait une expiation du régicide, il valait mieux qu'elle tombât sur Théophano que sur lui. Il refusa comme épouse celle qu'il avait convoitée comme maîtresse; et, délaissant la fille de Cratéros, il épousa Théodora, une vraie princesse, une Porphyrogénète, une fille de Constantin VII, jadis expulsée du palais par la jalousie de Théophano. Le patriarche Polyeucte exigea, pour couronner Zimiscès, que celle-ci fût éloignée du palais et les autres complices exilés : le nouvel empereur souscrivit à ces conditions. L'impératrice déchue fut reléguée dans l'île de Proti. Elle s'en échappa quelque temps après et vint accabler l'ingrat de reproches et d'injures, qui lui valurent seulement une captivité plus étroite.

Sous Zimiscès, sous le belliqueux Porphyrogénète Basile II, l'empire retentit du fracas des victoires; les camps ont la prépondérance sur le palais, et les femmes ne font plus parler d'elles. Après la mort de Basile et de son frère Constantin, de nouveau elles disposent de la couronne. La légitimité de la dynastie macédonienne, que n'avaient pu ébranler, qu'avaient au contraire confirmée les intrusions des Lécapène pendant la minorité de Constantin VII, les intrusions de Nicéphore Phocas et de Zimiscès

pendant la minorité de Basile et Constantin, est si bien établie désormais que le principe d'hérédité est reconnu même dans la personne des filles. On avait vu autrefois des empereurs s'associer des empereurs ou tolérer leur usurpation pour qu'ils les aidassent à soutenir le fardeau du pouvoir; maintenant ce sont des impératrices qui choisissent des maris pour parer aux mêmes nécessités. Constantin VIII n'avait d'autres héritiers que ses trois filles : Eudokia, qui se fit religieuse; Zoé, qui avait déjà cinquante ans, mais qui montrait du tempérament; Théodora, qui voulut rester vierge. Avant de mourir, cet empereur fit appeler un de ses meilleurs généraux, Romain Argyre; gracieusement il lui donna le choix ou d'avoir les yeux crevés ou d'épouser Zoé. Romain ne savait que répondre, étant déjà marié; sa femme le sauva en entrant dans un monastère. A la mort de son redoutable beau-père, Romain III se trouva prince-époux. Son rôle était de guerroyer contre les Sarrasins, tandis que Zoé, très jalouse de ses droits, gouvernait effectivement et tenait dans une étroite captivité sa sœur Théodora. Un caprice amoureux de Zoé abrégea les jours de Romain et donna aux Byzantins un nouveau maître. L'histoire en est tellement étrange, tenant à la fois du conte de Boccace et du drame shakespearien, elle jette une lumière si vive sur les mystères du Palais-Sacré, qu'il faut citer textuellement (toutefois en adoucissant les expressions par trop crues) le récit du chroniqueur Zonaras :

Romain se promettait une longue vie et un long règne; et, quoiqu'il fût déjà sexagénaire, il rêvait de transmettre l'empire à des successeurs issus de ses reins. Il ne pouvait se

persuader que l'impératrice, âgée de cinquante ans au moment de son mariage, fût impropre à lui donner des héritiers, et il travaillait ardemment à obtenir ce résultat. Même il usait de certaines drogues, obligeait sa femme à porter certaines amulettes qui pouvaient contribuer à la rendre féconde, l'impératrice se prêtant à tout avec la plus grande complaisance et ne répugnant pas aux formules magiques et aux incantations. Rien n'y fit, et, voyant qu'il ne pouvait réaliser ses vœux, n'étant guère d'ailleurs de complexion amoureuse, — l'âge contribuant encore à amortir ses feux, — et n'ayant jamais eu pour sa femme un goût très vif, Romain se prit à la négliger de plus en plus. Quelques années se passèrent; et, tandis que son éloignement augmentait pour l'impératrice, celle-ci, qui était d'un tempérament ardent et qui s'irritait d'être dédaignée, prit en haine son époux. Or Romain avait en son particulier un eunuque nommé Jean. Le frère de celui-ci, Michel, avait reçu de la nature une beauté ravissante. A la prière de Jean, le Basileus avait admis Michel parmi les serviteurs de sa chambre à coucher. La Basilissa s'éprit d'un amour très vif pour celui-ci, et la vue quotidienne de sa beauté l'enflammait d'une ardeur croissante. Auparavant elle haïssait l'eunuque Jean; maintenant elle le faisait venir à chaque instant, s'entretenait familièrement avec lui, l'accablant de questions sur son frère Michel. Comme cela se répétait souvent, l'eunuque, en homme avisé, comprit qu'elle était amoureuse de son frère. Il engagea celui-ci à la voir et, si elle lui faisait des avances, à ne pas craindre de la caresser, de l'embrasser et de l'étreindre. Que vous dirai-je de plus? Les deux amants en vinrent au fait, et les choses allèrent si loin que la passion de cette femme ne fut plus un mystère pour personne : on s'en entretenait non seulement dans le palais, mais dans les carrefours de Constantinople. L'empereur était seul à l'ignorer. Quand Romain était couché dans le même lit que l'impératrice, il ordonnait à Michel de chatouiller ses pieds à lui; mais qui croira qu'il ne touchait pas aux pieds de l'impératrice? L'empereur se faisait ainsi le complaisant et le concubin de leurs amours. A la fin, sa sœur Pulchérie

et d'autres encore lui révélèrent l'histoire et l'engagèrent à prendre garde. Il se contenta d'interroger l'inculpé et de lui demander s'il était vraiment l'amant de l'impératrice. Michel nia énergiquement, et Romain le força de confirmer ses dénégations par un serment. Michel n'ayant pas hésité à se parjurer, le Basileus se persuada qu'on avait calomnié ce bon serviteur. Or, du jour où il eut commis ce parjure, Michel fut, dit-on, en proie à une maladie affreuse. A certains moments, son esprit se dérangeait, ses yeux se convulsaient, tout son corps était pris de tremblements, jusqu'à ce qu'il roulât par terre. Puis il revenait à lui. Ces accès se produisaient fréquemment, parfois en la présence même de l'empereur, qui était pris de compassion pour lui, se persuadant d'autant plus que l'accusation était fausse, car un tel homme ne pouvait ni aimer ni être aimé. Quelques-uns prétendent que l'empereur pénétra le secret de leurs amours, mais que, sachant combien sa femme était ardente et folle, il toléra sa passion pour Michel, de peur qu'elle ne prît plusieurs amants. A la fin, il tomba lui-même malade, avec la figure enflée, l'air d'un mort, la respiration haletante et pénible, les cheveux lui tombant de la tête. On pensait que ce mal lui était venu d'un poison qu'on lui avait fait prendre. Un jour il entra dans le bain du palais, sans que personne portât ni soutînt ce moribond. C'est là que la tragédie s'accomplit : on dit que certains lui tinrent la tête longtemps sous l'eau et qu'on le rapporta presque mort sur son lit. Quand le bruit s'en répandit dans le palais, l'impératrice accourut, pleurante et gémissante, et ne se retira qu'après s'être assurée du décès, l'empereur ayant rendu, avec le souffle, un liquide tout noir. Alors elle employa tous ses efforts à placer Michel sur le trône impérial. Vainement ses serviteurs, qui avaient été les ministres de son père, lui conseillèrent de laisser au moins passer quelque délai. Elle ne voulut entendre à rien, et se hâta au contraire d'en venir à ses fins, stimulée surtout par l'eunuque Jean, frère de Michel. Jean, lui parlant en secret, ne cessait de lui représenter qu'ils étaient tous perdus si l'affaire souffrait le moindre retard. Elle revêtit donc Michel des ornements impériaux, le fit

asseoir avec elle sur le trône, et ordonna à tous les assistants de l'acclamer et de se prosterner devant lui. On prétend que, dans la même nuit, le patriarche Alexis, appelé en toute hâte, bénit le mariage de Zoé et Michel, prit part à la proclamation du nouvel empereur et assista à la mise en linceul de l'ancien [1].

Zoé ne fut pas heureuse avec son second mari, toujours en proie à sa maladie noire, à des accès d'épilepsie, à des crises de remords, s'efforçant à racheter son crime par des pèlerinages aux sanctuaires en renom, abandonnant à son frère l'eunuque l'administration de l'empire, le laissant étendre même sur l'Impératrice son despotisme violent et tracassier, tandis que les barbares ravageaient les provinces. Michel ne se reprit qu'une seule fois pour marcher contre les Bulgares et les battre. Il revint mourir à Constantinople.

Lui mort, l'eunuque Jean entreprit d'imposer à l'impératrice un maître de son choix : c'était un neveu à lui, et comme lui un grossier Paphlagonien, qui avait été calfat sur les chantiers du port. Il devint l'empereur Michel *le Calfat*. Il était trop jeune pour que Zoé osât l'épouser ; elle se contenta de l'adopter, en lui faisant jurer, à la table de communion, de la traiter comme une mère. Le parvenu fut ingrat pour tout le monde : il exila son oncle Jean et fit eunuques plusieurs de ses parents dont il redoutait l'ambition ; puis il rélégua l'impératrice dans l'île de Proti, où elle fut internée dans un

[1. De ce pittoresque récit on peut rapprocher les pages, non moins vivantes, de l'*Histoire* de Psellos. On lira avec intérêt le livre de G. Schlumberger, *l'Épopée byzantine*, t. III : *les Porphyrogénètes Zoé et Théodora*, Paris, 1905.]

monastère. Tels étaient le respect et l'affection du peuple pour le sang de la dynastie macédonienne, que, malgré les crimes et les folies de Zoé, tout Constantinople s'insurgea. Les uns mirent à leur tête le patriarche Alexis, les autres tirèrent de son couvent la vieille Porphyrogénète Théodora. Un monastère où l'empereur s'était réfugié fut, malgré le droit d'asile, pris d'assaut, et le Calfat, traîné sur la place du Sigma, eut les yeux crevés.

Zoé, ramenée dans Byzance, partagea le trône avec Théodora. Les deux princesses ne s'accordèrent pas longtemps; Théodora rentra dans son monastère, et Zoé se mit en quête d'un mari. La triple expérience qu'elle venait de faire avec Romain III et les deux Michel, les prohibitions de l'Église contre les troisièmes noces, ne purent l'arrêter. Elle croyait se dévouer ainsi au salut de l'empire. Du moins, elle voulut s'assurer d'un époux obéissant et souple : elle avait jeté les yeux d'abord sur un certain Dalassène, qu'elle écarta comme étant d'humeur trop indépendante; puis sur un certain Artoclinès; mais il était marié, et sa femme refusait d'imiter le dévoûment de celle de Romain Argyre. Enfin, le choix de Zoé s'arrêta sur Constantin Monomaque, qu'elle avait autrefois comblé de ses bienfaits, peut-être de ses faveurs les plus intimes, et que son second mari, sans doute dans un accès de jalousie, avait exilé. La Porphyrogénète courait sur ses soixante-cinq ans : son âge et ses mœurs la rendaient peu séduisante; pour être empereur, Monomaque accepta sa main. Aussi dissolu que Zoé, il ne sut même pas garder les apparences. Il avait pour maîtresse une jeune veuve, de la noble famille des

Skléros, qui l'avait suivi dans son exil. Il l'amena dans le palais, imposa sa présence à sa femme, la traita sur le même pied que celle-ci et entreprit de la déclarer Augusta. Une fois encore le peuple s'insurgea, en criant : « Nous ne voulons pas de la Sklérène pour impératrice! Nous ne voulons pas qu'on fasse mourir pour elle nos mères les Porphyrogénètes! » Zoé fut obligée de se montrer et de parler à la foule pour épargner à Monomaque et à sa maîtresse le sort du Calfat. Puis ce fut une barbare, une princesse des Alains, amenée comme otage à Constantinople, que le mari volage introduisit dans le palais, lui accordant un train royal et le titre d'Augusta. La fin seule de Constantin (1055) mit un terme à ses débordements.

Dans l'intervalle, la vieille impératrice était morte. Le trône se trouva donc vacant. On y plaça l'autre fille de Constantin VIII, Théodora. Elle gouverna sagement, l'amour des Byzantins pour le sang royal lui rendant la tâche facile, décourageant les fauteurs de complots civils ou militaires. Elle avait soixante-quinze ans; des moines lui prédisaient qu'elle vivrait jusqu'à cent ans; mais ses eunuques, mieux au fait, reconnurent en elle les signes d'une fin prochaine. Ils la décidèrent à donner l'empire avec sa main à un vieillard nommé Michel Stratiotique. Ce fut une transmission du pouvoir plutôt qu'un mariage, car quelques jours après (1056) Théodora mourait. Avec elle finissait la race de Basile le Macédonien, qui, — durée inouïe dans les annales byzantines, — avait occupé le trône pendant cent quatre-vingt-neuf ans.

Cet aperçu de l'histoire du gynécée byzantin suffit

à montrer combien l'influence des femmes sur les destinées de l'empire fut considérable à Constantinople; elle le fut plus qu'en aucun autre pays chrétien ou musulman; elle est un des caractères les plus saillants de l'histoire grecque au moyen âge. Combien de fois l'empire du grand Constantin n'a-t-il pas été gouverné par des femmes! Plus souvent encore elles ont eu la couronne en dépôt et l'ont donnée avec leur main. La cause de ce phénomène est la même qui a donné quatre impératrices à la Russie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ici et là, c'est parce que l'empire manquait d'institutions stables et que la loi européenne de succession, l'hérédité de mâle en mâle et par ordre de primogéniture, n'y était pas explicitement reconnue. Les intrigues de harem ou les mariages de princesses furent donc un des moyens de transmission du pouvoir, au même titre et aussi souvent que l'entente de l'aristocratie et du clergé, les usurpations militaires ou les révolutions de la rue.

## II

Ce que nous avons vu jusqu'à présent, ce sont des femmes faisant des empereurs ou les défaisant : il reste à montrer comment un empereur pouvait faire une impératrice. Ici encore, c'est l'arbitraire qui domine. Malgré la rigueur apparente des lois, des mœurs, du cérémonial, le caprice du prince était souverain. Il ne se croyait pas obligé, comme en Occident, à faire choix d'une épouse seulement dans les familles d'une noblesse égale à la sienne, dans les dynasties princières ou royales, à blason compli-

qué et à généalogie remontant au déluge. Les empereurs de Byzance ne craignaient pas, comme nos rois de France, de se « mésallier ». Toute femme pouvait devenir impératrice, comme tout homme pouvait aspirer au pouvoir suprême. A Constantinople, on peut voir ce qui ne s'est vu chez nous que dans les contes de fées : des rois épousant des bergères. Ils ont même choisi beaucoup plus bas.

Le futur empereur Justin, n'étant encore que simple officier, avait pour femme Lupicina, une paysanne du Danube, une barbare comme lui ; devenu « le maître du monde », il ne voulut point la renier, et sur la tête de la commère, qui depuis si longtemps faisait bouillir sa marmite de soldat, il posa la couronne impériale. On sait dans quel monde son neveu, le grand Justinien, est allé chercher Théodora. Théodose II a épousé la fille d'un professeur de philosophie d'Athènes; une autre Athénienne est devenue la bru de l'empereur Nicéphore Ier. Justinien II et Constantin Copronyme ont fait impératrices des Khazares. Deux fois au moins, avec Rothrude et Berthe, il a été question de fiancées d'Occident. Toutes les provinces de l'Europe, Attique ou Paphlagonie, Arménie ou Phrygie, ont fourni leur contingent de Basilissæ. Si les empereurs se sont abaissés parfois à des femmes d'abjecte condition, le plus souvent ils ont épousé des filles de fonctionnaires, placés plus ou moins haut dans la hiérarchie sacrée. Un médiocre employé pouvait devenir beau-père d'empereur, et les chefs des tribus barbares en rêvaient sous leurs tentes de feutre.

Une coutume singulière présidait parfois à ces

choix; elle nous est connue par le mariage de Théophile, le fils de Michel le Bègue. Quand il eut succédé à son père, sa belle-mère Euphrosyne envoya des messagers dans toutes les provinces et fit venir au Palais-Sacré les plus belles filles de l'empire. Elle les réunit dans une des salles les plus magnifiques, le *triclinium* de la Perle, et, remettant à son beau-fils une pomme d'or, lui dit : « A celle qui te plaira le plus donne la pomme ». Il y avait parmi les concurrentes une vierge de noble famille, nommée Icasia. Le jeune empereur, étonné de sa beauté, s'approcha d'elle et, en manière de compliment, lui dit : « Les femmes ont causé beaucoup de maux ». — « Oui, mais elles sont la source de beaucoup de biens, » répondit vivement Icasia. Théophile fut choqué de cette promptitude de repartie. Soit qu'il fût encore un sot, soit que ses instincts de futur despote fussent déjà éveillés, tant d'esprit l'effraya, et, dit le chroniqueur, « déconcerté et blessé de ces paroles, » il laissa Icasia et donna la pomme à Théodora, fille d'un stratège de Paphlagonie. Icasia, qui avait touché de si près à la couronne, se retira dans un monastère qu'elle-même avait fondé. Elle y vécut en femme pieuse et en femme de lettres, à la mode de Byzance, composant des récits édifiants et des cantiques.

Brunet de Presles, le savant helléniste, estimait que ce récit n'avait aucun fondement historique et qu'il n'y fallait voir qu'un échantillon du goût romanesque des chroniqueurs de cette époque. On peut n'être point de son avis : le fait est rapporté, avec les détails les plus précis, par plusieurs auteurs. On peut citer un second trait du même genre, qui ne se

trouve pas dans les chroniqueurs byzantins actuellement connus de nous, mais qui nous est conservé dans un des plus anciens livres slavons traduits du grec, la *Vie de Philarète le Charitable*[1]. Il y est raconté que la grande Irène, voulant marier son fils Constantin, fit venir à Byzance dix jeunes filles, les plus belles de l'empire, parmi lesquelles Marie, la fille de Philarète. Celle-ci, qui avait l'âme bonne et l'esprit avisé, proposa aux autres concurrentes de s'engager par une promesse réciproque : celle qui serait choisie se souviendrait de ses compagnes et les marierait honorablement. Une seule, Gérontéia, par excès d'orgueil et certitude du succès, refusa de s'engager. Elle fut cependant éliminée. Marie fut choisie et tint parole à ses rivales. Du reste, Euphrosyne ou Irène, en instituant ces concours de beauté, avaient pour elles des précédents respectables et les exemples de l'antiquité biblique, alors en grand honneur à Byzance. N'est-ce pas ainsi qu'Assuérus avait choisi Esther « entre mille beautés? » Louis le Débonnaire, contemporain du Basileus Théophile, aurait, au dire de l'*Astronome*, procédé de même pour son second mariage : *undecumque adductas procerum filias*... Les tsars de Moscou, qui s'inspiraient aussi de la Bible et en tout imitaient Byzance, n'eurent garde de négliger une coutume si bien en harmonie avec les traditions du despotisme oriental. On a conservé le texte des circulaires qu'ils adressaient à tous les gouverneurs, leur enjoignant de faire un choix parmi les plus belles filles de leur

[1. Le texte grec, retrouvé depuis, de cette vie de saint, raconte l'histoire avec un grand luxe de détails pittoresques.]

province et de les envoyer à Moscou, menaçant des plus terribles châtiments les nobles qui cacheraient leurs filles et ne les remettraient pas à leurs messagers. Sur cette élite rassemblée de tous les points de l'empire au vieux Kremlin, on faisait un nouveau choix, puis un autre encore, jusqu'à ce que le prince n'eût plus en présence qu'une douzaine de beautés entre lesquelles il était permis d'hésiter. Avant la décision dernière, des sages-femmes étaient appelées à donner leur avis motivé. Ivan le Terrible, lors de ses troisièmes noces, n'avait pas convoqué moins de deux mille jeunes filles. Il est à remarquer que le premier prince russe qui inaugura cette coutume fut Vassili Ivanovitch, père du *Terrible* et fils de cette Sophie Paléologue qui importa en Moscovie les usages byzantins, avec l'aigle à deux têtes des Basileis et les prétentions à l'empire de Constantin. Les analogies entre les deux civilisations sont si frappantes qu'au harem de Moscou, comme au Palais-Sacré de Byzance, l'aristocratie déplorait que la fantaisie matrimoniale des princes descendît parfois si bas. Les chambellans du premier Romanof disaient de sa femme : « Nous n'avons pas une souveraine bien chère: elle portait autrefois des bottes jaunes comme les paysannes; maintenant, Dieu l'a élevée ». Des deux femmes du tsar Alexis, l'une était fille d'un simple domestique et avait fait la cueillette des champignons dans les bois pour aller les vendre au marché; l'autre avait été reçue presque par charité chez le boïar Matvéef, et on l'avait vue marcher en *laptis*, c'est-à-dire en sandales d'écorce tressée.

Souvent la fiancée royale, comme si une situation tellement nouvelle lui donnait une nouvelle vie, chan-

geait de nom. Athénaïs, fille du philosophe athénien Leontios, devint Aelia Eudokia, en épousant Théodose II. Lupicina, la femme de soldat, quand Justin Ier fut parvenu à l'empire, reçut des factions du cirque le nom auguste d'Euphémia. Les princesses khazares mariées à Justinien Rhinotmète et à Constantin Copronyme s'appelèrent Théodora et Irène. Anastaso, l'héroïne du récit de M. Schlumberger, mariée à Romain II, changea ce nom de servante en celui de Théophano. L'Italienne Berthe avait reçu celui d'Eudokia. Même usage à Moscou : là non seulement la fiancée, mais parfois son père même, devenu le beau-père d'un tsar, recevaient de nouveaux prénoms; ainsi le père de la première épouse de Pierre le Grand, Ilarion Lapoukhine, prit celui de Feodor. A Byzance, on avait créé un titre spécial pour le beau-père du prince : celui de *Basileopater*.

D'où qu'elle vînt, la fiancée du Basileus était aussitôt entourée de dignitaires eunuques; elle recevait les *entrées* successives, dans le même ordre où leurs maris étaient reçus par l'empereur, les patriciennes, les protospatharissæ et spatharissæ, hypatissæ (femmes des consuls), stratorissæ, comitissæ, les femmes des généraux, des officiers, des scribes, etc. Avant même le mariage, elle était saluée du titre de Basilissa et traitée en souveraine. Elle logeait dans l'Augustéon, la partie du palais réservée aux Augustæ [1]. Les princesses de la famille impériale lui chaussaient les brodequins de pourpre. On la revêtait des ornements impériaux, et la nou-

[1. L'Augustéon changea assez vite de destination : dès le VIIe siècle, ce n'est plus qu'un appartement servant aux réceptions officielles.]

velle souveraine, peut-être la fille d'un barbare, d'un homme de peine ou d'un petit employé, d'un montreur d'ours ou d'un cabaretier, était parée de ces bijoux célèbres, historiques, trois fois sacrés, qu'avaient portés des générations d'impératrices et de porphyrogénètes. Quand le contrat de mariage avait été rédigé, quand l'empereur avait passé l'anneau de fiançailles au doigt de l'épousée, on procédait aux cérémonies très compliquées du mariage et du couronnement. Ou plutôt comme le mariage, dans les rites de l'Église d'Orient, a pour symbole principal la couronne posée sur la tête des époux, c'était d'un double couronnement qu'il s'agissait : l'un nuptial, l'autre politique. Les écrivains byzantins emploient deux mots pour les distinguer : *stephanôma* et *stepsimos*. Et, chose singulière, c'est le *stepsimos* qui précède le *stephanôma*. L'impératrice est déjà Augusta avant d'être la femme de l'Auguste.

Jusqu'à la période des Comnène, où les idées occidentales prévalurent à Constantinople, la double cérémonie s'accomplissait non pas au grand jour, sous les voûtes de Sainte-Sophie, mais dans le mystère du Palais-Sacré. Les idées grecques d'alors, qui imposaient à la femme une vie de réclusion, ne se seraient point accommodées d'une pompe aussi publique. C'était donc dans quelque église du palais ou très voisine du palais, parfois dans un des salons transformé en oratoire, que la fiancée était d'abord couronnée impératrice, puis mariée.

Voici une description de couronnement au x^e^ siècle. Dans le grand salon de l'Augustéon, sur des sièges d'or que leur ont apportés les sénateurs, sont assis l'empereur ou les empereurs, si le père et le

fils se trouvent associés au trône. Le patriarche, averti par les silentiaires, sort de l'église palatine de Saint-Étienne. L'Augusta, avertie par le préposé aux cérémonies, sort de sa chambre à coucher. A part les empereurs, le patriarche (qui est parfois, lui aussi, un eunuque) et quelques dames de la cour, il n'y a là que les officiers « sans barbe » du palais : silentiaires, ostiaires, cubiculaires. Le patriarche prend alors la chlamyde de pourpre, étendue sur une table, la bénit et la remet à l'empereur. Les cubiculaires, avec une décente dextérité, habitués à tous les raffinements de la pudeur officielle, ôtent à l'impératrice son vêtement, l'étendent comme un voile pour cacher ses épaules à tous les assistants; l'empereur ou les empereurs revêtent l'Augusta de la chlamyde; sur la chlamyde on passe les longs vêtements d'étoffe d'or, le grand manteau multicolore brodé de perles et de rubis. Le patriarche bénit la couronne; il bénit les *præpendulia*, nœuds et chaînes de diamants et de pierreries qui en forment le double appendice. Les empereurs posent la couronne sur la tête de l'Augusta, y attachent les præpendulia qui caressent ses joues de leurs ondulations scintillantes et font à sa beauté un cadre lumineux. Sur cette beauté, on jette un voile, le *flammeum*. L'impératrice s'assied entre son fiancé et son beau-père. Alors seulement on introduit les grands qui viennent chanter les *polychronia*, puis leurs femmes par *entrées* successives. Chacune de ces personnes s'avance, précédée par les ostiaires armés de leurs verges d'or ornées de perles, soutenue à droite et à gauche par les silentiaires. Trois fois elle se prosterne, le visage contre terre; elle

embrasse les genoux de l'Augusta, puis les genoux des empereurs, comme pour les remercier de lui avoir donné une telle maîtresse.

Reste à faire au peuple, — c'est-à-dire au peuple officiel, aux *factions*, — la présentation de la nouvelle souveraine. Une des cours du palais aboutit à une double terrasse, au bas de laquelle se tient le « peuple ». L'impératrice traverse cette cour et s'arrête sur la terrasse supérieure, tandis que les eunuques et les grands descendent sur la terrasse inférieure. Elle reste seule, tout en haut, debout, dominant toute cette foule. C'est le moment solennel : rappelez-vous le coup de théâtre d'*Esclarmonde*. Isis va se révéler; le *flammeum* va tomber; Byzance va savoir quel visage resplendit sous le diadème à triple rang de perles et s'encadre entre les præpendulia de diamants. Les acclamations, les *polychronia*, les cris de : *Sainte! Sainte! Sainte!* éclatent dans un enthousiasme savamment réglé. C'est là ce qu'on appelait l'*anacalypterion*, la révélation.

On procède ensuite aux cérémonies du mariage. Ici on retrouve les anciens et poétiques usages grecs. Des fleurs partout; la couronne qu'on pose sur la tête des mariés n'est plus d'or et de pierreries, mais de fleurs; les factions couvrent de fleurs le lit bientôt nuptial : « de fleurs des champs, » est-il dit dans les hymnes du mariage. Il y a, dans cette partie du rituel, bien plus de liberté, de laisser-aller, de bonne humeur que dans la première. Seulement, le *paranymphe* qui conduit la mariée à l'autel est nécessairement un officier « sans barbe ». Toute la nuit, un parent des nouveaux époux, le *thyrôros*, se tient en sentinelle à leur porte; peut-être, comme en Mos-

covie, à cheval, l'épée nue à la main, pour éloigner les malveillants et les méchants esprits. Le troisième jour, l'impératrice sort en grande pompe pour aller prendre le bain symbolique au palais de la Magnaure. La publicité donnée à cette démarche contraste même avec l'idée grecque du gynécée et la rigoureuse pruderie de l'étiquette byzantine. C'est en grand appareil, avec une foule de serviteurs portant ostensiblement des peignoirs, des linges, des bassins, des vases et des cassolettes à parfums, que la Basilissa traverse les vergers de la Magnaure pour se rendre à la piscine. Trois dames, en avant et aux deux côtés de l'impératrice, tiennent des pommes rouges, ce symbole païen de l'amour, mais ornées de perles. Les factions font la haie, poussant des acclamations. Et, comme si cela ne suffisait pas pour ameuter la curiosité publique, des chanteurs et des comédiens se joignent au cortège [1]. Chose plus singulière, les consuls, les sénateurs, les hauts dignitaires accompagnent l'impératrice jusqu'à la porte du bain, attendent en dehors qu'elle ait terminé ses ébats, puis la ramènent jusqu'à la chambre nuptiale.

Désormais, la nouvelle impératrice habite dans le palais les splendides appartements bâtis par l'empereur Théophile, aux dalles de marbre blanc, aux murailles de mosaïques sur fond d'or, aux plafonds d'or soutenus par des colonnettes. Sa chambre à coucher, c'était ce merveilleux *Mousikos* (l'Harmonie), dont le pavé, de marbres multicolores, semblait « une prairie émaillée de fleurs », dont les

[1. Il faut observer toutefois que tout ceci se passe à l'intérieur du palais.]

murs étaient tapissés de mosaïques de marbre, où cinq colonnes de marbre soutenaient le dais du lit impérial. Quand elle fera ses couches, ce sera dans le palais de Porphyre, afin que ses enfants, filles ou garçons, soient des « porphyrogénètes » et possèdent toute la quantité de légitimité que comporte la constitution byzantine. Elle est impératrice, elle est Augusta, Basilissa, Despoïna (maîtresse); on la traite de Royauté et de Majesté; elle porte la couronne et le sceptre en forme de branche de lis, symbole de pureté. Quel qu'ait été son père, elle est « d'origine divine » et presque une divinité. Tout ce qui lui appartient est sacré, comme ce qui appartient à l'empereur. Elle figure sur les monnaies à la gauche de son époux, au-dessous d'un Christ qui étend ses mains sur leurs têtes. On a vu des empereurs accorder à des Augustæ le droit de battre monnaie, comme Constantin à sa mère Hélène. On en a vu leur élever des statues sur les places publiques, comme Théodose II à Eudokia sa femme. Suivant les circonstances, l'Augusta pourra disposer de l'empire ou être *empereur* pour son propre compte. Sa vie, inséparable de celle de son époux, est toute de représentation, de processions, de réceptions, d'offices religieux. Elle a sa maison à elle, mais uniquement composée d'eunuques ou de femmes; comme le prince, elle a son préposé, ses silentiaires, ses ostiaires, ses cubiculaires, ses protospathaires armés de hallebardes et ses spathaires armés de sabres. Tous sont désignés par le choix de l'empereur avec le consentement de l'impératrice, car on comprend que le mari n'ait voulu s'en fier à personne pour le choix de serviteurs honnêtes et fidèles, si

difficile à faire dans cette valetaille immense et corrompue du palais; et la femme de César ne doit pas être soupçonnée. Ce n'est pas que ce personnel fût difficile à recruter; beaucoup de parents mutilaient leurs enfants mâles pour leur assurer l'accès aux emplois du palais ou même de l'Église. De cette catégorie de serviteurs spéciaux sont sortis des ministres, des généraux, des amiraux, des patriarches. Enfin, l'Augusta avait sa flottille à elle, composée de navires noirs et rouges sous le commandement de l'*o tès trapezès*.

Outre ses officiers imberbes, l'impératrice avait sa maison féminine, à la tête de laquelle était la *patricia zosta*, la patrice à ceinture [1]. Celle-ci était un des premiers personnages de l'empire : elle avait le droit de s'asseoir à la table même du Basileus, honneur réservé à six dignitaires seulement. Elle prenait l'investiture des propres mains du souverain, ce que n'avait pu obtenir le préfet de la ville. Elle recevait de lui un manteau dalmate (ou dalmatique), une sorte de corsage ou de cuirasse, un *maphorion* (ou mantille) blanc; enfin, ce qui était l'insigne de sa dignité, une ceinture ou baudrier (*zonè*, *lôron*), insigne d'un caractère si auguste que la personne qui s'en trouvait revêtue était dispensée de se jeter à plat ventre devant le prince : ce droit équivalait au droit castillan de se couvrir devant le roi. Sous la direction de cette haute dame, venait d'abord une *protovestiaria*, car l'impératrice avait comme l'empereur son vestiaire, qui comprenait son trésor; puis

[1. Ce titre, le plus haut de la hiérarchie féminine, est plus souvent encore conféré, comme un honneur, à des parentes de l'impératrice.]

une *primiceria*, des *cætonissæ* (pour les salons, *cœtones*), des *cubiculaires* ou femmes de chambre (les *odalisques* de l'Orient musulman). Ces emplois étaient naturellement brigués par les plus nobles dames de l'empire. Revêtues des plus riches étoffes, tissus des fabriques anatoliennes ou péloponésiennes, soieries des manufactures impériales, mousselines de Perse, pelisses de Khazarie et de Russie, parées de bijoux syriens ou byzantins, coiffées du majestueux *propolôma*, en forme de tour de ville, évasé comme le *kakochnick* russe, orné de perles, de pierreries et d'icones, elles formaient à l'Augusta un splendide cortège. Cette cour de femmes était tout à fait séparée de celle du Basileus, et sans doute plus animée, plus vivante, plus remplie d'intrigues, gazouillante et papotante comme un harem musulman ou comme le couvent du *Domino noir*. Là, parmi les eunuques à mine truculente, aux longues robes de soie, aux sabres nus, circulaient, dans la liberté intime du gynécée, le voile relevé, toutes les beautés de l'Orient : les yeux de gazelle de l'Asie et les yeux bleus du Nord, les Grecques élégantes de Byzance, de l'Attique, des îles, les barbares ou demi-civilisées des pays francs, slaves, turcs, arméniens, arabes, que des généraux grecs avaient amenées à leur suite. Seuls, les princes de la famille impériale, les hommes « sans barbe », le patriarche, de vieux prêtres, des mendiants, des pèlerins, des moines, avaient accès dans cet intérieur.

C'était d'ailleurs le régime en vigueur dans toutes les maisons nobles, comme dans le palais même de l'empereur. Dans la rue, les femmes ne cheminaient qu'enfermées dans des litières. Si elles accom-

pagnaient leurs maris à l'armée, c'était en des espèces de tentes ambulantes, portées à dos de mule ou de chameau, comme dans la *smala* d'Horace Vernet. Dans les églises mêmes, c'était de galeries grillées, au premier étage, qu'elles entendaient la liturgie. Un fait qui montre le respect des Byzantins pour le principe de la séparation des sexes, c'est que les *Basiliques* de l'empereur Basile interdisent de mettre une femme en prison : accusée ou coupable, c'est dans un couvent, sous la garde de femmes, qu'elle doit attendre ou subir sa peine[1].

Mais derrière ces voiles, ces grilles, ces cloîtres (*cancelli*), que de mystères pouvaient se cacher! Drames d'amour, crimes domestiques, rien ne transpirait au dehors. Le gynécée byzantin, comme le harem ottoman, le terem russe, la zenana hindoue, restait muet. Ces murs coquets étaient discrets. Et cependant, tout cet appareil de précautions et de reclusion n'en favorisait que mieux certaines intrigues. Sous les longs voiles de femmes pouvaient s'introduire dans le palais non seulement des messagères d'amour, mais aussi des amants, et aussi des conspirateurs et des assassins. Quand, sous des empereurs énergiques, le gynécée était sevré de toute participation aux affaires politiques et aux affaires religieuses, comment occuper ou tromper l'oisiveté du *Mousikos?* « Ah! trois fois heureux,

[1. Il ne faut point exagérer pourtant, surtout en ce qui concerne l'impératrice et les femmes de la classe aristocratique de la capitale, le principe de la séparation des sexes et la reclusion du gynécée. La Basilissa, de par l'étiquette même, paraît en bien des fêtes où les hommes sont admis. Voir, sur ce point, Diehl, *Figures byzantines*, 1re série, le chapitre cité en tête de cette étude.]

s'écrie M. Schlumberger, qui pourrait retrouver le journal de l'existence de Théophano, Basilissa très auguste, avec son immense cortège de femmes, d'eunuques, de cubiculaires! » Oui, assurément; mais ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus intéressant dans l'histoire qui nous est conservé par les monuments. Un traité de cuisine ou de cosmétique byzantines ferait mieux notre affaire que maints récits de batailles. Parmi les Augustæ, il y a eu tous les types imaginables de femmes; des femmes politiques, comme Irène l'Athénienne; des femmes de lettres, comme Eudokia, à qui on a pu attribuer le *Violarium*, ou comme Anne Comnène, qui écrivit la Vie de son père; des femmes galantes, comme Zoé la Porphyrogénète; et d'autres, confites en pureté et dévotion, comme sa sœur Théodora; et d'autres qui ne songeaient qu'à inventer des combinaisons de parfums, des raffinements de toilette, des recherches de vêtements et de coiffure pour révolutionner le tout Byzance féminin; celles dont on ne parlait pas et celles dont on parlait trop; celles dont la porte ne s'ouvrait qu'aux moines martyrs et aux prêtres zélateurs, celles qui admettaient les bateleurs et les diseurs de bonne aventure, et celles dont la fenêtre laissait passer de temps à autre un fardeau humain cousu dans un sac, qu'engloutissaient les flots silencieux du Bosphore.

Dans cette étude je me suis comme enfermé dans le palais impérial; mais le beau livre de M. Schlumberger révèlera bien d'autres aspects de la vie byzantine au lecteur curieux. Il lui montrera les légionnaires applaudissant du sabre sur le bouclier, comme les Francs de Mérovée, les harangues

enflammées de l'*imperator;* la solide infanterie régulière et les lourds escadrons cataphractes, couverts d'écailles d'airain, brisant l'élan des légers cavaliers arabes; les forteresses attaquées avec toutes les ressources de la plus savante poliorcétique; les prises d'assaut, les excès des soldats du Christ, la terreur du nom romain répandue sur les rives de l'Euphrate et du Jourdain, la croisade grecque précédant les croisades des Godefroy de Bouillon et des Richard Cœur-de-Lion. Ce livre montrera, une fois de plus, combien nos jugements sommaires sur la civilisation byzantine sont incomplets et souvent injustes; combien elle était loin de cette monotonie qui avec l'ennui semble découler des secs récits des chroniqueurs; combien elle était, au contraire, variée, multiple, vivante; combien plus semblable à celle de nos capitales modernes qu'à celle de nos ancêtres à demi barbares, contemporains des grands empereurs byzantins. Non seulement Constantinople était alors presque la seule ville, digne de ce nom, qu'il y eût en Europe; mais elle était vraiment le Paris du moyen âge.

# V

## HELLÈNES ET BULGARES

### LA GUERRE DES RACES AU Xe SIÈCLE

# V

## HELLÈNES ET BULGARES[1]

## LA GUERRE DES RACES AU X$^e$ SIÈCLE[2]

---

### I

Quand s'opéra, en 395, à la mort de Théodore le Grand, le partage de l'immense empire romain en deux empires, on eût pu croire que dans les limites de celui d'Orient, au moins dans ses provinces d'Europe, aucune race humaine ne pourrait disputer la prépondérance à la race grecque. Dans l'espèce de champ clos compris entre le Danube au Nord, l'Adriatique et la mer Ionienne à l'Ouest, la mer Noire et l'Archipel à l'Est, il n'existait que des débris de peuplades, pour la plupart établies de toute antiquité dans la péninsule balkanique, répu-

1. Article publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1900.

2. Gustave Schlumberger, de l'Institut. *Un Empereur romain au X$^e$ siècle : Nicéphore Phocas*, 1 vol. in-4°, avec 4 chromolithographies, 3 cartes et 240 gravures dans le texte, Paris, Firmin-Didot, 1890. — *L'Épopée Byzantine à la fin du X$^e$ siècle :* t. I, *Jean Tzimiscès*; *les Jeunes Années de Basile II*; t. II, *Basile II le Tueur de Bulgares*, 2 vol. in-4°, ornés l'un de 777, l'autre de 633 gravures, toutes d'après des documents authentiques; plus une vingtaine de gravures hors texte. Paris, Hachette, 1895 et 1900.

tées autochtones et dont les anciens géographes nous ont rendu les noms familiers. A peine effleurées par la propagation de la langue romaine, il semblait qu'elles ne résisteraient point à la pénétration grecque, rayonnant à la fois de Constantinople et d'Athènes; il semblait que toutes ces vieilles nations, qu'elles appartinssent au groupe illyrique ou bien au groupe daco-thracique, Mésiens, Albanais, Dardaniens, Péoniens, Pélagoniens, Chaoniens, Molosses, etc., aux idiomes pauvres et rudes, n'entreraient enfin dans le grand courant de l'histoire et de la vie que par leur absorption dans l'hellénisme. Si ces Barbares n'avaient pu, en quatre siècles d'empire romain, devenir, comme les Ibères ou les Celtes, de vrais Latins, pourraient-ils se montrer aussi réfractaires à cette langue hellénique qui, depuis le VIe siècle avant notre ère, s'insinuait chez eux par tant de colonies grecques et par toutes les voies du commerce, qu'avaient parlée les rois de la Macédoine et de l'Épire encore barbares, les Philippe, les Alexandre le Grand, les Antipater, les Ptolémée la Foudre, les Pyrrhus; plus rapprochée de leurs idiomes qu'aucun autre parler humain; une langue qui était à la fois celle de l'Empire, celle de l'Église et celle de la civilisation?

Il devait suffire, semblait-il, que les successeurs de Constantin le Grand maintinssent la frontière du Nord bien garnie de forteresses et de légions, rigoureusement fermée aux hordes asiatiques, pour que la péninsule tout entière, en quelques générations, devînt comme une Grèce immense, et que de la Save au cap Ténare on n'entendît plus que les sons de la langue de Platon. L'hellénisme avait, évidem-

ment, toutes les chances de succès : nulle rivalité possible de la part de ces obscures tribus indigènes; la rupture avec la Rome italienne arrêtant net l'afflux de colons d'Occident; ceux mêmes que l'empereur Trajan avait établis en Dacie, les futurs Roumains, emportés par la première tourmente des invasions, dispersés en des lieux inconnus, évanouis de l'histoire, qui pendant des siècles ne saura même plus leur nom; enfin les provinces asiatiques du nouvel empire, de Trébizonde à la Syrie, de Smyrne à l'Euphrate, hellénisées depuis les temps alexandrins, offraient pour la complète hellénisation des provinces d'Europe un réservoir inépuisable d'hommes et d'énergies.

Le gouvernement qui s'installait dans la vieille cité de Byzance disposait des trois forces morales les plus puissantes qui eussent encore existé dans le monde. Il procédait à la fois de Rome, de la Grèce et de la Judée. Son souverain était l'héritier de Jules César, d'Alexandre le Grand et de Jésus-Christ. Son peuple était le peuple hellénique, et le peuple romain, et le peuple de Dieu. Il était même le seul peuple romain, du jour où la vieille Rome succomba sous l'invasion germanique. De ce jour-là aussi le maître de Constantinople se trouva être le seul empereur chrétien, le suprême défenseur de la foi, l'*Isapostolos* (semblable aux apôtres) par excellence, le détenteur de toute orthodoxie religieuse comme de toute légitimité politique, le monarque type vers lequel tous les rois et tous les peuples barbares eurent les yeux tournés et les mains tendues, les uns pour lui demander la consécration de leur titre royal, les autres pour s'offrir en qualité de colons ou

de soldats, presque tous pour solliciter de lui l'initiation à la foi du Christ. Tout ce qui avait existé de grandeur, de majesté et de prestige pendant quinze ou vingt siècles dans le monde entier s'accumulait, après la disparition de l'empereur de Rome et durant les longues éclipses de la papauté romaine, sur la tête du césar de Constantinople [1]. Les artistes byzantins le représentaient sur des mosaïques à fond d'or, comme un saint ou comme un dieu, une auréole entourant son front; et l'éclat de cette auréole, dans l'imagination des peuples prosternés, était fait de la majesté formidable des rois assyriens ou perses magnifiés dans la Bible, de la sainteté de David, de Salomon, de tous les prophètes, de tous les confesseurs et de tous les martyrs, des souvenirs imposants que rappelaient les noms de César, d'Auguste, des Flaviens et des Antonins qui avaient tenu le monde dans le creux de leur main.

Toute cette puissance de grandeur réelle ou de prestige, tout ce qui subsistait de la forte organisation romaine, l'action centralisatrice d'une administration perfectionnée, le formidable appareil de la marine de guerre et des légions, le rayonnement de la propagande religieuse, était mis par l'héritier de Constantin au service de l'hellénisme, si puissant déjà par la séduction de sa langue et son éblouissante supériorité de civilisation.

A la vérité, les sujets du souverain de Byzance se qualifiaient eux-mêmes de « Romains », et non pas d'Hellènes, nom qu'ils réservaient à leurs ancêtres

1. Voir le chapitre IV : *Empereurs et Impératrices d'Orient : I, l'Empereur byzantin.*

païens. Ils avaient comme perdu la conscience de leur nationalité réelle. Pendant longtemps, ils avaient admis que le latin fût la langue officielle; encore sous Justinien les grandes compilations de droit furent rédigées en latin; mais c'est à partir de ce moment que les lois nouvelles (les *Novelles*) furent promulguées en grec; que sur les monnaies des empereurs les caractères grecs se substituèrent aux latins[1]. Bientôt, dans la longue liste des dignités byzantines, les vocables grecs tendent à réduire la place occupée par les antiques appellations romaines. Le souverain oublie ses titres d'*Imperator*, de *César* et d'*Auguste* pour adopter ceux de *Basileus* et d'*Autocrator*. L'empire d'Orient s'intitule toujours l'empire romain; mais c'est un empire de langue hellénique. C'est à l'hellénisme que l'on convertit les groupes de colons transportés en Europe de provinces lointaines, les recrues étrangères qui commencent à affluer dans les légions, les aventuriers latins, germains, scandinaves, arméniens, arabes ou turcs qui sont venus chercher fortune à Byzance et s'y sont élevés aux premières charges civiles ou militaires. Tous ces groupes se sont si rapidement assimilés qu'ils en arrivent à donner des empereurs au monde hellénique : presque au début, toute une dynastie slave, dont les fondateurs sont deux paysans, *Istok* (la Source) et *Oupravda* (la Vérité ou le Droit), qui seront les empereurs Justin I$^{er}$ et Justinien le Législateur (le nom romain de celui-ci étant presque une traduction de

[1. C'est surtout à partir du VII$^{e}$ siècle que s'accomplit cette transformation.]

son nom slave)[1]. Plus tard une série de dynasties arméniennes.

A beaucoup d'égards, l'empire romain d'Orient ressemblait à l'empire ottoman qui lui a succédé : dans celui-ci, les plus ardents soldats du Prophète furent les janissaires, enfants chrétiens enlevés à leurs parents, et les « spahis », anciens seigneurs terriens des pays slaves, grecs ou albanais, qui, pour conserver leurs fiefs byzantins sous le nom turc de *timars*, avaient embrassé l'islamisme. La plupart des hauts dignitaires et les plus célèbres grands-vizirs de Soliman le Magnifique furent des renégats européens. Les sultans eux-mêmes, Osmanlis par leurs pères, étaient de sang chrétien par leurs mères, esclaves géorgiennes ou arméniennes, captives russes ou italiennes. De même que dans l'empire ottoman quiconque parlait le turc et confessait le Prophète était réputé Osmanli, de même dans l'empire byzantin quiconque parlait le grec et faisait profession d'orthodoxie était réputé « Romain », c'est-à-dire Hellène. A Byzance comme à Stamboul, l'empire reposait moins sur une race que sur une foi. Telle était la puissance d'absorption de l'hellénisme qu'il opérait une véritable transmutation des éléments ethniques les plus divers, hommes du Balkan, du Pinde, du Caucase, du Taurus et du Liban, Européens ou Sémites, Iraniens ou Touraniens. L'empire était comme un laboratoire où le « sang des races », pour employer la forte expression d'un de nos jeunes romanciers, subissait, sous l'action d'une mystérieuse chimie politique, un perpétuel travail de combinaison ou d'amalgame.

[1. Voir, sur la valeur de cette légende, la note de la page 180.]

Tout ce travail s'opérait au profit de la race hellénique, qui cependant, dans les provinces d'Europe comme dans celles d'Asie, était dans le même état d'infériorité numérique que dans l'antiquité ou dans l'âge contemporain. Même aujourd'hui, le nom de « Romains » se perpétue dans la Roumélie, quoiqu'elle soit devenue presque entièrement bulgare, et dans le « pays de Roum », quoique l'Asie Mineure soit devenue presque entièrement turque.

Tandis que la Rome italienne n'a régné sur le monde occidental que pendant cinq ou six siècles, la Rome byzantine survécut à celle-là pendant près de mille ans, qu'elle put employer à consolider sur l'Europe orientale la prépondérance de l'hellénisme. Les Grecs avaient pris ainsi une telle avance sur toutes les races rivales qu'il semblait impossible qu'aucune d'elles pût jamais lui disputer la suprématie. C'est pourtant ce qui se produisit; sur leur propre domaine ethnographique et politique, le droit à l'empire, le droit même à l'existence leur furent âprement contestés.

## II

Si l'on examine aujourd'hui une carte ethnographique de la péninsule des Balkans, même en assignant à celle-ci pour limites le Danube et la Save, au lieu d'une teinte uniforme consacrant le triomphe de l'hellénisne, on a sous les yeux la plus étrange bigarrure. Négligeons la teinte qui révèle la présence d'une population turque attestant la conquête ottomane de 1453. Les populations helléniques se présentent à nous en deux masses principales : l'une

occupe la région qui cerne Constantinople; l'autre couvre le royaume actuel de Grèce, avec ses dépendances insulaires. Ces deux grandes agglomérations, autour des deux métropoles de Byzance et d'Athènes, seraient totalement isolées l'une de l'autre si, le long des rivages de la mer Égée, il ne courait comme un mince cordon de population grecque, par Salonique et la presqu'île à triple pointe de Chalcidique, par le littoral de la Macédoine.

En sorte qu'en dépit des chances d'expansion que lui assura pendant mille ans la puissance romaine mise au service de l'hellénisme, les bénéfices qu'a réalisés celui-ci depuis les temps antiques apparaissent médiocres. Il a conservé la Grèce propre, celle de Périclès et de Léonidas. Il n'a gardé qu'une partie de cette Macédoine sur laquelle avaient régné les Philippe et les Alexandre. La Chalcidique et le rivage Nord de la mer Égée lui étaient acquis, plusieurs siècles avant notre ère, par ses colonies ioniennes. La seule acquisition nouvelle, c'est l'expansion au delà des murailles de la primitive Byzance jusqu'à la Maritsa. Est-ce un résultat suffisant de tant de victoires remportées par d'héroïques empereurs et d'une royauté dix fois séculaire dont la splendeur éblouissait le monde?

Ce ne sont ni les Grecs ni leurs vainqueurs de 1453 qui, ethnographiquement, sont aujourd'hui les maîtres de la péninsule. Sur tout le versant occidental du Pinde jusqu'à l'Adriatique, la vieille race pélasgique des Skipétars, de ces Albanais, de ces Épirotes sur lesquels a régné un roi de langue hellénique, Pyrrhus, continue à parler ses vieux idiomes, très apparentés au grec, mais qui ne sont pas deve-

nus du grec. Toutefois cette race ne rivalise pas et n'a jamais rivalisé pour l'hégémonie politique. Le fait nouveau, créé pendant les années ténébreuses du haut moyen âge, c'est l'apparition d'une race qui couvre le Nord de la péninsule, dans sa plus grande largeur, de l'Adriatique à la mer Noire et à la mer Égée, qui l'occupe en une masse compacte, à peine mouchetée çà et là d'enclaves hétérogènes. Dans le processus obscur de sa formation en tribus, puis en nations, elle s'est fragmentée en deux portions inégales : à l'ouest, une nation serbe, dont les Croaties, la Bosnie, la Rascie, l'Herzégovine, le Monténégro, la Dalmatie ne sont que des provinces ; à l'est, plus homogène de religion, de civilisation, de sentiment national, les Bulgares.

A l'heure actuelle, ni la race grecque, ni la race serbe, ni la race bulgare n'ont pu se constituer en États adéquats à leur importance numérique. Il reste des Hellènes en dehors du royaume hellénique, des Serbes en dehors des États nationaux de Serbie et de Monténégro, des Bulgares en dehors de la double principauté bulgare créée par les traités de 1878. Il est probable que, dans les circonstances les plus favorables à la constitution définitive de ces États, beaucoup de groupes nationaux ne pourront jamais se rattacher à leur centre naturel, mais seront absorbés par des races rivales ; en revanche, des groupes hétérogènes seront absorbés dans ces mêmes États : ce qui établit une sorte de compensation. A prendre la situation actuelle, l'importance respective des races chrétiennes qui aspirèrent autrefois à l'hégémonie de la péninsule peut s'exprimer par ces chiffres : environ 3 millions et

demi de Grecs; environ 5 millions et demi de Serbes; environ 5 millions de Bulgares. Au total, 10 ou 11 millions de Slaves contre 3 ou 4 millions d'Hellènes. Ceux-ci ne forment que le tiers ou le quart de la population totale. On peut donc en tirer cette conclusion que la longue bataille de mille ans, durant laquelle toutes les chances et les plus efficaces moyens d'action se trouvèrent de leur côté, n'a pas été gagnée par eux : ils n'ont guère fait que maintenir leurs positions; ils restèrent en minorité dans un empire qui porta leur nom et dont leur langue fut la langue officielle. Dès les temps qui précédèrent la conquête musulmane, une seule race de la péninsule fut en mesure d'y disputer à la race grecque la prépondérance : ce fut celle des Slaves.

## III

Quand les premiers échantillons, encore clairsemés, de cette race humaine apparurent sur le sol de la péninsule, comme maraudeurs, prisonniers de guerre, soldats mercenaires, colons rivés à la glèbe, ce ne fut même pas sous leur nom ethnique, ni dans des conditions propres à justifier la plus flatteuse de ses étymologies (*Slava*, la Gloire). Jusqu'au VI[e] siècle, c'est des brigandages des Antes et des Vendes que se plaignent les chroniqueurs byzantins, qui d'ailleurs les confondent avec les hordes non slaves sous l'appellation classique de « Scythes ». Il faut que les garnisons impériales aient fait une garde bien peu vigilante sur la Save et sur le Danube, ou que les annalistes byzantins aient prêté bien peu d'attention

à ce qui se passait en ces régions reculées, car, du VIe au VIIe siècle, l'immigration des Slaves a pris d'étranges proportions. Les chroniqueurs grecs commencent à les connaître sous leur vrai nom, et leurs pages se remplissent alors des révoltes auxquelles se livrent ces intrus, de leurs complicités avec tous les ennemis de l'empire, Arabes, ou Avars, de leurs entreprises audacieuses sur les plus fortes villes de la monarchie, Thessalonique et même Constantinople. C'est quand l'empereur Héraclius fut obligé d'appeler en Asie toutes les légions « romaines », d'abord contre les Perses de Chosroès, puis contre les Arabes, que les frontières d'Europe, assez mal gardées jusqu'alors, achevèrent de se briser, et que l'infiltration devint inondation. Deux grandes masses de Slaves apparaissent, l'une dans les provinces du Nord-Ouest, sous les noms de Serbes, Dalmates, Chrobates ou Croates; — l'autre, encore innommée, dans les provinces du Nord-Est. Celle-ci se forma de tribus étroitement apparentées aux Slaves russes : de Smolènes, frères de ceux qui bâtirent Smolensk; de Sévériens, comme ceux de la Desna; de Drégovitches, comme ceux qui cultivaient les rives du haut Dniéper et de la Düna, etc. L'appellation commune, le vocable national que ces tribus devaient porter dans l'histoire leur fut imposé par un nouveau ban d'envahisseurs, qui finirent par s'absorber en elles, ne laissant surnager sur l'amalgame en ébullition que leur propre nom. Dans la horde bulgare qui créa la Bulgarie, certains ethnologues, comme M. Ilovaïski, n'ont voulu voir qu'une tribu slave attardée, sur les bords du Volga et du Don, à mener la vie nomade avec les tribus finno-

turques. D'autres, moins entichés de l'orgueil de race, les rattachent nettement à la famille finno-turque, au même titre que les Huns, les Avars, les Magyars, et que les Turcs ottomans. Leur principal argument est qu'il a subsisté, jusqu'au XIII^e^ siècle, sur le moyen Volga, une autre nation bulgare, dont la capitale, Bolgary la Grande, détruite par les Tatars Mongols, a laissé des ruines encore aujourd'hui visibles : cette nation, reconnaissable aujourd'hui dans les tribus tchouvaches, aurait toujours présenté les traits caractéristiques de la race ouralo-altaïque.

Nous n'avons pas à discuter ici les deux thèses ethnologiques. Que les Bulgares primitifs aient été des Slaves purs, ou des Turcs slavisés ensuite au contact des tribus de la Mésie, c'est bien une nation slave, sans mélange d'éléments finnois dans sa langue, sans altération dans son type européen, qui s'est formée sur les rives du Danube pour se répandre ensuite dans les campagnes de la Thrace et de la Macédoine. Nous ne rechercherons même pas si les 9000 Bulgares, qui avaient poussé jusqu'en Bavière et qui y furent massacrés en 631 par ordre du bon roi Dagobert, parlaient une langue slave ou un idiome turc. Notons seulement que c'est vers la fin du VII^e^ siècle qu'Asparuch ou Isperich, chef d'une horde de ces Bulgares primitifs, franchit le Danube, subjugua les tribus slaves de la Mésie et livra bataille à l'empereur grec Justinien II. En 811, l'empereur Nicéphore, dans une vallée des Balkans, fut vaincu et tué par le roi bulgare Krum, qui du crâne impérial fit une coupe à boire la *zdravitsa* (santé). En 813, c'est l'empereur Michel Rangabé

qui est battu à Anchiale. Krum dévaste la Thrace, immole des bœufs et des hommes, suivant, « son rite profane ou plutôt démoniaque », devant la Porte d'Or d'Andrinople; puis il enlève d'assaut cette ville et, après un grand massacre, transplante la population hellénique dans les pays danubiens. En 814, c'est l'empereur Léon l'Arménien qui est battu auprès de Mésembria (Misivri) : Krum emmène 30000 captifs chrétiens et ose mettre le siège devant Constantinople, sous les murs de laquelle il meurt mystérieusement, comme autrefois Attila, frappé d'un coup de sang ou d'un coup de couteau. Des rapports un peu meilleurs s'établirent entre les successeurs de Krum et les *Basileis* byzantins.

C'est alors que quelques effluves de civilisation hellénique pénétrèrent dans la sauvage Bulgarie et que les missionnaires, disciples des « apôtres slaves » Cyrille et Méthode, commencèrent à y répandre la foi chrétienne. Ils y rencontrèrent un étrange néophyte, le roi Boris ou Bogoris, qui, épouvanté, à ce que raconte la légende, par la vue d'un tableau représentant les terribles scènes du Jugement dernier, consentit à se laisser baptiser (864). Du même coup il devint l'allié de l'empereur Michel III et le reconnut pour son « père spirituel », mais après s'être fait céder par lui la *Zagorie* de Thrace, c'est-à-dire le golfe de Bourgas, jusqu'alors âprement disputé entre les deux belligérants. Boris, célèbre auparavant par ses cruautés, serait devenu tout à coup, par la vertu du baptême, un prince très doux, très clément et très pieux. Il est le premier Bulgare dont l'Église nationale ait fait un saint. Une miniature du VIII^e siècle le représente la tête ceinte

d'une auréole sur une mosaïque à fond d'or. Sa réputation de piété se répandit jusqu'en Occident; car voici comment parlent de lui les *Annales* d'Einsiedeln : « Le jour, aux yeux du peuple, il s'avançait revêtu des ornements royaux; mais, la nuit, il se rendait secrètement dans une église, se prosternait sur le pavé et, revêtu d'un cilice, se livrait à la prière ». Il abdiqua la couronne en faveur de son fils aîné et entra dans un couvent. Il en sortit pour détrôner ce fils incapable, puis il y rentra, quand il eut fait proclamer roi son second fils, qui fut le grand Siméon.

Les Slaves du Nord-Ouest, — Serbes, Croates, Rasciens, Herzégoviniens, Dalmates, — s'établirent plus pacifiquement dans la péninsule; ils y auraient été appelés, au VII^e siècle, par l'empereur Héraclius, qui comptait faire d'eux le rempart vivant de l'hellénisme contre les Avars. Ils ne furent jamais pour Byzance des voisins aussi incommodes que les Bulgares. Tandis que ceux-ci formèrent, dès le IX^e siècle, une grande monarchie militaire, les Slaves du Nord-Ouest se divisèrent en sept ou huit principautés, qui reconnurent volontiers la suzeraineté du Basileus; leurs chefs s'intitulaient *krals* (rois) ou *joupans* (comtes) et prenaient place dans la sacro-sainte hiérarchie byzantine sous le nom grec d'*archontes*. En revanche, tandis que la Bulgarie finit par professer tout entière la même foi chrétienne que les Grecs, la foi dite « orthodoxe », les Slaves du Nord-Ouest, tiraillés entre l'influence ecclésiastique de Rome et celle de Byzance, se trouvèrent divisés par la religion. Aujourd'hui encore la plupart des Serbes sont de rite « orthodoxe », tandis que les autres Slaves du

Nord-Ouest (du moins ceux qui n'ont point passé à l'Islamisme) sont catholiques. La langue qui leur est commune à tous, sauf quelques différences dialectales, dissimule sa réelle unité sous la variété des alphabets russe et bulgare, tandis que leurs voisins de l'Ouest ont adapté à leur idiome l'alphabet latin. L'histoire a mis entre les Bulgares et les Slaves du Nord-Ouest encore d'autres différences : les premiers ont tous subi la domination ottomane, sous laquelle s'est maintenue leur unité ethnique ; les seconds ont été disputés pendant des siècles entre les dominations turque, germanique et hongroise : c'est pourquoi ils n'ont pu constituer leur unité nationale et en paraissent encore très loin,

Durant les siècles du moyen âge, à cause de leurs divisions politiques ou religieuses, les Slaves du groupe serbo-croate ont rarement trouvé l'occasion de jouer un grand rôle. Suivant que triomphait la Grèce ou la Bulgarie, ils restaient vassaux du Basileus ou passaient sous la suzeraineté du « tsar » danubien. A plusieurs reprises s'élevèrent chez eux des rois puissants qui remportèrent des victoires ; mais jamais, tant que la Bulgarie et la Hellade se disputèrent l'hégémonie, la race serbo-croate ne fut pour elles un compétiteur. Une seule fois elle parut sur le point de saisir le rôle prépondérant ; mais c'était quand l'empire grec, mortellement atteint par le coup que lui avait porté la croisade de 1204, achevait de se disloquer ; quand la Bulgarie, un moment ressuscitée par une dynastie valaque, s'effondrait de nouveau dans l'anarchie ; quand le conquérant destiné à triompher à la fois de l'hellénisme et du slavisme allait prendre pied à Gallipoli. Ce fut à ce

moment de désagrégation universelle dans le reste de la péninsule que toutes les tribus serbes se trouvèrent réunies sous le grand Étienne Douchan (1331-1355). Il imposa son alliance ou son protectorat à cette même Bulgarie dont ses ancêtres avaient été les vassaux, conquit les provinces grecques du Nord jusqu'à la Maritza et jusqu'à l'isthme de Chalcidique, s'étendit dans la Macédoine et l'Albanie. Estimant que le titre de *kral* (roi) ne répondait plus à un tel degré de puissance, il se proclama *tsar* (empereur) à la fois des Serbes et des « Romains », et, pour mieux affirmer la grandeur de sa nation, mit à la tête de son Église non plus un simple archevêque, dépendant du patriarche de Byzance, mais un patriarche de Serbie qui marcherait l'égal de celui-là. A la fois grand guerrier et sage législateur, il crut qu'il lui appartenait de substituer à la race grecque et à la race bulgare également en déclin la race encore intacte et toute neuve des Serbes. Pour atteindre ce but suprême, il fallait que le nouveau tsar des Slaves et des « Romains » pût s'introniser dans Byzance, chassant du trône impérial l'héritier dégénéré de Constantin. Sans doute alors la péninsule serait devenue un grand empire serbe, le tsar-basileus Étienne Douchan se fût installé à Constantinople en interprète des lois de Justinien et de Basile le Grand, en défenseur de la foi orthodoxe contre le schisme latin et l'invasion de l'Islam, peut-être en restaurateur de la civilisation. Aux Ottomans déjà prêts à franchir le Bosphore, il eût, comme il le disait, opposé, ce que la race hellénique était maintenant impuissante à leur montrer, « une vraie nation et une vraie armée ». Peut-être le

sort de l'Europe orientale eût été modifié profondément, au grand profit de l'humanité tout entière. Mais l'année même qui précéda celle de la descente des Turcs à Gallipoli, Étienne Douchan, campé avec un matériel de siège sous les murs de Constantinople, périt de mort subite (20 décembre 1355). On dit que ses *voïévodes* s'écrièrent : « A qui l'Empire? » Cette question s'était bien souvent posée dans les siècles qui précédèrent cette période si courte de la puissance des Serbes : jamais, jusqu'alors, cette vaillante race n'avait été en état de la résoudre à son profit. Un seul jour l'occasion s'en offrit à elle ; mais ce jour n'eut pas de lendemain.

Les vrais compétiteurs à l'empire, dans cette lutte séculaire, avaient été la race grecque et la race bulgare. Plus d'une fois le destin sembla pencher en faveur de celle-ci. Plus d'une fois, à défaut de l'hellénisme défaillant, elle parut capable d'opposer aux ennemis de la foi orthodoxe « une vraie nation et une vraie armée ». Pas plus que la Serbie, elle ne parvint à accomplir sa tâche jusqu'au bout. La race grecque, retranchée dans la plus puissante forteresse continentale et maritime qu'ait connue le moyen âge, fit tête obstinément. Même lorsque tantôt toutes les provinces d'Europe, tantôt toutes celles d'Asie lui échappaient, elle garda Constantinople, qui lui permit, l'orage passé, de reconquérir les provinces. Après chacune de ces crises, la Ville, de son indestructible énergie, refaisait l'empire. De nouveau rayonnait d'elle sur le monde la splendeur de l'hellénisme. Ces hautes murailles de Byzance, que n'avaient pu forcer ni les Huns, ni les Avars, ni les Perses, ni les Arabes, au pied desquelles, avec le

dernier soupir de Douchan le Grand, devait s'exhaler, en 1355, l'âme de la Serbie, arrêtèrent également l'élan des tsars de Bulgarie vers la domination de l'Orient. Tant qu'elles ne furent pas brisées par les canons monstres et les antiques béliers du sultan Mohammed II, les Turcs eux-mêmes ne furent que campés dans la péninsule, destinés sans doute à disparaître comme toutes les hordes asiatiques qui les y avaient précédés. Du jour où ils purent à leur tour s'établir dans l'enceinte de Byzance, ils cessèrent d'être une horde pour devenir un État.

## IV

Les grandes époques de l'histoire des Bulgares furent : le siège de Constantinople, en 924, par le tsar Siméon; la revanche qu'en prit l'hellénisme sous les empereurs Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès et surtout Basile II; enfin la Bulgarie secouant de nouveau le joug byzantin, sous l'impulsion d'une dynastie de race valaque, conquérant à son tour les provinces grecques, se heurtant, par une imprévue combinaison des événements, à la chevalerie latine, battant en rase campagne un empereur français de Constantinople et un roi piémontais de Macédoine, redevenue pour quelque temps la première puissance de la péninsule pour retomber ensuite dans l'anarchie qui devait la livrer presque sans défense à la conquête ottomane.

Nous laisserons de côté cette troisième période, où pourtant notre propre histoire est intéressée par de tragiques épisodes. Nous nous en tiendrons aux

deux périodes précédentes, que les belles publications de M. Gustave Schlumberger, — doublement précieuses par le texte et par la richesse des illustrations, — nous convient à étudier. Aussi bien ce sont celles où non seulement la question de l'empire, mais la question de vie ou de mort se débattit le plus âprement entre les deux races.

Le second fils de Boris, premier roi chrétien des Bulgares, Siméon, régna de 893 à 927. La puissance de cette nation atteignit alors à son apogée. La fusion entre le premier ban de colons slaves et la horde d'envahisseurs qui donna son nom à la contrée s'était accomplie. La Bulgarie n'avait plus qu'une seule langue : le slave; une seule foi : l'orthodoxie. Cependant, au point de vue topographique, la Bulgarie était triple : il y avait la Bulgarie danubienne qui, au sud des Balkans, débordait sur la Thrace jusqu'à la Maritsa et jusqu'à Salonique; il y avait une Bulgarie trans-danubienne s'étendant jusqu'à la Moravie et à la Pologne; il y avait une troisième Bulgarie s'étendant sur la Macédoine et l'Albanie, sur les deux versants du Pinde, autour des lacs de Prespa et d'Ochrida, où la race conquérante se superposait ou se mélangeait à d'autres races, mais où la réalité d'une forte colonisation bulgare est attestée aujourd'hui par la présence de myriades d'habitants parlant encore l'idiome national.

En outre, depuis le VII$^{e}$ siècle, la race slave, plus spécialement la bulgare, avait projeté dans toute la péninsule, jusqu'à la triple pointe du Péloponèse, des essaims de colons assez nombreux pour qu'à un certain moment la race hellénique parût presque

entièrement dépossédée de son sol natal. Ces essaims ont modifié dans des proportions considérables, mais parfois difficiles à préciser, le vocabulaire géographique de régions où les Thessaliens, Béotiens, Athéniens, Achéens, Spartiates, Messéniens, pouvaient se croire intangibles. En Thessalie s'étaient cantonnés les Véligostes, les Berzites, les Ézérites, dont les noms ne peuvent s'expliquer que par l'étymologie slave. L'ancienne Magnésie s'appelle Zagorie (*derrière la montagne*). En Albanie, il y a une autre Zagorie, une Babagora (*Mont de la Bonne femme*), un Biélograd (*ville blanche*). Même aux portes d'Athènes, sur le territoire sacré d'Éleusis, le village de Zastani (*derrière la palissade*) dénonce la présence de colonies slaves. Le nom moderne du Péloponèse, Morée, est peut-être slave (*Moré*, la mer, donc le pays maritime). Ce qui ne peut être contesté, pas plus pour le Péloponèse que pour le reste de la Hellade, c'est la multitude des noms de lieux dans le genre de ceux-ci : Zagora, en Messénie; Véligosti, en Arcadie; Goritsa (de *gora*), près de Mantinée; Chelmos (*colline*), en Achaïe; quantité de localités appelées Boukovitsa, Lipovitsa, Oriéchova, Toplitsa, Doubovo, Tirnovo ou Tyrnavos (de mots slaves signifiant hêtre, tilleul, noyer, peuplier, chêne, épine); Prochod, Pescanitsa, Kaménitsa, Granitsa, etc. (passage, sables, pierres, frontière); Tourovo ou Tourani, Bobrovo, Vitchi, Medviédets, Iastrébitsa, Rakovitsa (buffles, castors, loups, ours, faucons, écrevisses). Ce qui ne peut être non plus contesté, c'est la quantité de Zagories, Slavinies, Sclavinies, Slavochorion (cantons des Slaves), qui se rencontrent à tout moment dans les textes histo-

riques. Sur les pentes de l'âpre Taygète de Laconie se sont maintenues pendant des siècles deux belliqueuses tribus, les Ézérites (*ozéro*, lac ou marais) et les Milinges, que la *Chronique de Morée*, au XIVe siècle, qualifie de Slaves. Est-il donc étonnant qu'un Basileus du Xe siècle, Constantin Porphyrogénète, dans son livre sur les *Thèmes* ou *Provinces*, stupéfait de la transformation qui s'était opérée dans son empire, se soit écrié : « Ἐσθλαβώθη πᾶσα ἡ χώρα; tout le Péloponèse est devenu Slave ! »

Si les *Slavinies* du Nord, établies en Mésie, en Thrace, autour de Salonique et en Macédoine, avaient été les éléments dont se forma l'empire de Bulgarie, n'était-il pas à craindre que les Slavinies de la Thessalie, de la Béotie, de l'Attique et du Péloponèse ne gravitassent vers le même centre d'attraction et que, par elles, le royaume des Krum, des Boris et des Siméon ne s'étendît jusqu'au Taygète et au cap Ténare? A la vérité, dès le temps de l'empereur Basile le Grand, l'action politique et religieuse de Byzance avait commencé à s'exercer parmi ces tribus païennes; de gré ou de force, au moins celles de la plaine furent soumises à la perception du tribut et à l'autorité des *stratèges* (gouverneurs); presque toutes, sans renoncer à certaines superstitions apportées des pays du Nord, avaient dû abjurer les dieux paternels, Voloss ou Péroun, confesser la foi du Christ et subir l'autorité des évêques et des monastères helléniques. Mais la Bulgarie elle-même, pour être devenue chrétienne orthodoxe, en était-elle moins l'ennemie de l'empire? Qui pouvait affirmer que les Slavinies baptisées eussent oublié leurs liens de race et de langage avec

les tribus danubiennes, également baptisées? Ainsi l'empire grec se trouvait menacé non seulement sur ses frontières du Nord, mais au cœur de ses provinces les plus incontestablement helléniques. L'ennemi était partout : au dedans, au dehors.

Le roi Siméon, auquel une telle puissance et de tels moyens d'influence venaient d'échoir, avait été, par ordre de son père Boris, élevé à Byzance. Il paraît même que, la couronne étant destinée au frère aîné, Boris entendit que ce second fils embrassât la vie monastique. C'est pourquoi un écrivain du xᵉ siècle qualifie Siméon d'*apostat* : ce qui signifie sans doute *défroqué*. Siméon dut recevoir une éducation de moine, c'est-à-dire d'intellectuel. Il aurait étudié à Constantinople « la rhétorique de Démosthène et les syllogismes d'Aristote ». Il y devint un *Hémiargos*, c'est-à-dire un demi-Grec. Il eût mieux valu pour les Hellènes qu'il restât simplement un barbare. Le goût qu'il avait, durant son séjour d'études, contracté pour les choses byzantines, pour le luxe de la cour impériale, la vaisselle d'or artistement travaillée, les belles étoffes de soie, ne pouvait qu'aiguiser ses convoitises pour la possession même de Byzance.

La première guerre entre Siméon et l'empire grec n'eut point pour cause un aveugle esprit de conquête ou de dévastation, mais un conflit d'intérêts économiques. La Zagorie de Thrace, que s'était fait céder le roi néophyte Boris, comprenait, sur le golfe de Bourgas, les ports d'Anchiale, Mésembria (Misivri), Sozopolis (Sisiboli) et Bourgas. En outre, Istropolis desservait le bas Danube. Tout ces ports étaient devenus florissants, parce que leurs navires

allaient se décharger aux quais mêmes de Constantinople, à l'endroit dénommé « entrepôts bulgares ». Une intrigue d'eunuques impériaux, gagnés par deux marchands grecs furieux de la concurrence des barbares, fit transporter les « entrepôts » à Salonique : les vaisseaux de Siméon avaient donc à franchir le détroit des Dardanelles, à contourner deux presqu'îles, celle de Gallipoli et celle de Chalcidique, pour aller débarquer leurs marchandises à Salonique, où d'ailleurs ils furent bientôt en butte à d'autres avanies. Siméon fit entendre des protestations qui ne furent point écoutées. En plein xe siècle, l'Orient put assister à une guerre de commerce provoquée par une lutte de tarifs. Siméon poursuivit cette guerre avec toute la férocité asiatique, dévastant la Thrace, enlevant des milliers de captifs et renvoyant ses prisonniers de guerre avec le nez coupé (888). Pour se défendre, l'empereur Léon VI, dit le Sage (le savant), eut recours à un expédient terrible : l'appel contre ces demi-barbares à de purs barbares, aux Magyars, qui erraient encore dans les steppes du Nord. Presque dans le même temps, le roi de Germanie, Arnulf, les appelait contre la Grande Moravie et Léon VI contre la Grande Bulgarie (893). L'ouragan des cavaliers ougriens passa, rejetant les Moraves sur les montagnes de Bohême, les Bulgares sur la rive méridionale du Danube, détruisant pour jamais le contact et la cohésion entre les races slaves du Nord et celles du Sud, pour dévaster ensuite l'empire grec aussi bien que l'empire allemand. Ce recours à des sauvages, païens ou fétichistes, contre le peuple orthodoxe des Bulgares, Léon VI a cherché à le justifier ensuite dans

ces lignes quelque peu entachées d'hypocrisie : « La Providence envoyait les Magyars pour que les Romains chrétiens ne fussent pas contraints à tremper leurs mains dans le sang des chrétiens bulgares ».

Les populations slaves chassées de la rive gauche du Danube vinrent grossir celles de la rive droite et donner une force nouvelle à l'expansion bulgare vers le Sud hellénique. Siméon, qui ne pouvait ignorer d'où partait le coup qui venait de le frapper, dut passer plusieurs années à se défendre contre les hordes hongroises, et Léon VI put mourir en paix, léguant à son fils mineur, Constantin Porphyrogénète, la dette des représailles. Sous cette minorité troublée, les Bulgares enlevèrent Andrinople et trois fois assiégèrent Byzance. Vainement les tuteurs du jeune Basileus, notamment l'usurpateur arménien Romain Lécapène, tentèrent de provoquer de nouvelles diversions barbares, par les Petchenègues, par les Khazars, par les Serbes. Le moment vint où Siméon, vainqueur des Magyars, dompteur des Serbes, maître de la péninsule presque entière, réduisit l'hellénisme à la possession de deux îlots, la Grèce propre et la capitale. En outre il avait jugé que le simple titre de prince (*knèz* ou *archonte*) ne répondait plus à sa puissance nouvelle ; le titre impérial de « tsar », qu'il ne pouvait demander au Basileus, il l'obtint facilement du pontife romain. Il en obtint également l'autonomie religieuse, et, à côté du nouveau tsar, un patriarche de Bulgarie vint trôner dans Preslav la Grande. Restait à enlever Constantinople.

Siméon comprit qu'il lui fallait la coopération

d'une puissance maritime et d'une flotte de guerre. Dégagé de tout scrupule par les exemples que lui avaient donnés les « empereurs semblables aux apôtres », il adressa une ambassade au sultan fatimite d'Égypte. Les Arabes donneraient par mer l'assaut à Byzance, par terre les Bulgares. Aux premiers, tout le butin de guerre; au tsar Siméon, la possession de ce joyau unique : Constantinople. L'empereur Lécapène eut cette chance que ses vaisseaux capturèrent les ambassadeurs arabes qui revenaient avec les envoyés de Siméon. Il emprisonna les seconds, traita bien les premiers, se servit d'eux pour renouveler la paix avec le sultan, moyennant un tribut de 11 000 pièces d'or. Siméon se trouva seul au rendez-vous sur les glacis de Byzance. Les épaisses murailles et les tours altières, garnies de machines de guerre, balistes, catapultes, bombardes à lancer le feu grégeois, d'images saintes renommées par leurs redoutables miracles, l'aspect d'une infinie multitude de soldats et d'une foule immense lui donnèrent grandement à réfléchir. Il eut une entrevue avec Lécapène. Les écrivains grecs prêtent à celui-ci un discours émouvant, plein d'onction chrétienne, d'humilité évangélique et, en même temps, de fierté royale. En dépit de son usurpation, Lécapène n'en était pas moins le successeur d'Auguste et de Constantin, l'*Isapostolos*, auquel tant de nations chrétiennes, à commencer par la Bulgarie, devaient leur initiation à la doctrine de salut, le « père spirituel » de tous les rois et de tous les peuples. Peut-être cette majesté vieille de mille années en imposa-t-elle à la majesté nouvelle de Siméon, le prestige intellectuel du représentant de l'hellénisme

au « demi-grec », l'empereur éternel à l'empereur parvenu. Même un Napoléon a pu, en présence d'un César d'Autriche, tant de fois battu par lui, céder à de tels prestiges. Au surplus, Siméon et Lécapène devaient être alors également convaincus qu'il existait pour chacun d'eux une impossibilité : pour le Basileus de refouler la Bulgarie dans les marais du Danube; pour le tsar de prendre la Cité imprenable. Il se quittèrent sans avoir, semble-t-il, rien conclu. Les chroniqueurs racontent qu'au moment de la séparation, deux aigles planèrent sur la tête des deux souverains, qu'ensuite l'un des aigles prit son vol vers le Sud et l'autre vers le Nord. De fait, il y avait maintenant deux empereurs, deux empires dans la péninsule. Immense était l'empire bulgare; l'empire grec d'Europe n'était plus représenté que par deux groupes de territoires, comme enclavés dans les possessions de son redoutable voisin. Mais, en cette année 924, où se constata l'impuissance des Bulgares à se donner Constantinople pour capitale, il fut décidé qu'ils ne seraient pas le peuple impérial de l'Orient, les héritiers de l'ancien peuple-roi. Trois ans après, en 927, mourait Siméon.

Il n'aurait peut-être pas été indigne de la haute fortune qu'il avait rêvée. On peut lui reprocher ses emportements de despote asiatique, ses atroces cruautés durant la guerre, la forfanterie qu'il apporta à se décerner, en vue de ces murailles qu'il ne pouvait enlever, une sorte d'apothéose impériale, forçant les populations grecques, « avec l'insolence habituelle aux Scythes, à l'acclamer Autocrator. » Mais, par certains côtés, il rentre dans la famille de ces grands souverains à demi barbares qui se dévoué-

rent à civiliser leurs peuples; presque chaque nation européenne honore l'un deux comme son premier initiateur : saint Vladimir de Russie, saint Étienne de Hongrie, Clovis ou Charlemagne chez les Francs.

Sous le tsar Siméon, la civilisation intellectuelle de Byzance dut pénétrer assez profondément la Bulgarie. Comme son savant confrère de Constantinople, Constantin Porphyrogénète, Siméon avait le goût des lettres; il s'entoura d'une cour de beaux esprits; il encouragea les plus instruits de ses sujets à composer des traductions, des adaptations, des anthologies de la littérature byzantine. Il faisait traduire en bulgare, par le pope Grégoire, la *Chronique* de Malalas; par l'évêque Constantin, les *Discours* de saint Athanase contre les Ariens; il se laissait dédier par Jean l'Exarque son *Explication des Évangiles* et son *Tableau de la Création* ou l'*Œuvre des Six Jours*. Il patronnait une vaste compilation des Pères de l'Église. Les disciples de Cyrille et Méthode, chassés de la Grande Moravie par l'invasion magyare, lui apportaient de précieux manuscrits ou composaient pour lui des ouvrages, comme les sermons, panégyriques et *Vies des Saints*, par Clément; la *Vie de saint Méthode*, par Gorazd; l'*Invention des Lettres slaves*, par le moine Chrabr. Lui-même aspirait à la gloire littéraire : il écrivit le *Flot d'Or*, anthologie de saint Jean Chrysostome. Ses flatteurs le comparaient à « une délicate abeille qui butinait le suc de toutes les fleurs pour le répandre sur ses boïars ».

Siméon avait installé sa capitale à Preslav-la-Grande, autrefois Marcianopolis, aujourd'hui Eski-Stamboul, naguère encore misérable village de trois

cents masures, perdu au milieu de ruines immenses. Là, dans un mélange de byzantinisme raffiné et de luxe barbare, il cherchait à imiter de loin l'imposante étiquette de la cour hellénique et la splendeur monumentale de Constantinople. Si imparfaite que fût cette imitation, elle suffisait à émerveiller ses sujets. Jean l'Exarque, dans la préface de son *Tableau de la Création*, s'abandonne à une description enthousiaste de Preslav-la-Grande :

Celui qui, arrivant de loin, entre dans la première cour du palais tsarien reste surpris ; lorsqu'il approche des portes, sa surprise se traduit en questions multipliées. Entre-t-il dans la cour intérieure, il voit, des deux côtés, de splendides bâtiments, construits en pierres, revêtus de bois polychromes. Il voit de hauts palais, des églises, avec des sculptures de pierre et de bois, des peintures sans nombre ; à l'intérieur, tout resplendit de marbre, de bronze, d'argent et d'or, avec un tel éclat qu'on ne sait où aller chercher des points de comparaison. Car l'étranger, dans son pays, n'a peut-être vu que de misérables huttes couvertes de chaume. D'admiration il reste muet, comme pétrifié. Que s'il entrevoit le prince, quel spectacle ! Le prince trône en vêtements brodés de perles, avec des colliers de monnaies à son cou, des bracelets aux poignets, ceint d'une ceinture de pourpre. A ses côtés siègent ses boïars décorés de chaînes d'or, de ceintures et de bracelets précieux. De retour chez lui, l'étranger, si on l'interroge sur son voyage : « Qu'as-tu donc vu là-bas ? » répond : « Je ne sais comment vous raconter tout cela : vos yeux seuls pourraient vous donner l'idée d'une telle splendeur ! »

## V

Siméon avait désigné pour lui succéder le plus jeune de ses fils, Pierre, un enfant en bas âge,

exposant ainsi son empire à tous les risques d'une longue minorité. En présence des Magyars et autres nomades toujours menaçants sur la frontière danubienne, des roitelets serbes et croates courant aux armes, des provinces insurgées, des frères aînés en révolte, des boïars redevenus souverains dans leurs châteaux forts, la couronne tsarienne et l'unité nationale eussent également péri sans l'habileté et l'énergie du régent Soursouboul. Contre tant de périls, celui-ci résolut de tenter un rapprochement avec les Grecs et de signer le traité que l'orgueil de Siméon s'était refusé à conclure. Il obtint de l'empereur Lécapène la reconnaissance du titre tsarien de son jeune maître et du patriarcat autonome. En outre, le Basileus accorda en mariage au tsar Pierre sa petite-fille Maria. Suivant l'usage, elle prit un nom nouveau, d'un heureux augure pour les deux peuples : celui d'Irène (la Paix).

Ce traité et ce mariage valurent aux deux empires quarante années de trêve. Avec une tsarine grecque installée à Preslav, la civilisation hellénique devait conquérir en Bulgarie un ascendant que n'avaient pu lui lui assurer toutes les victoires de Siméon. La jeune épouse n'avait pu quitter sans un serrement de cœur l'existence confortable, embellie par le luxe, les arts et tous les plaisirs de l'esprit, que lui avait assurée le Sacré-Palais. « Sa joie, dit un chroniqueur, était mêlée de tristesse; elle était triste de renoncer à ses parents bien-aimés, à ses demeures royales, à la tendresse de ses proches; elle se réjouissait de ce qu'elle était la femme d'un roi et de ce qu'on l'acclamait souveraine des Bulgares. » La politique byzantine se garda de négliger les liens qui unissaient la

maison régnante de Bulgarie et l'influence qu'y pouvait exercer cette fille d'empereur livrée comme un otage aux barbares. « Plus d'une fois, dit un chroniqueur byzantin, Irène vint de Bulgarie à la Ville visiter son père et son aïeul ; la dernière fois, elle fit le voyage avec ses trois enfants. » En Bulgarie même, elle dut être une protectrice pour les milliers de sujets grecs, artistes ou gens de métier, que les Krum et les Siméon, après le sac des villes romaines, avaient transplantés dans les bourgades de la Mésie. Elle dut contribuer à un nouvel essor de la littérature bulgare, presque tout entière empruntée ou compilée de la grecque : c'est vers cette époque qu'aux rédactions de caractère ecclésiastique qu'avaient encouragées Siméon s'ajoutèrent les œuvres d'un caractère laïque telles que la traduction du *Roman d'Alexandre le Grand*, du *Roman de Troie*, des contes sur *Barlaam et Josaphat*, sur le *Tsar Sinagrit et Akir le Sage*, sur *Salomon* et *Kitovras* (le Centaure), sur *Hélène la Belle*, qui plus tard passèrent du bulgare dans la littérature naissante de la Russie.

Toutefois, sous le vernis de culture hellénique, subsistait dans toute sa rudesse la Bulgarie primitive. Quand, sous l'empereur Tzimiscès, deux princesses issues de la tsarine Irène vinrent pour épouser les petits-fils de Constantin Porphyrogénète, ce ne fut pas sur quelque véhicule d'élégante fabrique byzantine, mais sur un char à l'antique mode scythique, aux roues de bois pleines et aux essieux grinçants, comme les *arabas* d'aujourd'hui, que les paranymphes les amenèrent à Constantinople. Dans la Bulgarie, riche en moissons et en troupeaux, la vie devait être

large, mais dénuée de tout confort. Rude était le paysan bulgare; plus rude encore le boïar de province.

La puissance et la cohésion même de l'État bulgare avaient tenu presque uniquement à l'énergique personnalité de Siméon. Elles ne devaient pas lui survivre. Sous le tsar Pierre, très pieux, très doux, sans talent ni ardeur militaires, la monarchie se démembra. Un de ses boïars, le comte ou *comite* Sischman, de Tirnovo en Mésie, alla s'installer, avec ses quatre fils, les *comitopouli*, comme les appelèrent les Grecs, dans un château fort de l'Ouest. Il sépara de la Bulgarie danubienne la Macédoine et l'Albanie, y fonda une sorte de Bulgarie du Pinde, plus guerrière, plus féodale, plus nationale de sentiment, plus antigrecque que celle dont Preslav-la-Grande était la capitale. Plus d'un boïar dut l'imiter en des proportions plus modestes. Partout s'émancipait la féodalité, partout se restaurait l'autorité patriarcale des chefs de clan. Une autre cause de désagrégation, ce fut la propagation en Bulgarie de l'hérésie manichéenne, qui, du pope Bogomil, y prit le nom de *bogomilisme*. En s'attaquant à l'Eglise nationale incarnée dans le patriarcat, elle affaiblissait l'État; elle tendait même à désagréger la nationalité. On a remarqué que, lors de la conquête ottomane, la plupart des Slaves qui montrèrent de l'empressement à embrasser l'Islam étaient des Bogomiles.

## VI

L'anarchie où était retombée la Bulgarie tenta l'ambition d'un empereur grec, Nicéphore Phocas,

le premier tuteur des jeunes porphyrogénètes Basile II et Constantin VIII. Il estima facile de reconquérir au moins la Bulgarie tsarienne, la Bulgarie du Danube. Il ne réfléchit pas qu'achever la ruine de cet État qui, si affaibli qu'il fût, constituait encore un rempart à l'hellénisme contre les hordes du Nord, c'était ouvrir à celles-ci les chemins qui les mèneraient au cœur de la monarchie grecque. Il n'eut aucun égard aux liens de famille et de religion qui avaient existé entre les deux maisons souveraines. Il ne vit pas qu'en même temps qu'une mauvaise action il faisait une mauvaise affaire. Lors du traité conclu entre Soursouboul et Romain Lécapène, le premier avait stipulé le paiement annuel d'une pension ou d'un tribut par la cour de Byzance. Lorsque les envoyés du tsar, en 967, vinrent réclamer l'argent, Nicéphore les fit rosser et chasser. Puis il envahit la Thrace et la reconquit jusqu'aux Balkans. Restait à subjuguer la Bulgarie danubienne. Nicéphore, comme autrefois Léon VI, fit appel aux barbares du Nord. Les barbares du Nord étaient alors les Russes, encore païens. Leur chef suprême, le prince de Kiev, était Sviatoslav, digne héritier des anciens Vikings northmans qui avaient groupé en un embryon d'État les tribus des Slaves russes. Ce « roi de mer », enchanté d'une telle aubaine, descendit le Dniéper avec dix mille guerriers embarqués dans des canots monoxyles. Il enleva Dorostol (Silistrie) et saccagea Preslav, qui semble ne s'être jamais relevée du désastre. Une fois installé en Mésie, trouvant le pays « abondant en toutes sortes de biens », il refusa d'en sortir. Nicéphore Phocas n'avait donc abouti qu'à se donner pour voisin un

empire slave qui s'étendait maintenant de la Baltique au Danube, et qui pouvait rallier à lui tous les Slaves groupés ou épars dans la péninsule des Balkans. Avant qu'il eût rien pu tenter pour réparer une erreur si funeste à l'hellénisme, il fut assassiné par l'amant de sa femme, un Arménien comme lui, Jean Tzimiscès (969). C'est à celui-ci, devenu empereur par son mariage avec la veuve impériale, qu'incombait la tâche ardue de déloger de la Mésie les Russes victorieux. Il leur prit Dorostol après une série de combats acharnés qui forment une véritable épopée. On en trouvera l'attachant récit dans les pages de M. Schlumberger. Un traité s'ensuivit entre l'empereur grec et le prince des Russes. Ceux-ci jurèrent, par leurs dieux Péroun et Voloss, de garder fidèlement la paix avec Byzance. La Bulgarie mésienne, si âprement disputée, resta le butin de guerre du Basileus. Quant à Sviatoslav, à la remontée du Dniéper, il fut attaqué par les Petchenègues, nomades de race turque, « mangeurs d'insectes », massacré avec tous les siens, et son crâne servit de coupe à ses vainqueurs.

Jean Tzimiscès fit sa rentrée à Constantinople dans un triomphe à la romaine. Le tsar de Bulgarie, Boris, petit-fils du grand Siméon, fils d'une princesse impériale de Byzance, dut suivre à pied le char de l'empereur; puis, devant le peuple de la capitale, il dut se dépouiller de tous les attributs souverains, diadème, chlamyde de pourpre, brodequins rouges (*campagia*). Il fut ensuite promu à une des plus hautes dignités du palais, celle de *magistros*, tandis que son frère Romain, fait préalablement eunuque, obtenait un rang élevé dans la domesticité impé-

riale. Il semblait que le triomphe de l'hellénisme sur son plus redoutable rival fût définitif et complet.

Il n'en était rien. La Bulgarie du Pinde restait intacte. Le *comite* rebelle, Sischman, était mort, peut-être empoisonné par son quatrième fils Samuel. Des quatre *comitopouli*, deux avaient été tués à la guerre, le troisième fut assassiné par ce même Samuel, qui prit en main le pouvoir. Pendant quarante années, il devait régner sur les cantons bulgares, serbes ou albanais qui composaient la Bulgarie occidentale. Celle-ci fut un empire bulgare à peu près comme l'État byzantin, avec ses provinces albanaises, slaves, arméniennes, syriennes, était un empire grec. Le souverain pontife de Rome, toujours empressé à faire pièce à celui de Constantinople, avait décerné à Samuel la couronne royale. Pourtant celui-ci ne méritait guère plus les faveurs du pape que celles du patriarche, car on l'accuse de ménagements excessifs pour l'hérésie bogomile; à tel point que celle-ci, l'hérésie bulgare par excellence, la vraie « bougrerie », semblait être devenue la religion nationale de la Bulgarie de l'Ouest, également rebelle aux deux orthodoxies, en révolte contre tous les pouvoirs légitimes. L'État fondé par Sischman tenait la Serbie par les forteresses de Belgrade et Nisch; la Bulgarie danubienne par Sofia, Pernik et une trentaine de châteaux forts; la Macédoine par Skopia (Uskub) et Kiüstendil; l'Albanie par Bitolia (Monastir), Biélograd (Bérat) et Janina. Le nouveau roi s'intitulait successeur d'Alexandre le Grand et de Pyrrhus, qu'il considérait sans doute comme des Slaves. Il avait installé sa

capitale à Prespa, sur une petite presqu'île et sur un îlot rocheux du lac, où l'on voit encore aujourd'hui les ruines d'une porte, de palais, d'églises. A Ochrida, situé sur le lac du même nom, « la ville aux cent ponts », la « Venise albanaise », il avait réinstallé le patriarcat national.

A la faveur des troubles qui suivirent la mort mystérieuse de Tzimiscès (10 janvier 976), Samuel conquit la Bulgarie danubienne, envahit la Thessalie et emporta Larisse. Du sac de cette ville il rapporta un triple butin : pour sa capitale, les reliques de saint Achille, auquel il éleva une église dans Prespa; pour le peuplement de ses domaines, des milliers de captifs; pour lui-même, une belle Grecque, qu'il épousa. L'empire bulgare se relevait plus vaste, plus guerrier, plus redoutable à l'empire grec qu'il ne l'avait été à l'apogée du règne de Siméon. Seulement le centre s'en était déplacé de l'est à l'ouest, de la plaine mésienne à la montagne albanaise, de Preslav-la-Grande à Prespa. A part Constantinople et la Grèce propre, il ne restait en Europe à l'empire romain que les villes et districts de Philippopoli, Andrinople, Salonique et la province de Dalmatie, avec Raguse, Zara, Spalato et Durazzo.

## VII

Telle était la situation de l'hellénisme quand eut lieu, après deux règnes d'empereurs-tuteurs, l'avènement définitif des deux petits-fils de Constantin Porphyrogénète, Basile II et Constantin VIII (976). Le premier était alors âgé de seize ans et le second de

treize. Depuis un nombre presque égal d'années, puisqu'ils avaient été couronnés au berceau, ils régnaient nominalement. Ils allaient régner effectivement pendant un demi-siècle environ, le premier jusqu'en 1025, le second jusqu'en 1028. Une concorde toute fraternelle unissait les deux jeunes empereurs, grâce peut-être à l'extrême différence des esprits et des tempéraments. Constantin semble avoir été absolument insignifiant. C'était un Basileus quelconque, comme il s'en rencontre dans la longue série des souverains byzantins, ami du repos, résigné aux interminables cérémonies et liturgies du palais, bon à être peint sur une mosaïque à fond d'or avec le diadème en tête et le globe du monde dans sa dextre. Il ne parut qu'une fois sur les champs de bataille, et préféra sans doute mener avec des courtisans, eunuques, prêtres et moines, artistes ou philosophes, la vie d'un roi fainéant au fond du « palais gardé de Dieu ». Il rappelle beaucoup son aïeul, le studieux et sédentaire Porphyrogénète, et son père, le débonnaire époux de la belle Théophano.

Basile II, au contraire, semble avoir hérité l'esprit d'aventure, l'infatigable activité, la passion et le talent de la guerre, l'héroïsme chevaleresque de ses deux tuteurs Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès. Comme eux, il passa sa vie dans les camps, guerroyant tour à tour et sans relâche au Nord et à l'Est, contre les Slaves et les Arabes, ne se reposant de ses campagnes d'Europe que par d'audacieuses algarades en Arménie, Anatolie et Syrie. Il appartient à cette série de Basileis guerriers, aussi braves que nos preux de l'Occident, mais ayant sur eux cette supériorité de posséder une science de la guerre

Dans toutes les crises que traversa l'empire grec apparaissent des souverains de ce type héroïque. Il n'est donc pas équitable de nous représenter la monarchie byzantine comme une succession de dégénérescences, de neurasthénies et de décadences : ce qui rendrait d'ailleurs inexplicable qu'elle ait pu survivre dix siècles à l'empire romain d'Occident. Parallèle à la série des rois fainéants, longue est la série de ces empereurs-soldats, qui contre les Goths, les Huns, les Avars, les Magyars, les Allemands, les Slaves, les Perses, les Arabes, conduisirent les légions à la victoire ou, souvent, payèrent d'une mort glorieuse leur défaite. Elle commence au rude Marcien, l'époux mystique de l'impératrice-vierge Pulchérie, celui qui faisait répondre à Attila : « J'ai de l'or pour mes amis et du fer pour mes ennemis; » elle se continue par Héraclius, vainqueur des Perses, par les Comnène, dont la bravoure chevaleresque émerveilla les guerriers latins; elle ne se termine qu'avec le dernier des Paléologue, Constantin Dragazès, qui périt sur la brèche de sa capitale et, dit la chanson grecque, fut « enterré sous les lauriers ». C'est dans cette glorieuse lignée d'empereurs que s'inscrit Basile II. C'est à ses mains qu'était confié le glaive de l'hellénisme contre le bulgarisme de nouveau triomphant.

M. Schlumberger a pris soin de réunir tous les textes qui permettent de faire revivre, avec plus de précision que ne l'autorisent ordinairement les chroniques et hagiographies byzantines, la personnalité physique et morale du champion de la race grecque.

Au physique, un « front vaste et proéminent »; des yeux « qui lançaient des éclairs »; un cou, des

épaules, des bras bien musclés. Et remarquons cette particularité, que Basile II partage avec Napoléon : « une taille au-dessous de la moyenne ». La parole, ajoute Psellos, était « brève, abrupte, inculte plutôt que raffinée ». Une miniature du XI[e] siècle, que M. Schlumberger a reproduite dans son volume sur Nicéphore Phocas, représente Basile II en costume de guerre. Cette image a toute la valeur d'un portrait contemporain. Au-dessus de l'empereur, se dégageant de l'azur, apparaît le Christ suspendant une couronne sur la tête de son fidèle champion. A droite et à gauche, des archanges, portant la main aux armes de celui-ci ; les effigies des saints guerriers de l'empire, Démétrius de Salonique, saint Georges, les deux Théodore, etc. Aux pieds du souverain sont prosternés, rampant sur les genoux et les coudes, suivant le protocole, des courtisans grecs ou les ambassadeurs des nations vaincues. L'empereur, la lance dans la main droite, le glaive dans la gauche, nous apparaît comme un guerrier vigoureux, aux traits fermes et sévères. La barbe est toute blanche. En tête, la couronne avec l'auréole. Le torse, élégant et svelte, est emprisonné d'une souple cuirasse en mailles d'or ; sous la gorge, une fibule ornée d'un rubis retient le manteau léger qui flotte sur les épaules. Une tunique de pourpre violette, à large bordure d'or, descend jusqu'aux genoux. Les jambes sont guêtrées de bleu, les pieds chaussés des *campagia* ou brodequins de pourpre rouge. Tel se présente à nous « Basile, fidèle au Christ, Basileus des Romains ».

Pour la lourde tâche qu'il avait assumée, il tendit tous les ressorts de son énergie personnelle comme

il tendait tous les ressorts de l'empire. Rien qui pût le détourner de l'œuvre à laquelle il s'acharnait. Point de luxe inutile : à peine quelques joyaux sur ses vêtements d'apparat, de pourpre aux teintes sombres, quand il devait paraître en public et recevoir des ambassadeurs étrangers. Tout le reste de ses joyaux dans les coffres du fisc, dans le trésor de guerre. Point de cour parasite : même les philosophes et grammairiens, pour lesquels son aïeul le Porphyrogénète avait été un protecteur et un confrère, disparurent du palais. « Il n'avait, affirme Zonaras, aucun penchant pour les hommes de science et dédaignait l'instruction, qu'il considérait comme un bavardage inutile. » Reste à savoir si la science et l'instruction de ce temps, c'est-à-dire la scolastique byzantine, auraient pu empêcher Constantinople d'être mise à sac par les Bulgares. Enfin, un point sur lequel insiste M. Schlumberger, c'est que l'élément féminin, cause de tant de révolutions byzantines, est totalement absent de cette histoire. « Par une exception à peu près unique, Basile II semble n'avoir pas été marié. » Il laissait à son frère le soin de reproduire la race impériale comme il lui laissait la tâche de présider aux cérémonies de la vie de cour. En sa prime jeunesse, il s'était, assure Psellos, « livré sans pudeur, publiquement, aux plus folles orgies; il avait eu mainte liaison amoureuse; il avait adoré la société de ses compagnons de fête ». Brusquement le sentiment de sa responsabilité, le danger de l'empire, le transformèrent. Ce fut une conversion totale, comme celle qui marqua le réveil de Charles XII. Désormais plus de vin, plus de viande, et le coucher sur la dure. Basile II

affecta la simplicité du soldat, qui met tout son luxe dans ses armes, et l'austérité d'un moine militaire. Nos Templiers et nos Hospitaliers, en leur âge héroïque, auraient pu l'adopter comme prototype. Yahia, un chrétien de Syrie qui écrit en arabe, nous dit : « Toute sa vie il ne but et ne mangea que le strict nécessaire.... Jamais il ne se laissa aller à aucun confort ». Des deux frères, il fut le véritable empereur. Seul il dirigea le gouvernement, la diplomatie, la guerre. S'il édicta des *Novelles*, ce fut surtout en vue d'organiser les forces militaires de l'empire, de protéger contre les envahissements des grands et des églises la terre des petits propriétaires, parce que cette terre était une sorte de fief, et que chaque fief faisait vivre un *miles* (*stratiotès*). Si on peut l'accuser d'avidité fiscale ou le louer de sa stricte économie, s'il laissa en mourant cette formidable encaisse métallique de 200 000 livres d'or, c'est que, pour avoir une bonne armée toujours prête à combattre, il faut un trésor de guerre toujours plein. Les prédécesseurs de Frédéric II, les Hohenzollern de la vieille Prusse, en savaient quelque chose. Cette parole « brève, abrupte, inculte, » c'est la voix du commandement. Le chroniqueur Zonaras affirme qu'il « préféra toujours être craint plutôt qu'aimé de ses sujets.... Il ne pliait ni devant les lois ni devant les coutumes, n'en faisait qu'à son plaisir.... Il allait droit au but, ne connaissant pas d'obstacles.... Il n'employait dans le conseil et l'expédition des affaires que des gens sans naissance et sans instruction, auxquels il ne dictait que des dépêches écrites dans le style le plus rude, sans aucun souci de la forme. » Zonaras, ici, doit exagérer, par dépit

de voir dédaigner ses pareils. Psellos expose les mêmes idées, mais sous une forme beaucoup plus équitable : « Ses secrétaires étaient des hommes obscurs, de mince éducation, mais sa correspondance fut toujours des plus brèves, si simple et tout à fait sans apprêt qu'elle n'exigeait pas de grandes capacités chez ses collaborateurs. Toujours il se refusa à écrire avec recherche, ou à user d'un style fleuri. Il dictait lui-même toutes ses lettres, ne disait pas un mot de plus qu'il n'était nécessaire. » Donc Basile II avait simplement le défaut de dédaigner la diffusion pompeuse chère aux lettrés de Byzance comme à la chancellerie chinoise. Empereur, il affectait l'*imperatoria brevitas*. Après tout, ce n'était pas avec des subtilités de grammairiens que l'hégémonie de la race grecque pouvait être préservée. Le péché mignon de l'hellénisme, c'est d'avoir été trop beau parleur et trop brillant disputeur; en 1453, c'est parce que le dernier Paléologue ne put faire prévaloir la vertu militaire sur « le bavardage inutile » qu'il ne trouva que cinq mille neuf cent soixante-treize Grecs pour affronter autour de lui le suprême assaut.

La belle miniature du XIe siècle nous présente un empereur à barbe blanche; c'est que la guerre que Basile II soutint contre les Bulgares, commencée par lui presque à son avènement, ne se termina que quand il eut près de soixante ans. Elle dura donc près d'un demi-siècle. D'ailleurs les batailles bulgares ne sont qu'une partie de l'épopée militaire de l'empereur Basile. Durant tout son règne il lui fallut courir des champs de bataille d'Europe à ceux de l'Asie. Il eut à défendre contre les Allemands et les

Arabes de Sicile les dernières provinces que l'empire grec eût gardées en Italie, à lutter sur la mer Noire contre les Russes; il dut livrer bataille à des stratèges usurpateurs entraînant dans leur rébellion les légions romaines d'Anatolie, réduire à l'obéissance les dynastes de l'Arménie, dompter les sauvages tribus du Caucase, qui, en notre siècle, firent tête aux meilleures troupes de Nicolas Ier et d'Alexandre II, tenir en respect le khalife de Bagdad, battre les armées du sultan d'Égypte, assiéger les places fortes des émirs syriens. Telle campagne de Basile, qui en quelques semaines l'amenait, avec quarante mille fantassins montés sur des mules, du fond de la Bulgarie sous les murailles d'Alep, mérite d'être étudiée par les hommes du métier. Qui sait si, quelque jour, pour tel plan de campagne qui aurait pour point de départ les frontières russes et pour objectif celles de l'Égypte, l'audacieux raid du printemps de 995 ne deviendra pas d'actualité?

## VIII

De tous les exploits de Basile II nous ne retiendrons ici que ses guerres contre les Bulgares. La lutte entre les deux races européennes qui se disputèrent la domination de la péninsule balkanique est autrement importante pour l'histoire du monde que les dernières convulsions des empires arabes prêts à se dissoudre. Par malheur, si les affaires d'Asie, à cette époque, nous sont bien connues grâce à la richesse des sources orientales, il n'en est pas de même pour les affaires d'Europe. M. Schlumberger

ne se lasse pas de dénoncer l'indigence et la misère des informations byzantines. Soit que les chroniques les plus importantes de cette époque ne soient pas arrivées jusqu'à nous, soit que les historiographes de la Ville n'eussent d'attention que pour les menus incidents du Palais et de l'Église, soit qu'ils aient cédé, comme Zonaras, à un esprit de rancune contre un Basileus contempteur des « philosophes », ces événements d'une importance capitale pour la race grecque nous restent très mal connus. Ce sont des informations vagues, décousues, sans précision, que M. Schlumberger a eu la plus grande peine à classer en leur rang chronologique, grâce à quelques dates que lui ont fournies les écrivains arabes ou syriens. Basile II, héritier de Jules César, a négligé de nous laisser des « Commentaires », et l'hellénisme semble avoir témoigné d'une étrange indifférence pour le plus héroïque de ses champions.

Le tsar Samuel était déjà vieux quand le Basileus de vingt-six ans se présenta pour lui disputer ses conquêtes; toutefois il avait conservé toute son audace et toute l'âpreté de ses ambitions. Il profita, pendant des années, de ce que l'empereur était occupé en Asie par la terrible révolte des stratèges Bardas Phocas et Bardas Skléros, pour renouveler ses incursions en Thessalie. En 986, traversant de nouveau cette province, il se disposait à envahir le Péloponèse, où ses émissaires avaient sans doute travaillé les Milinges et Ézérites de Laconie. Tout à coup, nous le voyons rebrousser chemin vers le nord. C'est que sur son flanc l'armée impériale, commandée par Basile II, s'était mise en mouvement.

Remontant la Maritsa, longeant les pentes du Rhodope, elle avait évidemment pour objectif la grande forteresse bulgare de Srédetz ou Triaditsa, aujourd'hui Sofia. Basile II avait déjà franchi la Porte Trajane et le défilé où passe aujourd'hui le chemin de fer de Philippopoli à Sofia et que parcourait une voie romaine. Il avait mis le siège devant Srédetz lorsque Samuel, accourant du midi à marches forcées, bloqua l'armée assiégeante, la réduisit à la famine et la contraignit à faire retraite. Lorsqu'elle repassa la Porte Trajane, elle fut, dans le défilé, assaillie par les Bulgares en embuscade. Le camp byzantin tomba entre leurs mains, avec tous les bagages, le trésor de l'armée, la tente même du Basileus et les insignes impériaux. L'Autocrator n'échappa qu'à grand'peine au carnage. Il est probable que des généraux et dignitaires byzantins, irrités des façons autocratiques du jeune souverain, mécontents de le voir assumer le commandement suprême au lieu de respecter la tradition des rois fainéants, mirent quelque négligence à éclairer l'armée, à soutenir le prince. L'un d'eux, au récit de Skylitzès, estima que, « si Basile réussissait à vaincre les Bulgares dans cette première expédition, il en serait encouragé à n'en plus jamais faire qu'à sa tête, à commander toujours en personne, à ne plus jamais consulter ni lui ni les autres lieutenants : c'est pour cette raison qu'il s'efforça de faire échouer l'expédition ». Les disgrâces que prodigua Basile II, dès son retour à Constantinople, donnent créance à ces assertions.

Un poète grec de ce temps, Jean le Géomètre, dans sa pièce intitulée *le désastre des Romains dans le défilé bulgare*, s'écrie : « O forêts, ô montagnes

funestes, ô sinistres amas de rochers parmi lesquels les fauves bondissent sur les cerfs aux abois! O Phaéton, toi qui guides le char du soleil, raconte ces événements à la grande âme de César[1]. Dis-lui que le Danube a conquis la couronne de Rome. Dis-lui de voler à ses armes. Car, hélas! les lances bulgares sont victorieuses des flèches romaines. »

Il se passa dix ans avant que Basile II, absorbé par les révoltes d'Asie, où sa couronne et sa vie étaient en jeu, pût songer à prendre sa revanche. Samuel enleva Durazzo, sur l'Adriatique, sans doute pour mieux assurer ses communications avec les ennemis de l'empire grec en Italie. Vladimir, kral de Serbie, vaincu par Samuel, devint son gendre et son vassal. Le tsar de Bulgarie battit l'un après l'autre les faibles contingents, les « petits paquets » que pouvaient lui opposer les lieutenants auxquels Basile avait dû confier ses forces d'Europe. Tandis que le Basileus était à Antioche, dit le Syrien Yahia, Samuel, « cet homme belliqueux qui ne connaissait pas le repos », s'était mis à reprendre les villes qui lui avaient été enlevées par les Byzantins. A la fin de 995, il avait surpris et battu, près de Salonique, une armée grecque. L'année suivante, comme il venait de dévaster l'Attique et le Péloponèse, il fut lui-même surpris, de nuit, à un gué du Sperchios, par le *magistros* Nicéphore Ouranos. Ce fut, paraît-il, une véritable tuerie, un « bain de sang » pour les légionnaires romains; le vainqueur rapportait à Constantinople 1000 têtes coupées et 12000 prisonniers. Le tsar, après s'être dissimulé sous des tas de

[1. Le poète fait allusion ici à l'empereur Nicéphore Phocas.]

cadavres, put à grand'peine, par des chemins de bêtes fauves, gagner la région du Pinde. Basile II profita de la victoire de son lieutenant pour reconquérir non seulement la Thessalie et Durazzo, mais la majeure partie de la Bulgarie danubienne, jusqu'à Viddin.

La Bulgarie des montagnes de l'Ouest restait le morceau de résistance. Avant qu'on pût s'y attaquer, onze ans se passèrent encore, tandis que Basile consolidait sa puissance en Asie, complétait ses armements ou, durant les années 1000 à 1004, les plus obscures de ce règne dans les annales byzantines, conquérait les places bulgares de la frontière, comme Berrhœa (Verria), Servia (Silvidtsé), Édesse de Macédoine (Vodéna), Vidyni (Viddin), Dorostol (Silistrie). Dans la désagrégation de son empire, Samuel retrouvait parfois toute son audace : durant l'été de l'an 1003, sur les derrières des troupes impériales occupées au siège des places danubiennes, en pleine fête de la « Dormition de la Vierge », il surprit et saccagea Andrinople, que le prompt retour de Basile le contraignit d'évacuer. Les Byzantins le payaient de retour : comme il essayait de secourir Skopia (Uskub), assiégé par eux, il fut surpris à son tour, perdit quelques milliers d'hommes et dut fuir, abandonnant les richesses de son camp. La chute de Skopia entraîna la conquête de la basse et moyenne Macédoine. On voit que le cercle se resserrait autour du massif montagneux, des villes royales d'Ochrida, Prilep et Prespa, qui formaient le dernier refuge et comme le réduit de la monarchie bulgare.

Ce fut une guerre de plateaux ou de défilés, comme

en ont connu les généraux ottomans chargés de réduire les tribus albanaises ou le Monténégro, féconde en surprises et en retours de la fortune, harassante pour les troupes impériales, irritante pour le conquérant. Samuel en était réduit à éviter les batailles rangées. Il se contentait de barricader les défilés. C'est contre une de ces passes fortifiées, celle de Cimbalongou (mot évidemment valaque), sur la route de Sérès à Melnik, que se heurta de front, en 1014, l'armée de Basile II. Devant la vigoureuse résistance que lui opposait le tsar, le Basileus pensait à la retraite, lorsqu'un de ses lieutenants découvrit un défilé secondaire qui permettait de tourner la formidable position. Les Grecs firent alors un grand massacre des Bulgares, et Samuel ne dut la vie qu'au dévouement de son fils. Quinze mille des vaincus tombèrent entre les mains de l'empereur. Les chroniqueurs byzantins racontent qu'il fit crever les yeux à tous, sauf à un captif par centaine, qui, simplement borgne, se chargerait de conduire les aveugles à leur souverain. Quant cette effroyable procession parvint à la forteresse de Prilep, où s'était réfugié Samuel, le vieux tsar en éprouva un tel saisissement qu'il tomba à la renverse. Il mourut deux jours après.

M. Schlumberger voudrait pouvoir douter de la véracité du récit byzantin. Assurément ce récit a un air de légende : on l'a déjà lu dans d'autres annales. Mais il ne faut pas oublier qu'à Byzance même, comme dans la Chine d'aujourd'hui, on était prodigue de supplices atroces, et que celui de l'énucléation des yeux était fréquent, surtout entre compétiteurs au trône et même entre membres de la

famille impériale. Sous le vernis d'une civilisation raffinée, la férocité asiatique cohabitait avec la dureté romaine. D'ailleurs Asparuch, Krum, Siméon, Samuel, avaient-ils été des conquérants si doux? En notre siècle même, à la lumière de la publicité européenne, un empire chrétien, qui rappelle à beaucoup d'égards celui de Byzance, n'a-t-il pas vu s'accomplir une action non moins abominable que celle que les chroniqueurs grecs attribuent à leur souverain? Après l'écrasement de l'armée italienne à Adoua, le 1er mars 1896, douze cents (quatre cents suivant d'autres témoignages) de ses *askaris* ou soldats abyssins tombèrent aux mains des vainqueurs. Quand le conseil de guerre délibéra sur la peine applicable à leur prétendu crime de trahison, l'empereur Ménélik, assure-t-on, se prononça pour une sentence relativement humaine; l'impératrice Taïtou exigea l'application intégrale de la peine édictée par la loi. En conséquence, les *askaris* prisonniers subirent une mutilation atroce : à chacun d'eux, avec de mauvais coutelas, on amputa la main droite et le pied gauche. La plaine voisine d'Adoua fut couverte de débris humains. Les trois quarts des suppliciés succombèrent soit à leurs blessures, soit au tétanos. Le plus petit nombre fut recueilli par les soins des Italiens. On estimera sans doute que l'empereur chrétien du xe siècle peut invoquer, à titre de circonstances atténuantes, les cruautés commises par l'empire chrétien du xixe.

Dans les deux cas, la raison d'État semble l'avoir emporté sur tout sentiment d'humanité. L'impératrice d'Éthiopie entendait empêcher à l'avenir tout embauchage de soldats abyssins, comme Basile II

se proposa de décourager par la terreur toute résistance. Il atteignit son but. Par la mort de Samuel la monarchie bulgare se trouva disloquée. D'autres exécutions suivirent, — gens décapités, aveuglés, empalés, — exécutions aussi terribles que celles qu'ordonnèrent ensuite les sultans ottomans. Le plus souvent, Basile II se contentait de transplanter en Asie les garnisons prisonnières. C'est pourquoi il existe aujourd'hui en Arménie des cantons bulgares. L'auteur anonyme des *Conseils et Récits*, un grand seigneur byzantin du XIe siècle, après avoir raconté comment Basile II « vainquit les soldats de ce parfait guerrier, de ce chef expérimenté qui avait nom le roi Samuel », ajoute : « Après la mort du roi Samuel, tous les autres Bulgares durent se rendre au Basileus et furent réduits en esclavage, grâce à l'astuce, au courage, à l'énergie d'un homme : Basile le Porphyrogénète ».

Samuel eut pour successeur le fils de la Grecque qu'il avait enlevée à Larisse : donc un *Hémïargos*. Ce demi-Grec, Gabriel-Romain, fut assassiné par son cousin Vladislav. Celui-ci prit le titre de tsar, mais ne réussit pas à commander l'obéissance. Il vit les impériaux enlever Bitolia, Prilep, le château du légendaire héros des Serbes Marko Kraliévitch, Ochrida, où siégeait le patriarche et où se conservait le trésor du royaume. Il finit par se faire tuer sous les murs de Durazzo (1018).

Dans cette Bulgarie en détresse, deux partis se formèrent : l'un pour la soumission au Basileus, l'autre pour la lutte à outrance. A la tête du premier, le patriarche David, la tsarine Marie, veuve de Vladislav, les boïars de la cour et de la plaine.

Pour les inciter à la soumission, Basile accueillit avec clémence les chefs qui mettaient bas les armes; peut-être leur confirma-t-il leur situation terrienne, comme firent plus tard les sultans ottomans, qui, parmi les *joupans* serbes ou les *boïars* bulgares, nommèrent des *aghas* et des *beys*. Mais, désireux d'avoir les chefs sous sa main, à Constantinople, Basile leur conféra des dignités auliques, telles que *protospathaires* ou *patrices*. Quand la tsarine-veuve Marie lui amena ses trois fils et ses six filles en bas âge, plus neuf autres enfants de la famille tsarienne, il l'accueillit avec douceur et prit sous sa protection cette famille tragique, cette famille digne des anciens Atrides, où les orphelins du tsar régicide Vladislav se confondaient avec ceux du tsar assassiné. Basile dut même protéger Marie contre les ongles des filles de ce dernier. Celui que l'admiration ou la terreur des peuples avait déjà surnommé *Bulgaroctone*, « le Tueur de Bulgares, » n'interrompit point, pour de si futiles incidents, sa tournée impériale à travers le pays conquis, faisant ses entrées triomphales dans les métropoles tsariennes des Bulgares, trônant dans leurs palais, garnissant de ses soldats leurs citadelles, de colons grecs ou arméniens leurs campagnes, encaissant leurs trésors. Dans la presqu'île et les îlots où s'élevait la cité royale de Prespa, il bâtit deux forteresses, dont l'une s'appela *Basilida* et dont l'autre a laissé des ruines désignées sous le nom slave de *Grad* (la Ville).

Outre le parti de la soumission, il y avait celui de la résistance. Il était surtout composé des boïars de la montagne, des chefs de clan bulgares, serbes ou albanais. Deux d'entre eux, en leurs nids d'aigle

perchés sur les cimes inaccessibles, arrêtèrent longtemps les légions : Frujine, sur le Tomor, près de Bérat, à 2600 mètres d'altitude; Ivatch ou Ibatzès, sur le Vrokhotos. Le premier, réduit par la famine, dut capituler : Basile le reçut à merci et le nomma capitaine dans sa garde. L'autre, après avoir fait une soumission nominale, se révolta de nouveau. Un hardi partisan, à la faveur des fêtes de l'Assomption, pénétra jusqu'à son aire, l'enleva presque au milieu des siens, lui creva les yeux et, faisant de son corps un rempart contre les flèches, vint le déposer vivant aux pieds de l'empereur. Basile, jugeant Ivatch indigne de clémence, l'enferma dans un cachot. Un troisième, Nikolitsès, tour à tour traître au tsar et au Basileus, tour à tour pris ou évadé, essayait de perpétuer, comme chef d'une bande de *haïdouks*, un royaume errant de Bulgarie. Lui aussi finit par apporter sa soumission; mais Basile, irrité de ses multiples trahisons, lui accorda seulement l'hospitalité d'une prison.

Basile, par les garnisons placées dans les forteresses, par les colonies grecques ou asiatiques implantées dans le pays, établit son pouvoir dans ces réfractaires montagnes avec une solidité que n'avait obtenue avant lui aucun de ses prédécesseurs chrétiens, qu'après lui n'obtinrent jamais les sultans de Stamboul.

La tournée impériale, domptant les superbes, relevant la race grecque si longtemps opprimée, se poursuivit à travers la Thessalie, la Phocide, la Locride, la Béotie, l'Attique. Ce qui semble donner son vrai caractère à cette guerre de cinquante ans contre la nation rivale, le caractère d'une guerre de races,

c'est que le pèlerinage de l'empereur aboutit à l'Acropole d'Athènes. Le Parthénon, l'œuvre quinze fois séculaire d'Ictinos et de Callicratès, devait resplendir alors de la claire magnificence de ses marbres, des sculptures encore intactes de ses frises et de ses métopes, de la glorieuse théorie de ses Panathénées. Les Vénitiens, les Turcs et les Anglais n'avaient point encore passé par là. L'éternelle jeunesse du temple d'Athéna, après quinze siècles écoulés, se maintenait en sa fraîcheur première. Le seul changement qui s'y fût opéré, c'était sa transformation, dès le v[e] siècle, en église chrétienne. Le culte de la Vierge Marie avait simplement succédé au culte de la vierge Pallas. La double sainteté de ce lieu attirait en pèlerinage les Hellènes et les barbares d'Occident. Dans ce sanctuaire éternel de la race grecque s'agenouilla l'empereur victorieux, Arménien d'origine, Hellène par le langage et par le cœur. C'est en langue grecque que retentirent les chants d'église qui remerciaient de ses victoires les nouveaux Olympiens. De joyaux et de vases sacrés arrachés au trésor d'Ochrida il enrichit le temple de la Panaghia, de la Notre-Dame d'Athènes, ainsi que l'appelèrent par la suite les croisés d'Occident et les barons français de l'Achaïe. Un triomphe à la romaine attendait le Basileus dans l'autre ville sainte des Grecs, la cité de Constantin. Traîné par des chevaux blancs, précédé des chars où s'étalaient les trésors de Prespa, de Prilep et d'Ochrida, escorté de la longue procession de ses prisonniers bulgares, boïars du Danube, du Rhodope et du Pinde, parmi lesquels la tsarine, veuve de Vladislav, les filles du tsar Samuel, tout un troupeau de petits

princes et princesses, l'empereur fit son entrée dans Sainte-Sophie. Toutefois les triomphes des empereurs byzantins, tout humiliants qu'ils fussent pour les vaincus, n'avaient point la férocité des triomphes romains d'autrefois. Le bourreau n'attendait pas dans quelque Tullianum les chefs au courage malheureux. Quand ils avaient défilé, peut-être chargés de chaînes, mais qui étaient d'or, sur l'arène de l'Hippodrome, on les invitait courtoisement à occuper des places d'honneur sur les gradins et à contempler la suite du spectacle. Catherine, une des filles du tsar Samuel, après avoir orné le triomphe de Basile II, épousa plus tard Isaac Commène et devint « impératrice des Romains ».

La domination byzantine sur la Bulgarie reconquise ne fut pas trop dure. Du moins elle ne le fut pas plus que pour les sujets de race grecque. Il n'y avait plus de Bulgarie, mais seulement des provinces « romaines » soumises à des *stratèges*. Le patriarcat bulgare était aboli, mais il subsistait un métropolite d'Ochrida relevant du patriarche de Constantinople, et le « très saint archevêché de Bulgarie », maintenu à Ochrida, conserva tous ses privilèges et immunités. Les impôts qu'avaient levés les tsars nationaux, Siméon et Samuel, ne furent point modifiés; ils continuèrent à être perçus en nature : par joug de bœufs, un *modius* de blé, un *modius* de millet et une cruche de vin. Basile II, dit un chroniqueur, « avait ordonné que l'ancien ordre de choses serait partout maintenu ». Ce fut seulement quand les sages ordonnances du Bulgaroctone furent rapportées par ses successeurs que les premiers symptômes de mécontentement et de rébellion se manifestèrent dans le

pays conquis. Le « Tueur de Bulgares » n'en avait pas moins assuré, pour cent soixante-sept ans, l'hégémonie de la race grecque dans la péninsule.

Il ne survécut que trois années à l'accomplissement de sa mission. Mort en 1025, il eut une sorte d'histoire posthume. Par une coïncidence étrange, vers le même temps où la Bulgarie, grâce à l'anarchie introduite dans la péninsule par les conquérants français, sortait de son long assoupissement, son vainqueur, après deux cent cinquante ans de repos dans sa sépulture impériale, était chassé de son tombeau. En l'an 1260, au moment où les Grecs se préparaient à reprendre leur capitale sur le dernier empereur français, quelques-uns de leurs officiers, pénétrant dans une petite église de la banlieue, trouvèrent un squelette, appuyé debout à la muraille et dans un parfait état de conservation. Des soldats ou des pâtres facétieux avaient placé entre ses dents une flûte de berger. Près de là était une tombe brisée sur le marbre de laquelle on pouvait lire le nom du vainqueur des Bulgares. Les officiers grecs, émus d'une telle profanation, emportèrent le squelette dans des étoffes tissées d'or et de soie et allèrent l'ensevelir en grande pompe dans une des églises de Sélymbria. Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre sa première inhumation dans l'église de Saint-Jean de l'Aebdomon et ses nouvelles obsèques en l'église de Sélymbria, l'ombre de Basile II aurait eu des raisons pour s'attrister dans la nuit du tombeau. Au début du XIII[e] siècle, un souverain des Bulgares semblait vouloir éclipser sa gloire exterminatrice et surenchérir sur ses sanglantes représailles. C'était le troisième et le plus

génial de ces frères valaques qui fondèrent la dernière dynastie bulgare : il s'appelait Johannitsa (Petit-Jean) ou Kalojean (Jean le Beau); mais il avait déjà fait tant de mal aux Hellènes, saccageant leurs villes, égorgeant leurs prisonniers, qu'ils l'avaient surnommé Skylo-Johannès (Jean le Chien). Il porte dans l'histoire un autre surnom : celui de *Romaioctone*, le « tueur de Grecs, » par opposition au *Bulgaroctone* Basile II. Ainsi se perpétuait, tout au long des annales, à travers les retours de la fortune capricieuse, en des sobriquets truculents et macabres, la haine inexpiable des races combattant pour l'éphémère hégémonie de l'Orient, tandis qu'à l'horizon de l'Est lointain apparaissait le grand « tueur » des Bulgares comme des Grecs, l'héritier de cet Osman dont le nom turc signifie le « briseur d'os ».

## IX

Il nous reste à chercher pourquoi Constantinople, en 924, à l'apogée du tsar Siméon, ne put devenir la capitale d'une Bulgarie s'étendant sur toute la péninsule, et pourquoi, à la fin du xe siècle, ce fut le Basileus et non pas le tsar qui établit sur la région tout entière son autorité souveraine.

A ces deux moments il y avait entre les deux empires une apparente égalité de force ou d'infirmité. Dans la péninsule, la race grecque, alors comme aujourd'hui, était numériquement plus faible que la race bulgare, surtout quand celle-ci se renforçait de contingents serbes et croates. En revanche, la puissance de la race grecque en Europe se

doublait de celle que possédait cette même race dans les provinces d'Asie. Si on allègue que dans celles-ci l'hellénisme avait à lutter contre l'indocilité des dynastes arméniens et caucasiens et contre les derniers efforts de l'islamisme arabe, il faut se souvenir que la Bulgarie, sur la frontière du Nord, eut à combattre les Russes, les Petchenègues et les Hongrois. Incommode voisine pour l'empire grec, elle lui rendit du moins le service de recevoir les coups qui, auparavant, s'adressaient à lui seul. Elle tenait à grande distance de Constantinople les invasions barbares. Si, du côté du Sud, elle inquiétait l'hellénisme, elle lui servait de boulevard du côté du Nord. Elle prit à son compte une cause de faiblesse qui jadis incombait directement à la monarchie « romaine ».

Ni l'empire grec ni l'empire bulgare n'étaient absolument nationaux. Dans le premier, nous rencontrons quantité d'enclaves slavonnes, de *Slavinies*, sans parler de l'irréductible masse albanaise. Le second ne reposait pas davantage sur une race homogène : il eut à compter avec les Croates, les Serbes et les Albanais; les enclaves et colonies valaques devaient déjà y être nombreuses, puisque le troisième empire bulgare eut pour fondateurs des aventuriers de sang latin.

A Byzance le pouvoir impérial manquait de stabilité. Longue est la liste des empereurs qui périrent de mort violente et des usurpateurs qui firent sanctifier leur attentat. Rien que pendant la période aiguë de la lutte entre les deux races, on voit, sous Constantin le Porphyrogénète, le pouvoir usurpé par la dynastie de Romain Lécapène, qui est ensuite

précipitée du trône. Les jours de Romain II, de Nicéphore Phocas, de Tzimiscès peut-être, furent abrégés par des crimes. Le règne de Basile II fut troublé par la double usurpation de Bardas Phocas et de Bardas Skléros. Cependant, durant cette période, on constate chez les Byzantins un sérieux progrès dans le respect de la succession légitime : Lécapène ne chercha point à détrôner Constantin Porphyrogénète; Nicéphore Phocas et Tzimiscès respectèrent les droits de Basile II et Constantin VIII. Ces espèces d'usurpateurs se contentèrent d'être associés aux princes légitimes, participant ainsi à leur légitimité de « porphyrogénètes ».

Même aux époques où le trône était le plus instable, les autres institutions l'étaient beaucoup moins. La « sacro-sainte hiérarchie » des fonctionnaires, l'énergie administrative et bureaucratique restaient intactes; elles maintenaient, dans la capitale, l'ordre matériel, sur les frontières, le mouvement commercial et les recettes douanières, dans les provinces, l'autorité des stratèges et la perception à peu près régulière de l'impôt. L'autre colonne de la société, c'était l'Église, et, durant toute cette période, elle ne fut sérieusement inquiétée ni par Rome, ni par les hérésies.

Dans l'empire bulgare, l'instabilité du trône était pire qu'à Byzance : le tsar Pierre, l'héritier du grand Siméon, ne dut qu'à l'énergie du régent Soursouboul et à la destruction de ses frères aînés une tranquillité relative. Le tsar Samuel fut un fratricide et peut-être un parricide. Son fils Gabriel-Romain périt par son cousin Vladislav. D'institutions à vertu centralisatrice, on n'en voit presque pas trace en Bul-

garie. Derrière les décors de théâtre, la pompe aulique de Preslav la Grande ou de Prespa, on distingue les tribus montagnardes jalouses de leur indépendance, les nobles se retranchant dans leurs châteaux forts, les chefs de clan, les dynastes féodaux tenant en échec le pouvoir royal. Ni la tradition d'autorité ni l'habitude de l'obéissance n'étaient aussi fortement établies dans l'empire bulgare que dans l'empire grec : de là une grande infirmité pour le premier. Cet esprit d'anarchie se retrouve aussi dans les choses ecclésiastiques. L'Église orthodoxe est en lutte avec une Église hérétique, presque aussi puissante qu'elle-même et tout aussi nationale, au moins dans la région du Pinde. Ce que nous savons de l'impôt bulgare ne permet pas de supposer qu'il ait pu suffire à entretenir un véritable État comme était l'empire byzantin, avec des organes permanents de défense et d'attaque.

Jusqu'ici, dans le parallèle entre les deux empires, nous avons trouvé entre ces deux États du moyen âge certaines analogies, tout en constatant, sur presque tous les points, la supériorité du plus ancien. C'est dans le domaine militaire que cette supériorité va surtout éclater. Or l'état militaire d'une nation est comme la résultante, tout ou moins la plus claire expression de son état social et politique. La Bulgarie n'eut jamais une sérieuse marine de guerre, puisque Siméon avait dû solliciter celle du sultan d'Égypte. Eut-elle une vraie armée? A-t-elle connu un art militaire? D'éléments ethniques les plus divers, agrégés ou étrangers à l'empire, le génie byzantin parvint à recruter de braves légions, une infanterie solide, une rapide cavalerie, soutenue par

une artillerie nombreuse et bien servie, dont les catapultes et balistes lançaient des boulets de pierre, des viretons d'airain et des pots de feu grégeois. Il existait une stratégie, une tactique, une poliorcétique byzantines. Elles s'inspiraient des traditions, mais adaptées aux temps nouveaux et aux guerres nouvelles, qu'avaient formulées les théoriciens de la Grèce et de la Rome antique. Parmi les écrivains militaires de Byzance, il suffit de citer les empereurs Maurice, Léon le Sage, Constantin Porphyrogénète, Nicéphore Phocas, et l'auteur anonyme des *Conseils et Récits*. Ces traditions d'art militaire, héritées de l'antiquité, les Bulgares ne les possédaient que de seconde main; ils n'ont guère eu le temps de s'en pénétrer. Si Krum et Siméon purent balayer devant eux les légions de Byzance, ce fut en entraînant, dans une brutale impétuosité de torrent, toutes les hordes du Nord; ce fut par l'écrasante supériorité du nombre sur un adversaire que déconcertait une tactique non encore étudiée. Quand les Grecs, sous Basile II, se mirent résolument à l'œuvre, pas une fois le tsar Samuel ne put remporter de victoire en bataille rangée : son succès de la Porte Trajane fut une surprise de nuit, dans un défilé, et largement compensée par la terrible surprise au gué du Sperchios. Presque aussitôt, nous le voyons se réduire à la défensive, se maintenir sur les hauteurs, remparer ses villes, barricader ses défilés. Entre les troupes qui enlevèrent ces hauteurs, ces remparts et ces défilés, et celles qui n'eurent, bien abritées, qu'à les défendre, la vraie supériorité militaire devait être du côté des premières. Elles durent avoir pour elles la fermeté dans la défensive, l'audace dans l'offensive,

l'effort d'ensemble coude à coude, l'art des formations et des évolutions.

Les armées bulgares du xe siècle nous apparaissent comme des hordes indisciplinées, ou comme une collection de milices paysannes conduites par leurs boïars, ou comme des bandes de *haïdouks* dévalant des montagnes. Il y eut certainement en Bulgarie un noyau permanent d'armée, comme la garde impériale, à lances d'argent et d'or, dont s'entoura Siméon; peut-être n'y a-t-il jamais eu d'armée permanente.

Il est à remarquer que la Bulgarie infligea plus de désastres à l'empire quand elle gardait encore sa barbarie native; elle lui fut moins redoutable quand elle essaya de retourner contre lui ses propres armes et sa propre tactique, quand Krum ou Siméon traînaient à leur suite 5 000 voitures d'artillerie. Assurément la race bulgare, dans les guerres du xe siècle, manifesta les mêmes qualités de bravoure, de solidité et d'endurance qui se sont retrouvées sur les champs de bataille de 1885, à Slivnitsa et à Pirot. Contre les Grecs du xe siècle, elle eut le désavantage d'hésiter entre sa primitive tactique et la tactique savante qu'elle prétendait emprunter aux impériaux. Elle tomba dans ce piège qui toujours tenta les peuples neufs. Elle se laissa surprendre en flagrant délit de transformation. Cela revient à dire que l'hellénisme avait sur elle, comme organisation politique et militaire, une avance de dix siècles, qui ne pouvait se regagner en quelques générations. La Bulgarie devait être nécessairement battue par ceux qu'elle avait acceptés pour ses maîtres en fait d'art militaire. C'est ce qu'éprouvèrent les rajahs de l'Inde

contre les Anglais, Abd-el-Kader contre les Français, tous les demi-civilisés contre les civilisés.

L'état politique et social de la Bulgarie, qui ne lui permettait pas d'avoir une véritable dynastie et une capitale permanente, ne lui permit pas la constance dans les traditions, la suite dans les desseins, la longue préparation qu'exige la formation d'une vraie armée et de vrais chefs. Siméon, Samuel, géniaux à leur manière, n'eurent pas de successeurs capables de les égaler. L'empire byzantin était un vieil État, avec une capitale fixe, une politique traditionnelle et une armée permanente. En dépit de ses vices d'organisation, il put produire en une seule génération trois empereurs qui nous apparaissent, Basile II surtout, comme les plus grands hommes de guerre qu'ait connus le moyen âge européen. La différence entre la Bulgarie et la Grèce du xe siècle ne tient donc pas à une infériorité native chez la race la plus jeune; seulement celle-ci était toujours contrainte à improviser et, du premier coup, se dépensait tout entière; au contraire la vraie force de l'hellénisme consistait en un patrimoine séculaire de traditions et de ressources. Les Bulgares furent vaincus moins par les Grecs du xe siècle que par la vieille Rome, dont Constantinople était l'élève et l'héritière. Le coup qui les abattit était monté depuis mille ou douze cents ans. Ils furent en réalité vaincus par Marius, Jules César et Trajan. Leur amour-propre national peut s'incliner devant de tels vainqueurs.

# TABLE DES MATIÈRES



1241-12. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-12.

